FRANÇOIS CADIC

DEUXIÈME SÉRIE

CONTES & LÉGENDES

DE

BRETAGNE

Edgar MAXENCE — *La Légende Bretonne*

PARIS

Maison du Peuple Breton

112, Rue de Vaugirard, 112

1919

CONTES & LÉGENDES
de
BRETAGNE

DEUXIÈME SÉRIE

CONTES & LÉGENDES

DE

BRETAGNE

PAR

François CADIC

(AVEC COMMENTAIRES EXPLICATIFS)

Prix : 4 fr. 50

PARIS
Maison du Peuple Breton
112, Rue de Vaugirard, 112
1919

AVERTISSEMENT

Si vous le voulez bien, lecteurs, quittons un instant l'atmosphère enfiévrée des cités et les décevantes réalités du combat pour la vie, et allons prendre l'air de la lande et de la grève bretonnes. Il y fait si bon, loin des hommes et près de la nature.

Plus que jamais, la Bretagne est le pays à la mode. Son nom est sur toutes les lèvres. Il n'est Français qui n'ambitionne de saluer la contrée d'où sortirent les preux, dont l'héroïsme a valu à la France la page la plus sanglante et aussi la plus glorieuse de la merveilleuse épopée écrite par les fils, au cours de la récente guerre des Nations. Aux artistes en quête d'impressions fortes, aux écrivains à la recherche de veines nouvelles et fécondes à exploiter elle apparaît comme la terre promise, la source vive d'où coule à pleins bords l'inspiration. La tournée de Bretagne est devenue une façon de pèlerinage classique, presque une œuvre pie à laquelle un esprit quelque peu cultivé ne voudrait pas se dérober.

Nous entreprendrons nous aussi cette tournée, mais nous ne suivrons pas la théorie des touristes courant à perdre haleine le long des voies ferrées et des routes d'automobiles, sans s'arrêter ailleurs qu'aux portes des hôtelleries et devant les banalités signalées par leurs guides. Nous pénétrerons davantage au cœur du pays. Pour nous conduire, nous retrouverons une amie accueillante et sûre, la douce Fée de la Légende. Nous entrerons à sa suite dans les chaumières des simples et nous écouterons, assis sur la pierre du foyer, les histoires merveilleuses des grands-parents qui ravissent leurs petits gars. Nous irons aux veillées, les soirs d'hiver, et là, sous la

tiède haleine du troupeau à l'étable, nous laisserons bercer notre esprit aux ingénieuses fictions des conteurs et voyager avec eux notre imagination, du palais enchanté de la Chimère et des pierres druidiques des landes, parmi lesquelles dansent les Korrigans, à la forêt mystérieuse où, sous un buisson d'aubépine toujours fleuri, Merlin, le barde à la harpe divine, dort son sommeil magique.

Une heure de promenade dans le monde de l'irréel ne vaut-elle pas mieux qu'une journée d'ennui parmi les petitesses et les misères d'ici-bas ?

Ce deuxième recueil de Contes et Légendes *dont j'entreprends la publication et qui diffère complètement du premier par les sujets et les commentaires, n'aura pas épuisé la matière, tant s'en faut. Il sera suivi d'un troisième, peut-être d'un quatrième, car la source où puise l'imagination bretonne est loin d'être tarie, malgré les nombreuses causes qui contribuent à l'appauvrir.*

La terre des Chevaliers de la Table ronde et de Roland restera longtemps le domaine du merveilleux. On ne lui enlèvera pas sa physionomie étrange, son originalité saisissante, sa nature tourmentée, et ses habitants auront beau changer d'habitudes, de goûts et de préoccupations, au milieu de l'existence matérielle que l'on mène aujourd'hui; ils auront beau descendre de l'idéal vers le terre-à-terre des intérêts positifs, ils garderont au fond de leur âme un petit coin de ciel bleu où ils aimeront à se réfugier aux heures d'énervement, de lassitude et de nostalgie, et où ils entendront chanter la voix enchanteresse des fées.

N'y aurait-il plus place dans le monde que pour l'uniformité et la banalité, filles du progrès moderne; la poésie et le rêve seraient-ils bannis de partout qu'ils trouveraient ici un asile sûr, à l'abri de barrières protectrices. Sauvegardée par une langue qui prétend vivre, en dépit de la guerre sourde ou déclarée que mènent contre elle des gouvernements à courtes vues et des intelligences bornées, la légende ne saurait interrompre le cours de ses gracieuses fictions. Il suffira d'aller glaner aux bons endroits pour récolter à pleines gerbes. Ces bons endroits, une expérience déjà ancienne m'a appris

à les connaître. Je les ai cherchés d'abord dans mon pays natal du haut Morbihan, parmi les paysans de l'Argoet; puis je suis descendu parmi les marins de l'Arvor. J'ai étendu mes investigations jusque chez les Bretons-Gallos, chez les Cornouaillais, les Léonards et les Trégorois, et à mesure que je m'en allais engrangeant, il me semblait que les épis se multipliaient davantage.

A mon appel, les conteurs sont accourus nombreux et chacun s'est efforcé de contribuer à mon entreprise dans la mesure de ses moyens. Une réserve un peu farouche avait longtemps empêché leurs langues de se délier. N'est-il pas de mode chez certains gros malins de la jeune génération et chez les citadins auxquels les racontars des quatrièmes pages de journaux suffisent comme pâture intellectuelle, de se moquer des rustiques inventions qui enchantaient nos pères ? Ils le savaient et ils se figuraient que je partageais le scepticisme de ceux-là. La preuve du contraire les a mis en confiance.

Ainsi que pour mon premier livre, je les ai rencontrés dans toutes les classes de la société campagnarde, chez le prêtre et la religieuse, chez le laboureur, le tailleur et l'ouvrier agricole. Qu'ils veuillent bien recevoir ici le témoignage de ma reconnaissance. Que soient surtout remerciés ceux qui furent mes plus actifs collaborateurs: MM. les abbés Camper, ancien recteur d'Erdeven; Le Moing, vicaire de Cléguer; Queloen, professeur à Lorient; Sœur Marie-Louise de la Conception de Kermaria, MM. Bourlot de Guern, Edy de Saint-Géran, Guilleray de Noyal-Pontivy, Guillou de Melrand, Lecomte de Guer, Mercier de Noyal-Pontivy, Joson de Saint-Avé (pseudonyme sous lequel a voulu se cacher modestement le conteur de l'une de nos légendes de Korrigans), etc. C'est grâce à eux que j'ai composé ce livre.

A ces récits, dont la plupart me furent présentés en breton, je me suis efforcé de conserver le tour naïf et la manière simple, la saveur et le trait piquant qu'ils avaient dans la langue originelle. Je me suis attaché aussi, en les commentant, à peindre le plus exactement possible la société campagnarde, à exprimer, à travers ces fictions, l'âme du paysan breton avec les caractères qui constituent

son originalité, avec son sentimentalisme, son idéalisme, sa note religieuse et en même temps sa morale bien humaine, morale à la Jacques Bonhomme qui ne vise pas à l'austérité et qui penche plutôt volontiers du côté du malin et du fort.

Comme dans mon précédent livre, j'ai sérié les légendes, en tenant compte des ressemblances qu'elles offraient, afin d'en rendre l'étude plus facile. Puissent-elles rencontrer la même faveur!

Au bord du sentier que nous suivons ensemble et qui nous mène à nos destinées finales, je dépose, lecteur, à votre intention, ce modeste bouquet composé de simples fleurs des champs. Le parfum en est moins suave et moins pénétrant que celui d'autres fleurs plus brillantes; il ne vous semblera peut-être que plus sain. Je souhaite qu'en le respirant, vous éprouviez quelque plaisir et que le trajet vous soit moins pénible.

FRANÇOIS CADIC.

6 août 1919.

PREMIÈRE PARTIE

LE BIENHEUREUX

I

NOTRE-DAME DE GUÉMÉNÉ

Avec son divin fils, la Vierge Marie avait quitté le Paradis de bon matin ce jour-là. Elle s'avançait dans l'aube rayonnante, semant à pleines mains des lis dans les champs, des pâquerettes dans les prés, des boutons d'or sur les landiers. Suivant une vieille habitude, elle avait dirigé ses pas vers la Basse-Bretagne, pays pour lequel elle avait toujours manifesté une tendre prédilection :

« Allons, mon Jésus bien aimé, disait-elle, je veux marquer aujourd'hui en cette terre l'emplacement d'une nouvelle chapelle où mes chers Bretons viendront me présenter leurs requêtes et proclamer de siècle en siècle que je suis bienheureuse. Je ne retournerai au ciel que quand j'aurai fixé mon choix. »

L'Enfant-Dieu écoutait, le visage illuminé d'un sourire radieux, et de sa petite main caressait les joues de sa mère ; il murmurait avec amour :

« Que votre volonté soit faite. »

Les célestes voyageurs arrivaient sur le revers d'une colline d'où l'on apercevait la région d'alentour. Là-bas, au sommet du coteau, le clocher de Notre-Dame de Crénénan qui pointait parmi la feuillée ; plus loin la tour de Notre-Dame de Quelven qui se dressait altière au-dessus des ajoncs et des guérets, et, dans le fond de la vallée, la rivière du Scorff qui coulait paresseusement parmi les cailloux blancs et les prés verts. Le spectacle était si beau qu'ils s'arrêtèrent pleins d'admiration.

« Vraiment, s'écria la Vierge bénie, il me semble

que je suis tout à fait chez moi ici. Je vois une chapelle qui m'est consacrée à droite, une autre à gauche. Pourquoi n'en aurais-je pas une troisième entre les deux? Cet endroit s'y prête à merveille. »

Elle dit, et déjà Jésus inclinait la tête en signe d'assentiment, quand soudain un bruit de voix courroucées parvint à leurs oreilles. Sans qu'ils s'en fussent rendu compte, le hasard de la route les avait conduits en Locmalo, à deux pas d'une fontaine, la fontaine de Kergustang, qui alimentait un lavoir. Les femmes du pays avaient l'habitude d'apporter leur linge à ce lavoir, et, à longueur de journée, tandis que les battoirs allaient leur train, on les entendait jacasser à perdre haleine, en passant les défauts du prochain en revue.

Ce matin, pour un motif qu'on ignore, la conversation était montée à un diapason inaccoutumé. Les lavandières ne causaient plus; elles se disputaient, et la dispute avait dégénéré en une rixe où les battoirs jouaient grand jeu.

Ce fut au milieu de cette scène scandaleuse que la Vierge apparut, assise sur un nuage doré. Son visage était triste, et l'Enfant Jésus sur ses bras manifestait une vive indignation.

« Je m'étais promis, déclara-t-elle, de bâtir une chapelle ici, non loin de l'église de Monsieur Saint-Malo, mon serviteur; mais vous avez, femmes coupables, profané ce lieu par vos paroles impies et vos façons inconvenantes. A y demeurer je croirais entendre toujours monter vers le ciel la clameur de vos blasphèmes. Je veux la paix autour de ma maison. »

Ainsi parla la Vierge bénie, et, quittant son nuage doré, elle s'agenouilla au bord de la fontaine.

Parmi les eaux limpides, à la surface desquelles se mirait le ciel bleu, il y avait une boule en pierre précieuse qui brillait de l'éclat du soleil et sur laquelle nulle main humaine n'avait jamais pu se poser. Elle la saisit, et la montrant aux lavandières :

« Cette pierre était à vous, s'écria-t-elle, et elle devait

être votre porte-bonheur aussi longtemps qu'elle serait demeurée dans cette fontaine. Elle sera désormais à d'autres chrétiens plus dignes que vous de mes bénédictions et qui sauront m'élever la chapelle que je désire. »

Déjà, à travers l'espace, la boule précieuse était partie avec la rapidité de l'éclair, entraînée par une force irrésistible. Elle bondissait par dessus les obstacles, descendait la colline et finalement s'arrêtait au fond de la vallée dans un creux de terrain en forme de fosse, que dominaient des rochers broussailleux et, par lequel un mince ruisselet conduisait au Scorff le trop-plein des eaux d'un étang voisin.

Là elle disparut, mais à l'endroit une source vive avait jailli et la gorge sauvage avait soudain changé d'aspect. Une douce fraîcheur s'y était répandue, la terre s'était revêtue d'un tapis de fleurs, et, jusque parmi les rochers, des arbres magnifiques avaient poussé.

A quelque temps de là, le désert avait achevé de prendre vie. Les hommes étaient accourus. Un château érigeait vers le ciel ses imposantes tourelles au pied desquelles des maisons se posaient nombreuses, et du sol, près de la fontaine, une église neuve sortait à laquelle on avait donné le vocable de Notre-Dame de la Fosse.

La ville de Guémené avait commencé d'exister. Elle grandit rapidement en réputation ; bientôt elle était célèbre. Elle avait laissé loin derrière elle le pauvre Kergustang qui, là-bas, sur sa colline, était demeuré un humble village, oublié des hommes et de la Vierge, à cause du scandale donné par ses lavandières.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Guémené est une modeste cité de 2000 habitants, bâtie sur le Scorff, au revers d'une colline, dont les maisons vieillottes et les rues cahoteuses accusent la décadence. Elle ne fut longtemps qu'une trève de la paroisse voisine de Locmalo. Cela ne l'empêcha pas d'avoir son heure de célébrité, à l'époque où ses seigneurs, issus de l'illustre famille de Rohan, étaient de vrais souverains, portant titre de princes et cousinant avec les rois. Blottie derrière ses remparts, à l'abri au pied d'une forteresse dont les murs crénelés et les colonnes imposantes accusent encore la puissance et la beauté, elle prenait accès sur la région d'alentour par des routes spacieuses bordées d'arbres qui semblaient des avenues royales. Il y avait là une petite cour où se pressait la meilleure gentilhommerie bretonne et une collégiale où les chanoines récitaient constamment oraisons pour leurs bienfaiteurs insignes.

Le temps emporta tout. Il découronna la capitale princière, réduisit le château en ruines, supprima la collégiale et emmena le souverain en terre d'exil, à l'étranger, où il est demeuré. Une chose subsiste cependant parmi les reliques du passé : l'église, d'ailleurs sans caractère, et le pèlerinage de Notre-Dame de la Fosse, dont elle est le sanctuaire.

Suivant une tradition, au cours des fouilles qui furent opérées, il y a plusieurs siècles, dans les fossés qui entouraient le château, les ouvriers trouvèrent une vieille statue de la Vierge enfouie parmi le sous-sol. Bien que le terrain fût particulièrement humide, le fond étant toujours plein d'eau, cette statue était très bien conservée. On la porta à l'église, et elle y demeura exposée à la vénération des fidèles jusqu'au jour où la Révolution la fit disparaître.

Connue bientôt dans le peuple sous le vocable de Notre-Dame de la Fosse, l'image sainte vit son culte se propager aux alentours. Grâce au zèle pieux des Rohan, un certain nombre de paroisses de leurs domaines, Locuon, Gourcec, La Chapelle-Neuve, eurent aussi leurs Dames de la Fosse, leurs églises et leurs pèlerinages sous ce vocable.

Le pèlerinage de Guémené remonte-t-il à l'invention de la statue ou, comme tant d'autres, ne se perd-il pas aussi dans la

nuit des temps? Il serait difficile de répondre. Il est probable qu'il marqua l'origine de la ville, à l'exemple de beaucoup de pèlerinages réputés d'ailleurs, Notre-Dame de Liesse, Rocamadour, Chartres, Le Puy, etc.

Il n'est, en effet, édificateur de cités comparable à la Vierge.

Aucun personnage céleste ou terrestre n'en a autant semé à la surface de la France, et ce n'est pas sans raison que les vieux chroniqueurs donnaient à ce pays le titre de fief de Marie : *Regnum Galliæ, Regnum Mariæ!*

Son emprise a été particulièrement remarquable en Bretagne. Ainsi qu'un chapelet gracieux, les sanctuaires qui lui sont voués entourent la péninsule, et du littoral se répandent à l'intérieur, de l'Arvor à l'Argoet. Il n'est guère de paroisse qui n'ait le sien, tantôt église principale, tantôt humble chapelle de hameau, lieu de dévotion célèbre où se presse la multitude des fidèles, ou bien oratoire fréquenté seulement par le peuple d'alentour.

Nombreuses sont les cités qui sont nées ou qui se sont développées autour d'un sanctuaire de la Vierge. Chacune a sa Notre-Dame, honorée sous un vocable spécial : Rennes, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ; Saint-Brieuc, Notre-Dame d'Espérance ; Guingamp, Notre-Dame de Bon-Secours ; Morlaix, Notre-Dame-du-Mur ; Brest, Notre-Dame du Carmel ; Lorient, Notre-Dame des Victoires ; Hennebont, Notre-Dame du Paradis ; Nantes, Notre-Dame du Bon-Port, pour ne nommer que les principales villes du pourtour.

La même litanie mystique se déroule à l'intérieur. L'ancien pays de Rohan compte quatre villes : Josselin, Rohan, Pontivy et Guéméné. La première honore Notre-Dame du Roncier ; la seconde, Notre-Dame de Bonne-Encontre ; la troisième, Notre-Dame de Joie ; la quatrième, Notre-Dame de la Fosse. Le Poher, sur trois villes qui se partagent ses subdivisions, Carhaix, Rostrenen et Châteauneuf-du-Faou, en a consacré deux à la Vierge : Rostrenen, à Notre-Dame du Roncier comme Josselin ; Châteauneuf à Notre-Dame des Portes.

Il faut remarquer toutefois que l'importance des sanctuaires ne se mesure pas à l'importance des villes qui les renferment. Il existe entre eux une sorte de hiérarchie. On ne vient pas en pèlerinage à Notre-Dame du Carmel de Brest ni à Notre-Dame du Bon-Port de Nantes. Il n'y a que les habitants de la ville qui fêtent Notre-Dame des Victoires à Lorient, Notre-Dame de la Joie à Pontivy, Notre-Dame de la Fosse à Guéméné. Au contraire,

les fidèles de toutes les régions avoisinantes se rassemblent à Châteauneuf pour la Notre-Dame des Portes, à Rostrenen pour le Roncier, à Hennebont pour la Notre-Dame du Paradis et à Bon-Secours de Guingamp. Au Roncier de Josselin ce sont des diocèses entiers qui se donnent rendez-vous, comme ils se donnent rendez-vous à Sainte-Anne d'Auray.

La différence tient sans doute à ce que la Vierge a eu ses préférences et n'a pas réparti ses faveurs partout dans les mêmes proportions. On dirait qu'elle a eu la coquetterie de l'humilité. Non contente d'accorder la première place aux villes les plus modestes, elle a parfois choisi les endroits les plus oubliés, pour s'y faire bâtir de superbes monuments et y attirer le concours des peuples.

Notre-Dame du Folgoat, dont l'église est une merveille et dont le pèlerinage n'a pas son égal dans le Léon, n'est qu'une minuscule bourgade. Tout aussi minuscule est le bourg de Rumengol, où l'on voit, le jour du Pardon de Notre-Dame, des multitudes de pèlerins rassemblés des quatre coins de la Cornouailles et du Léon. Il y a quelques maisons à peine autour des autres sanctuaires cornouillais si fréquentés, Notre-Dame de Bulat et ses neuf fontaines miraculeuses, Notre-Dame de Cléden, Notre-Dame du Crann; autour de ceux de la terre de Vannes, Notre-Dame de Kergornet, en Gestel; Notre-Dame de Béléan, en Pleren; Notre-Dame de Carmès, en Neulliac; Notre-Dame de Quelven, en Guern; Notre-Dame de Crénénan, en Ploerdut; Notre-Dame de Pénéty, en Persquen; Notre-Dame de la Hous' saye, en Noyal-Pontivy.

Perdus dans la solitude des champs et des landes, ces sanctuaires semblent ne s'animer qu'au moment du Pardon, mais alors, quel réveil! Dès avant le lever de l'aurore, la foule commence à s'assembler. Il vient du monde à flots pressés par routes et sentiers. Bannières et croix en tête, les paroisses du voisinage se suivent, amenées par leur clergé, désireuses de faire acte d'obédience à la souveraine du pays. Tout le long du jour, le temple se remplit du murmure des prières, du chant des cantiques et de l'office liturgique. Des théories de bonnes gens processionnent de l'église à la fontaine miraculeuse, dont l'eau a la vertu de guérir les maladies les plus réfractaires.

Il n'est sacrifice qui coûte à l'occasion de la fête de la Vierge. Les plus intrépides et les plus dévots s'imposeront l'obligation de visiter plusieurs sanctuaires. Après avoir assisté à la messe

matine à Quelven, on se rend aux vêpres au Crénénan, douze kilomètres plus loin. Mieux encore, on fera volontiers le pèlerinage des « Trois Sœurs », le même jour, car le langage populaire apparente trois par trois les chapelles rapprochées. On visitera le Crénénan, Quelven et Carmès ; Quelven, Notre-Dame du Mané-Guen, en Guénin, et Notre-Dame de Kerdroguen, en Colpo. On aura la première messe au Roncier de Rostrenen, la grand'messe à Lansalaün, en Paule, et les vêpres à Notre-Dame de Cleden, en Cléden-Poher.

Qu'importe la longueur de la route, puisqu'il s'agit de la Vierge? Certains pousseront l'esprit de pénitence jusqu'à effectuer le trajet, pieds nus en tout ou en partie. La prière n'est exaucée que dans la mesure où elle est étayée par le sacrifice, et le plus sûr moyen de la faire monter aux oreilles de la Madone n'est-il pas de s'adresser à elle aux lieux qu'elle a choisis elle-même pour la distribution de ses largesses ?

Sans doute, tous les pèlerinages n'ont-ils pas été institués uniquement pour présenter des requêtes à la Vierge. Certains l'ont été en exécution de vœux, pour acquitter des dettes sacrées contractées dans des moments d'épreuve. La fête de Notre-Dame de la Joie, à Pontivy, et celle de Notre-Dame du Paradis, à Hennebont, sont des manifestations de reconnaissance destinées à rappeler l'appui miraculeux dont la Vierge favorisa ces villes au cours d'une terrible épidémie au XVIIe siècle. La fête de la Victoire, à Lorient, est un acte de remerciement qui perpétue le souvenir de l'intervention de la Vierge contre les Anglais, lorsque ceux-ci assiégèrent la place en 1746.

Il n'en est pas moins vrai qu'on va aux sanctuaires de pèlerinage plutôt pour solliciter que pour dire merci. Quelle que soit la grâce qu'on réclame d'elle, sans doute celle que Dieu appelle sa mère est assez puissante pour l'accorder. Cela n'empêche cependant qu'elle a voulu en quelque sorte spécialiser son intervention en certains lieux. Notre-Dame de Larmor garde l'entrée du Blavet et protège les navigateurs. Notre-Dame de Béléan sauve et ramène les prisonniers. Notre-Dame de Crénénan éteint les incendies. Notre-Dame de la Clarté de Baud et de Perros-Guirec donne la vue aux aveugles ; celle de Kergornet le lait aux nourrices ; celle de Bulat, des enfants aux foyers vides.

Touchante manifestation de l'esprit chrétien que d'avoir mêlé aux moindres actes de la vie des particuliers comme à ceux de la vie des cités et des pays celle que sa qualité de mère divine rend

accessible à toutes les infortunes et à qui son titre de reine des cieux confère la puissance d'exaucer tous les vœux. Nul au monde ne pouvait lui accorder dans son existence une part plus large que le peuple si croyant de la Bretagne.

II

LA VIERGE DE SAINT-ÉTIENNE

Saint-Etienne est un petit village campé sur le dos d'un monticule, à l'issue de Guer, quand on regarde le coucher du soleil. Quatre chaumières, quatre étables, quatre poulaillers. C'est pauvre, et rien n'y fixerait l'attention, si ce n'était le site admirable : au Nord, les vastes steppes de la lande de Coëtquidan; à l'Est, les coteaux accidentés de l'Aff et le beau manoir de Coëlbo; devant, une humble rivière, l'Oyon, qui va boire aux fontaines de la forêt de Paimpont et coule paresseusement à travers les prairies grasses, nullement pressée d'arriver au bout du chemin. Les champs de blé se succèdent le long des pentes, et les talus plantés de chênes grimpent en escalade jusqu'au sommet. Rarement la voix de l'homme trouble le silence de la solitude; on n'entend guère que les trilles de l'alouette matinale et le cri-cri du grillon. Combien loin le temps où des chemins s'élevait le bruit des pas des pèlerins en marche et où montaient vers le ciel les accents de la prière, car le modeste village eut son heure de célébrité, et le sanctuaire dont il s'enorgueillissait était jadis en grande vénération aux confins des diocèses de Vannes et de Rennes.

Il y avait là, dans l'église dédiée à Monsieur Saint-Etienne, seigneur et maître du lieu, une antique statue de la Vierge à laquelle la croyance populaire attachait les plus bienfaisantes vertus et aux pieds de laquelle les fidèles, pendant des générations, déposèrent leurs hommages et leurs offrandes.

L'église est demeurée, la statue aussi, mais, hélas! l'église n'est plus qu'une misérable grange, et la statue n'attire plus que de rares prières. Ce que les pères ont vénéré, les fils s'en sont detournés. Ils n'ont gardé de la tradition du passé qu'un seul souvenir, la légende, une de ces légendes aussi gracieuses que les fils de la Vierge qui couvrent la campagne bretonne et qui expliquent les origines du pèlerinage.

A une époque qui doit remonter aussi loin que l'histoire de Guer, vivait dans la contrée un gentilhomme de haut lignage, riche des dons de la fortune et du cœur, aussi généreux pour les pauvres qu'il était dévot envers Madame Marie. Un jour, en entrant dans l'église de Saint-Etienne, ce gentilhomme remarqua la statue et dès lors il lui voua un culte assidu.

Chaque matin, dès son lever, il partait, quel que fût le temps, à pied ou à cheval, traversait le pont de Téhel qui barrait l'Oyon et grimpait le sentier qui menait à la chapelle, afin d'entendre la sainte Messe. A la longue pourtant, à force de parcourir le même trajet, l'âge aussi arrivant, le pieux gentilhomme commença à ressentir les effets de la fatigue. Alors une tentation se glissa dans son esprit :

Saint-Etienne, pensa-t-il, était loin, la route affreuse, la température souvent insupportable. Puisqu'il lui était si difficile d'aller voir la madone chez elle, pourquoi ne viendrait-elle pas s'installer chez lui?

L'idée lui parut lumineuse, et aussitôt le voilà à l'œuvre. En son castel des bords de l'Aff il construisit un oratoire merveilleux, ouvragé comme une dentelle, avec des colonnes en marbre rare et un autel au revêtement précieux d'or et d'argent.

Nul doute, se disait-il, que la Sainte Vierge ne quitte avec plaisir son humble chapelle pour mon château et qu'elle ne me sache gré de lui avoir préparé une si belle résidence. Nous y trouverons notre compte l'un et l'autre, et à l'avenir je ne me fatiguerai plus les jambes à pèleriner par un chemin de casse-cou.

Saint-Etienne était un prieuré que desservaient les religieux de l'abbaye de Paimpont. Il s'entendit avec ceux-ci, acheta la statue à gros deniers, et l'ayant enlevée de sa niche il partit, son précieux trésor entre les bras.

Malheureusement, il avait compté sans le bon vouloir de la principale intéressée, car il n'est pas rare que les habitants du céleste séjour envisagent les choses d'un autre point de vue que nous et que leurs desseins ne s'accordent pas avec nos calculs.

Il s'en retournait chez lui joyeusement en songeant aux honneurs dont il saurait entourer sa sainte hôtesse, une fois qu'elle serait dans son oratoire, lorsqu'il lui sembla qu'une puissance mystérieuse s'était attachée à ses pas et arrêtait sa course. La statue, qu'un enfant aurait portée sans peine, devenait lourde, aussi lourde qu'une masse de plomb, et elle lui brisait les bras.

Il pensa que c'était le Malin qui se mettait en travers de son pieux projet et continua de marcher, mais, à mesure qu'il allait, la fatigue augmentait. Suant, soufflant, le corps courbé en deux, il n'en pouvait plus d'efforts. Saint-Christophe, l'Enfant-Dieu et le monde sur les épaules, n'était pas plus accablé. Il réussit cependant à atteindre le pont de grosses pierres jeté sur l'Oyon.

« Que je touche l'autre rive, murmurait-il, et je suis tiré de peine. » Il n'eut pas cette satisfaction. Comme il posait le pied sur la première traverse, voilà que la statue s'agita dans ses bras. Une vertu surnaturelle animait ce bloc de bois, et il n'en était plus le maître. En vain cherchait-il à avancer; la statue le repoussait en arrière. Il était évident que la Madone ne goûtait nullement ce voyage et qu'elle prétendait retourner à sa chapelle. En dépit d'elle, néanmoins, il s'obstina: il fit encore quelques pas. Il parvint jusqu'au milieu du pont, mais là il s'arrêta net. Il lui semblait qu'un bras invisible lui barrait la route. En même temps, une lumière éclatante, semblable à celle du soleil en plein midi, l'enveloppait, éblouissant ses yeux.

et la statue s'arrachant de ses bras lui échappait. Il s'élança pour la rattraper. Ses mains ne rencontrèrent que le vide. N'y voyant rien, il se trompa de direction, heurta le pied contre une pierre et finalement, sollicité sans doute par l'eau perfide que les pluies avaient grossie récemment, il donna de la tête au fond de la rivière. Il s'en fallut de peu qu'il y restât.

Une dernière surprise lui était réservée. Comme il atteignait le bord, après s'être dégagé avec mille difficultés du lit de boue où il était tombé, la statue de la Vierge fut le premier objet qu'il aperçut. Elle était venue d'elle-même au-devant de lui. Elle se tenait là debout, le regard tourné vers la Chapelle de Saint-Etienne, et son geste lui disait clairement : je veux y retourner.

A chercher à résister il s'exposait aux pires aventures. Mieux valait obéir. A défaut d'autres raisons, d'ailleurs, l'eau glacée de l'Oyon aurait suffi pour vaincre les vaines suggestions d'une dévotion mal comprise :

« Hélas! gémit-il, en se battant la coulpe, je suis un grand coupable. J'ai péché par égoïsme, en prétendant que la Sainte Vierge serait à moi seul dans mon castel plutôt que de la laisser à tout le monde dans son église. Puisse-t-elle me le pardonner. Il ne me reste maintenant qu'à réparer ma faute. »

Il la répara généreusement. Reprenant la statue dans ses bras, il remonta le chemin qui conduisait à la chapelle de Saint-Etienne, la replaça avec respect sur l'autel et s'employa à propager partout la nouvelle du prodige, afin d'attirer le concours du peuple. Grâce à lui, le pèlerinage fut établi. Il dura des siècles. Il durerait encore si la foi des gens était demeurée aussi vivace; mais peu à peu, avec le temps, le nombre des pèlerins diminua; finalement la Vierge fut oubliée dans son sanctuaire.

Elle est là aujourd'hui, ainsi qu'une reine déchue, abandonnée de ses sujets, à l'exception de quelques

rares dévots qui reviennent lui rendre visite. La poussière couvre son manteau et les araignées tissent leurs toiles dans sa couronne. Malgré l'ingratitude des hommes, elle n'a pas voulu quitter la place.

N'ayant plus à s'occuper des vivants, elle veille sur les morts et garde les ossements des religieux, ses serviteurs d'autrefois, qu'on a jetés dans les coins.

Un saint Etienne, souverain guérisseur des maux de tête, drapé dans sa dalmatique, et une sainte Apollline, médecin infaillible des maux de dents, dont le corps d'ascète, fluet et ténu, semble prêt à s'envoler au ciel, lui tiennent compagnie. Leurs regards désolés errent à travers la grange, et, tout en se demandant ce qui leur a valu l'injure des hommes, ils ont leurs oreilles aux écoutes, espérant qu'ils entendront de nouveau bientôt le bruit des pas des multitudes le long des chemins qui conduisent vers leur demeure.

Ils ne sont d'ailleurs pas pressés, car les saints ont l'éternité devant eux et d'ici longtemps ils auront le dernier mot dans les choses de ce monde.

Un jour viendra, sans doute, où une âme pieuse réparera les ruines et, à l'exemple du noble gentilhomme, remettra le pèlerinage en honneur, où dans la chapelle retentiront les cantiques de reconnaissance et où de la colline aux flancs boisés qui domine la plaine de l'Oyon, les gracieux méandres de l'Aff et les villages de Guer, monteront vers le ciel les concerts d'allégresse du peuple chrétien réconcilié avec ses célestes protecteurs.

Saint Etienne, guérissez-nous des maux de tête !
Sainte Apolline, guérissez-nous du mal de dents !
Et vous, Vierge sainte, bénissez Guer.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

La chapelle de Saint-Etienne (1) est un des plus anciens monuments religieux de la Bretagne. Malgré son état de délabrement, il est facile d'y reconnaître les motifs de la construction romaine, tels que les cordons de briques encadrant les fenêtres, avec pignon sectionné lui-même en triangles de briques.

Une restauration entreprise en 1685 remit à neuf le vénérable édifice que les injures du temps avaient quelque peu compromis, puis la Révolution survint et, de sa main brutale, brisa les portes, boucha les fenêtres, réduisant le sanctuaire béni en une grange vulgaire destinée à remiser les charrettes et à emmagasiner le bois mort, respectant toutefois, on ne sait pour quelle raison, les statues des saints devant lesquelles se pressait jadis la foule des pèlerins.

On s'expliquerait assez difficilement les traces d'une lointaine civilisation en cette contrée éloignée des grands centres, si l'on ne savait l'importance de la position de Guer sur les voies de communication qui mettaient en relation les principales colonies romaines de la péninsule, Nantes et Corseul, Rennes et Vannes, à l'orée de l'immense forêt de Brocéliande.

Mieux encore que les avantages de la position, les agréments du site, à travers lequel l'Aff décrit de gracieux méandres, et la richesse d'un sol qui, dans la plaine, produisait abondance de blé, et sur les coteaux laissait alors mûrir la vigne (2), attirèrent de bonne heure la population.

Une nombreuse gentilhommerie, parmi laquelle les marquis de Guer tenaient le premier rang, s'était attribué de riches domaines dans le pays et s'était bâti d'opulents châteaux qui disaient sa richesse.

---

1. V. L'abbé Le Claire : *L'ancienne paroisse de Guer*.

2. Au temps des Romains, la vigne s'étendait par toute la Gaule. Sans doute avait-elle porté ombrage à Domitien, car il donna l'ordre de l'arracher. Deux siècles après, l'empereur Probus prescrivit de la replanter. Un acte de l'abbaye de Redon atteste que la région de Guer et de Malestroit fournissait beaucoup de vin, au XIe siècle. Le droit de bouteillage rigoureusement exercé par les Seigneurs était très productif. Au XIIIe siècle, quinze hivers terribles détruisirent la vigne en Flandre, Picardie, Artois, Normandie, Bretagne ; on se mit alors à boire du cidre et de la bière.

L'un d'eux, celui de Coetho, après avoir eu, à l'origine, une réputation de force justement méritée, s'était fait dans la suite une réputation non moins méritée de grâce, de confort et d'hospitalité. Un poète qui en avait goûté les charmes, Saint-Amant, lui avait dédié ce quatrain :

Depuis le jour qu'en Bretagne
J'ecre de vallon en montagne,
Je n'ai rien trouvé de si beau
Comme ta maison de Coybeau.

Il est à remarquer que la Vierge se plait où se plaisent les hommes. Elle aussi recherche les beaux sites, et volontiers elle choisit ses domaines dans les endroits d'accès facile. On ne s'étonne pas qu'elle ait eu des préférences pour cette contrée.

Lorsqu'elle a résolu d'établir son culte en un lieu, elle use des moyens les plus inattendus et arrête ses vues sur les intermédiaires les plus divers : personnages de condition ou petites gens, bergères ou chevaliers, il n'importe. Sa toute-puissance se charge du principal, et la foi du peuple fait le reste.

Il est rare que celle-ci n'enguirlande à sa façon le sanctuaire naissant, en brodant autour de ses murailles une naïve légende qui en explique les origines ou qui raconte les merveilles dont il fut le témoin. Le peuple breton, à ce point de vue, s'est particulièrement surpassé. Nul peuple au monde ne saurait opposer un légendaire plus riche. Chaque diocèse semble vouloir rivaliser avec le voisin.

L'invention miraculeuse des statues de la Vierge a été le thème qui a le plus frappé les imaginations et a prêté aux plus singuliers développements. A Rostrenen, on remarque près des douves du château un rosier qui, à la surprise générale, a la vertu de fleurir chaque année jusqu'au cœur de l'hiver, sous les frimas. Un habitant de la ville, poussé par la curiosité, fouille à côté parmi les ruines et découvre un buste de la Vierge bien conservé que l'on vénère aujourd'hui sous le nom de Notre-Dame de la Ronce.

A Josselin, un paysan, en coupant épines et ajoncs, met à jour une statue de la Vierge. On la dépose dans un modeste oratoire. Les fidèles accourent. L'oratoire devient une église, et l'église se transforme en une basilique mineure où se pressent des foules innombrables de pèlerins.

A Ruca, près de Malignon, une bergère, en gardant son troupeau, adressait sa prière à la Vierge, lorsque, en se retour-

nant, elle aperçoit une statuette de la Madone parmi les épines en fleurs. Elle l'emporte, afin de la mettre à l'abri chez elle. Le lendemain la statuette a disparu de la maison, et elle la retrouve dans le buisson. La volonté de la Vierge était manifeste. C'était là qu'elle demandait à être honorée. Ce fut là qu'on érigea la chapelle de Notre-Dame de l'Epine.

Certaines de ces légendes sont purement d'imagination et n'ont aucun caractère de vraisemblance, telle la légende de Notre-Dame de Quelven. La Vierge, désireuse de se faire bâtir un sanctuaire, lance une boule à travers la Bretagne. Le sanctuaire s'élèvera où s'arrêtera la boule. Elle s'arrête, mais à cet endroit une jeune fille outrage sa mère. La Madone ne saurait se fixer dans un pays où l'on oublie l'un des commandements. La boule s'arrête à un autre endroit, mais elle tombe dans un groupe d'hommes ivres qui se querellent et se battent. La Madone ne voudrait pas s'accommoder de pareilles gens. Enfin la boule s'arrête sur une colline déserte où le vent souffle à plaisir, où le soleil est si brillant qu'on dirait l'œil de Dieu, et d'où l'on a vue sur tout le pays. Voilà qui convient à merveille. Notre Dame aura son sanctuaire ici, à Quelven. (1).

D'ordinaire cependant les prodiges qui entourent le berceau des églises de la Vierge ont un caractère plus vraisemblable.

A Nantes (2), sous les murs de la Ville, un dragon exerce d'affreux ravages. Trois jeunes gens de qualité se dévouent pour le combattre. L'un d'eux est tué par lui, les

---

1. Abbé Le Troulier : *Notre-Dame de Quelven*. Cette légende rappelle à la fois celle de Notre-Dame de la Fosse en Guéméné et celle de Sainte-Noyale ou Noyal-Pontivy (voir Contes et Légendes de Bretagne, t. I. : L'étang de Benorche). Quelven étant situé entre Guéméné et Noyal-Pontivy on s'explique comment sa légende a pu s'inspirer de celles de ses deux voisines.

2. Abbé Cadoret : *Nouveau Manuel pour la neuvaine de Miséricorde*. Une mâchoire du monstre fut longtemps conservée à la cathédrale, dans une boîte d'argent. On l'y voyait encore en 1775. Un vieux chant rapportait l'événement.

Un roi dessus un cheval blanc
Tira l'épée pour faire mal;
Un autre sur un cheval roux
Tira l'épée, tout en courroux ;
L'autre sur un cheval noir
Vit la mort et l'infernal manoir.

deux autres réussissent à le détruire. En reconnaissance, on bâtit à Notre-Dame de Miséricorde une chapelle qui devient le centre d'un important pèlerinage. Au bout de quelques générations la chapelle disparaît, mais la statue de la Madone, ayant été transportée à Saint-Similien, les fidèles continuent à se presser à ses pieds.

A Guimaëc, au pays de Tréguier, deux chevaliers se rencontrent au détour d'un étroit sentier. Aucun ne veut céder le pas à l'autre. L'un est le vaillant Yves de Trémédern qui rentre de la croisade, armé de pied en cap et visière baissée. Il lui paraît dur d'être obligé de tirer l'épée en face de la maison des siens, après avoir échappé au fer des Musulmans, et il le dit à haute voix.

« Qui êtes-vous donc ? » lui demande son adversaire. « Je suis le fils du sire de Trémédern », répond-il. Ce sont les deux frères. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et dans leur contentement ils élèvent une chapelle à Notre-Dame de la Joie (1).

Il arrive parfois que le prodige appartient au domaine de l'histoire, mais les circonstances merveilleuses qui l'entourent lui donnent encore physionomie de légende.

Près de Lesneven, en Léon, tandis que la guerre de Succession sévit en Bretagne, un pauvre innocent nommé Salaün a élu domicile dans la ramure d'un chêne, près d'une source, et il passe ses journées à se balancer dans les branches, en répétant son unique refrain : *Ave Maria !* Quand il a faim, il se présente aux portes des fermes, en disant humblement : Salaün a zébré bara (Salaün mangerait bien un morceau de pain), et il revient à son arbre manger son pain qu'il trempe dans l'eau de la fontaine, tout en recommençant son éternelle invocation.

Des soldats qui courent la maraude lui demandent : « Es-tu Blois ? Es-tu Montfort ? » « Je ne suis ni Blois ni Montfort, répond-il, je suis serviteur de Marie. »

Il meurt, et voilà que sur sa tombe fleurit un magnifique lis qui prend racine sur ses lèvres et qui porte inscrits en lettres d'or dans sa corolle ces mots : *Ave Maria !*

Aussitôt la Bretagne entière est en émoi. La foule se précipite, due en tête, et en quelques années sort du sol le plus

---

1. *Bulletin d'Histoire et d'Archéologie du diocèse de Quimper*, novembre 1911.

magnifique monument de granit qu'il soit possible d'imaginer. Le pèlerinage du Folgoët est fondé.

En Cornouailles, il y a un grand seigneur, le sire de Pestivien, qui se désole de n'avoir pas d'enfant. Il s'adresse à la Vierge et, l'année suivante, il lui nait un bel enfant qui portera noblement son nom. En reconnaissance, il bâtit une chapelle qui est aujourd'hui une superbe église, celle de Notre-Dame de Bulat ou de Bugelat (Notre-Dame qui donne des enfants), lieu de pèlerinage très fréquenté (1).

En Cornouailles encore, en l'an 1692 (ici il y a une date précise), la Vierge apparait à un paysan de Bothoa, Claude Allain, et lui déclare que sa volonté est d'être honorée au lieu où elle lui parle présentement. Il lui faut là une chapelle, et elle le charge d'en aviser le recteur. Celui-ci fait la sourde oreille et se refuse à croire à la mission de son paroissien. Il est frappé de cécité.

Sur les entrefaites, de nombreuses personnes se succèdent à l'endroit de l'apparition. On creuse la terre et l'on en retire une statue de la Vierge, l'Enfant Jésus sur les bras. Le recteur comprend son erreur, et il la répare en conduisant lui-même la première procession vers l'image sainte. Alors, second miracle : le recteur recouvre la vue. C'est la merveille décisive. La vogue est venue. Un oratoire s'élève, puis une église. Le célèbre pèlerinage de Notre-Dame du Guiaudet est lancé (2).

Habile à construire des chapelles, la Sainte Vierge ne s'entend pas moins à les faire respecter. Elle en donne des preuves fréquentes :

A Guingamp, l'ennemi qui assiège la place a forcé les murailles. Il met tout à sac. Le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours est menacé, mais celle-ci ne l'entend pas ainsi. Soudain les cloches sonnent le tocsin. Qui donc est assez osé pour narguer les vainqueurs ? Les hommes d'armes se précipitent dans la tour ; ils en redescendent encore plus vite, en criant que c'est la Madone elle-même avec son fils qui tire la corde. Alors une

---

1. *Sanctuaire et pèlerinage de Notre-Dame de Bulat.* Monographie chez Prud'homme à Saint-Brieuc.

2. Abbé Le Men, curé de Callac : *Sanctuaire et pèlerinage de Notre-Dame du Guiaudet.* Les circonstances qui entourent les origines de ce pèlerinage rappellent beaucoup celles qui entourent les origines du pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray.

terreur folle s'empare des ennemis. Personne ne songe plus au butin. En un clin d'œil la ville est évacuée. Marie a sauvé les siens (1).

Un fait de même nature se passe à Quelven. Il y a près de là, à Melrand, un gentilhomme coupe-bourse, véritable païen qui ne croit ni à Dieu ni aux saints et qui s'appelle, d'après la légende, le baron Fettinel de Coët-Sarre. Il s'avise un jour de venir festoyer dans le sanctuaire de la Vierge et pousse l'impiété jusqu'à faire boire ses chevaux dans les bénitiers. Aussitôt voilà les cloches en branle. Le baron s'élance pour punir l'audacieux sonneur, mais il se trouve en présence de deux anges blancs. Il s'effraie, reconnaît sa faute, implore le pardon de la Madone et se retire en s'écriant qu'il faut laisser aux saints leurs églises (2).

La Vierge ne défend pas ses statues avec moins d'ardeur. Un larron qui s'est introduit dans sa chapelle de Rochefort, en Guingamp, s'étant avisé d'enlever les beaux ornements dont son image est parée, sa main se referme comme un étau sur la sienne, la cloche de l'église se met à sonner à toute volée, appelant au secours, et c'est seulement sur l'intercession des fidèles accourus en foule que le misérable confondu recouvre sa liberté.

Malheur surtout à qui manque à sa personne, car le châtiment est encore plus sévère que pour les injures qui s'adressent à ses églises.

Dans le pays de Josselin un jour, une mendiante, un enfant sur les bras, se présente auprès d'un lavoir où des femmes blanchissent leur linge et sollicite d'elles la charité d'un morceau de pain. Les femmes, loin de l'accueillir avec bonté, lui adressent les pires injures et lancent leurs chiens sur elle. Alors la scène change. La pauvresse soudain devient une dame richement vêtue ; une lumière éclatante entoure son visage et celui de son fils : « Femmes cruelles, s'écrie-t-elle, il ne sera pas dit que vous ne subirez pas le châtiment de votre méchanceté. Puisque, au lieu de me tendre la main, vous faites aboyer vos chiens contre moi, apprenez que dorénavant, vous et vos descendants, de génération en génération, vous aboierez aussi et que vous ne serez guéris que par moi ».

C'était la Vierge du Roncier qui parlait de la sorte, et sa

---

1. Pierre Bruiz : *Le siège de Guingamp*.
2. La Paroisse bretonne de Paris, décembre 1908.

malédiction s'est réalisée. Aujourd'hui encore, le 8 septembre, jour de son pardon, on voit arriver à Josselin des malades atteints d'une espèce d'aboiement qui rappelle celui du chien, et qui ne trouvent de soulagement qu'après avoir baisé son image sainte.

Ainsi l'histoire et la légende se sont unies en Bretagne pour tisser autour de la tête de la mère de Dieu une couronne de gloire et pour exalter son culte par dessus tous les autres. Le gracieux fil de la Vierge que les pères ont suspendu aux murs de leurs églises et qui se déroule sur la province entière est pieusement entretenu par leurs descendants, et d'ici longtemps ne risque pas de se casser. La Bretagne, mieux encore que la France, est vraiment le *Regnum Mariæ*.

III

LA VIERGE A LA COURONNE

Il y avait, en ce temps là, au monastère de Notre-Dame de la Joie d'Hennebont deux religieuses qui aimaient le bon Dieu comme des anges et qui s'aimaient comme des sœurs. Tout semblait cependant devoir les séparer dans le monde. L'une, Alice de Spinefort, était demoiselle de grande maison ; l'autre Yvonnette Kerdu n'était qu'une humble paysanne. Le cœur avait rapproché les distances et un miracle de la vierge avait fait le reste.

Elles s'étaient connues un matin de printemps, quand elles n'avaient encore que dix ans. Yvonnette gardait ses moutons dans les prés de Languidic, en tressant des fleurs et en écoutant chanter l'alouette. Alice folâtrait par les chemins creux à la poursuite des papillons. La gentille demoiselle s'était arrêtée devant la petite bergère et en voyant la couronne qu'elle tenait entre les mains : « Qu'elle est belle ! s'écria-t-elle, et faut-il que tu sois habile pour savoir si bien assortir les fleurs ».

Yvonnette avait poussé un gros soupir : « mieux vaudrait pour moi, murmura-t-elle, savoir filer, tricoter et faire des crêpes. Cela rendrait ma mère plus contente et me serait plus profitable que ces vains amusements. Nous sommes pauvres et voilà qu'à dix ans je ne suis encore d'aucun service pour les miens ». Une larme brillait dans ses yeux.

« Veux-tu me vendre ta couronne ? reprit Alice

Je t'en donnerai une livre tournois et ta mère ne prétendra plus que tu n'es bonne à rien ».

La bergère secoua la tête : « je ne la céderai ni pour or, ni pour argent, décra-t-elle, car elle est pour la Vierge Marie ».

La noble demoiselle aux yeux de myosotis et aux cheveux blonds comme les primevères demeura interdite.

Elle demanda :

« Quel est ton nom ? »

« Yvonnette », répliqua la paysanne.

« Yvonnette ! Que c'est joli ; moi je suis Alice de Spinefort et je demeure dans le grand château dont on aperçoit les tours à travers le bois. Ma mère est allée chez le bon Dieu, mais j'ai mon père qui est un vaillant chevalier et qui ne me refuse rien. Je suis sûre qu'il sera content que je porte couronne de fleurs en place du chaperon. Te plairait-il de m'en tresser une chaque jour ? »

« Volontiers, dit la bergerette, à condition que la première soit pour la Vierge bénie ».

« Entendu, s'exclama Alice, en battant des mains ; j'aurai la seconde ».

A dater de ce moment, aussi longtemps que durait la belle saison et que sur les talus et dans les prés le souffle de Dieu faisait pousser des boutons d'or et des cœurs d'azur, chaque matin Yvonnette, après avoir orné le visage de la madone dans la chapelle voisine, gravissait en courant le raidillon au bout duquel était le château, et s'en allait déposer une couronne sur la tête de son amie.

Un jour elle arriva, avec une couronne plus belle qu'à l'ordinaire. Elle avait les traits bouleversés :

Prenez la, murmura-t-elle et gardez la, si vous le voulez, en souvenir de moi, car c'est la dernière. Hier avaient lieu les gages de la Saint Jean et ma mère m'a *louée*, pour m'occuper de travaux de ferme dans le village voisin. Il me faudra filer, tricoter, soigner le

bétail et pétrir le pain de seigle. Adieu les fleurs ». Le long de ses joues pâles de grosses larmes coulaient. Le cœur d'Alice fut ému.

« Personne s'écria-t-elle, avec une flamme de colère dans le regard, ne disposera de celle que j'aime sans mon gré. Ne suis-je pas demoiselle de Spinefort, souveraine céans ? La volonté de ta mère passe après la mienne. Or il ne me plait pas que tu sois fille de ferme. Dorénavant je te prends à mon service. Tu seras ma dame d'atour. Il y a auprès de ce château des jardins où naissent toutes les fleurs de la création. Tu y puiseras à pleines mains et tu tresseras des couronnes à la Sainte Vierge et à moi. J'ai dit ».

Quand Yvonnette, conduite par celle qui était maintenant sa maîtresse et son amie, aperçut les jardins où s'épanouissaient à l'envi fruits et fleurs, merveilles de la nature, elle ne put taire son admiration. Jamais ses yeux n'avaient été à pareille fête. Jamais non plus elle n'avait rêvé un sort aussi heureux que le sien. Ses vœux étaient satisfaits et au delà, car ces jardins lui semblaient le vestibule du paradis. Là fut désormais son royaume.

Chaque matin, à l'aube, elle y accourait, prenant plaisir à surprendre les fleurs dans leur sommeil et à leur réveil. Bientôt Alice la rejoignait, et ensemble, abeilles diligentes et industrieuses, elles se livraient à la cueillette, Alice remplissant les corbeilles, Yvonnette assortissant nuances et parfums, assujettissant avec des rubans roses ou bleus les bouquets, les couronnes et les guirlandes qu'elles allaient ensuite offrir à la Vierge.

Comme elle était parée, l'humble chapelle de la madone, au fond de la vallée. De l'entrée au chœur, il y avait un tapis de fleurs ; un manteau de fleurs enveloppait l'image sainte, de la tête aux pieds ; un chapelet de fleurs courait d'une colonne à l'autre.

Avec quelle ardeur, les deux jeunes filles épanchaient leur âme aux pieds de leur divine protectrice.

« Donnez nous la grâce d'être à vous, Oh ! douce Mère, » soupiraient-elles, et, tandis que leurs prières montaient ferventes, la benoite vierge, en sa niche entre deux piliers, leur souriait.

Le retour au château avait lieu, en se tenant la main et en babillant gaiement, ainsi qu'oiseaux échappés de cage, et puis chacune partait à son occupation journalière, Yvonnette à l'office où elle apprenait à filer et à broder, Alice à la salle d'honneur où elle apprenait à lire dans les savants missels et à peindre de riches enlumissures.

Les années s'écoulaient agréables et tranquilles à Spinefort ; les deux amies insouciantes de la destinée, n'avaient qu'un désir, que cela continuât de la sorte pendant un siècle.

Alice était devenue une superbe jeune fille, avec un port de reine, des yeux où la lumière allumait des reflets d'azur, un visage dont la beauté était capable de troubler les cœurs les plus indifférents. Son père en était fier. Quand on les voyait entrer à Hennebont, les jours de marchés et de tournois, à Languidic le dimanche, à l'heure de l'office, gentilshommes et manants se retournaient. « Vraiment, affirmait-on, le sire de Spinefort a là un riche trésor et il peut s'en féliciter. Il a droit de choisir duc ou prince pour gendre ».

Yvonnette de son côté avait grandi et elle aussi attirait le regard. Il y avait dans ses traits une grâce toute virginale et un charme inexprimable se dégageait de sa personne.

On aurait dit un beau lis sur une tige flexible. L'attention qu'on lui marquait était de celles que l'on témoigne aux anges de Dieu, faite de respect.

L'âge, en ajoutant aux années des jeunes filles, n'avait changé ni leurs cœurs ni leurs goûts. Elles continuaient de s'aimer de la même affection. Yvonnette tressait toujours couronnes et guirlandes, et volontiers Alice remplaçait, dans les réunions du monde, le hennin à la mode par une couronne de fleurs

naturelles qui s'harmonisait beaucoup mieux avec son genre de beauté.

« Sais tu, sœurette, dit un jour la noble demoiselle, l'idée qui m'est venue ? Je voudrais organiser une fête des fleurs à Spinefort. On y inviterait les grandes dames du pays en leurs plus riches atours chacune avec sa couronne. Entre elles on établirait un concours, et celle-là remporterait le prix qui aurait la plus jolie couronne.

A une pareille montre la maîtresse de maison doit tenir sa place. Elle doit même vouloir davantage : il faut que la récompense lui échoie. Tu sauras m'aider à l'obtenir. Pour une fois, la sainte Vierge ne refusera pas de me céder le tour ; tu tresseras pour moi la plus belle de tes couronnes. »

Singulière idée et singulière prétention. Evidemment le démon de l'orgueil tentait la noble héritière et, sans qu'elle s'en doutât, elle faisait injure à la madone. Yvonette volontiers se serait récriée et aurait refusé de s'associer à ce qui lui paraissait un péché. Mais Alice était femme de volonté. Quand elle avait commandé, il n'y avait qu'à obéir. Il ne servait de rien de récriminer.

On était à la veille de la fête qui s'annonçait brillante. De nombreuses invitations avaient été lancées et de toutes parts les dames de la gentilhommerie avaient répondu qu'elles seraient heureuses de figurer au concours.

Bientôt le château était plein d'hôtes, à ne savoir où loger les derniers arrivants.

Pour laisser place libre, Yvonnette elle-même s'était retirée et elle était allée coucher dans une tour solitaire au fond du jardin. Elle était peut-être la seule qui n'eût pas le cœur à la joie, car elle pensait sans cesse à l'outrage fait à la Vierge et elle redoutait de sa part un châtiment. Quadviendrait-il d'elle et de son amie ?

Un coup discret frappé à sa porte au milieu de la nuit

interrompit le cours de ses tristes idées : « ouvrez, disait une voix douce, au nom de Jésus-Christ, notre seigneur, et de sa benoite mère ! »

Depuis qu'elle était au monde, elle n'avait jamais rien refusé, quand on l'avait sollicitée avec ces deux noms là. Elle ouvrit. Une jeune femme pauvrement vêtue mais d'une rayonnante beauté, apparut sur le seuil, et dans ses bras un petit enfant endormi qui ressemblait à un ange du ciel.

« Vous plairait-il de nous accorder l'hospitalité ? demanda la solliciteuse. Le ciel est noir, les routes peu sûres et nous sommes las ».

Yvonnette montra sa couchette : « Prenez la, répliqua-t-elle. Il y a là haut un coin où je m'arrangerai. » Le soleil était levé depuis longtemps, lorsque le lendemain elle descendit. Ses hôtes peut-être avaient besoin de ses services.

Il était trop tard. Ses hôtes avaient disparu, et une douloureuse surprise l'attendait. A travers l'appartement régnait un étrange désordre. Des fleurs jonchaient le sol, les plus gracieuses et les plus fraiches de ses parterres, piétinées, fanées, détruites.

Elle se précipita dans le jardin. Le spectacle était le même. On aurait cru qu'un orage s'y était abattu. Les plates-bandes étaient bouleversés ; les fleurs étaient coupées et ne formaient plus qu'un amas confus de choses morte.

Qui donc avait osé commettre un pareil méfait ? Qui, sinon l'étrangère ? Adieu désormais la couronne d'Alice. Adieu la victoire tant espérée au concours.

Que penserait la fière jeune fille ?

Alice avait un cœur de chrétienne et elle n'eut pas de peine à comprendre la leçon. « Inutile de chercher loin le coupable, sœurette, dit-elle simplement. L'auteur de ce ravage est la madone en personne. J'ai prétendu la priver d'un privilège qui lui appartenait de

droit et elle m'a frappée dans mon orgueil. Ceci est ma punition. Que sa volonté soit faite ».

En ce moment, de la pelouse du château un bruit de voix montait, semblable à un bourdonnement d'abeilles. Les nobles invitées arrivaient, montées sur leurs palefrois, avec leurs servantes qui portaient les couronnes soigneusement dissimulées.

Le concours commença et ce fut une vraie montre de dames de beauté. Les visages aussi bien que les couronnes rivalisaient de fraicheur et de charme.

Quelle heureuse idée avait eue Alice de Spinefort. Mais au fait, où était la maitresse de céans ? Comment n'était elle pas accourue la première au concours ? Sans doute s'était elle attardée à ses apprêts. Pouvait on penser qu'avec les grâces de sa personne et une ouvrière aussi habile qu'Yvonnette elle fût disposée à céder le prix à une autre ? Un cri d'étonnement coupa court aux réflexions.

Alice venait de paraître et elle n'avait pas de couronne ; elle ne portait sur la tête que son voile de fin lin. La reine du jour semblait avoir oublié qu'il s'agissait d'une fête des fleurs. Mais la surprise se changea en stupéfaction, quand elle se déclara hors concours. Etait-ce possible ? Quelle était l'idée de derrière la tête de l'héritière de Spinefort ? Elle ne jugea pas à propos de le dire.

L'aubaine, n'en était pas moins très heureuse pour les concurrentes et nulle d'entre elles ne se plaignit de la retraite de la plus redoutable des rivales.

Les juges étaient des dames d'âge mûr et de prudes demoiselles qui ne conservaient plus d'illusion et qui n'avaient pss à redouter les morsures de la jalousie, en choisissant parmi les plus méritantes. La sagesse de Saint Louis présida à leurs décisions. La couronne qui fut primée surpassait de beaucoup les autres par la fraicheur, l'éclat et la richesse des nuances.

En vérité, la fête de Spinefort fut un grand succès

et chacune des figurantes fut heureuse d'en témoigner sa satisfaction.

D'un commun accord, on décida de la terminer par l'offrande des couronnes à la Vierge et le joyeux et brillant essaim descendit vers la chapelle.

La madone attendait-elle leur visite ? Toujours est-il que les portes étaient ouvertes et que la chapelle avait revêtu ses plus riches décors. Des guirlandes couraient entres les piliers, de gracieuses arabesques de fleurs étaient dessinées sur le pavé et la statue bénie souriait dans sa niche avec une couronne sur la tête plus ravissante que toutes celles qui lui avaient été tressées jusqu'à ce jour.

Alice et Yvonnette s'étaient arrêtées à ce spectacle, muettes de surprise, car elles avaient reconnu dans les guirlandes, les arabesques et la couronne les fleurs du jardin de Spinefort. Plus de doute : l'étrangère et l'enfant qui avaient sollicité l'hospitalité du château étaient la Sainte Vierge et son divin fils qui, dans cette fête de la vanité, n'avaient pas voulu être frustrés de leur droit et qui avaient cherché en même temps à infliger une leçon d'humilité à la principale coupable.

Quelques jours après, les portes de l'abbaye de la joie s'ouvraient devant deux jeunes filles qui fuyaient les joies du siècle. Alice de Spinefort venait réparer de noble façon, en se consacrant à elle, la faute commise contre la Sainte Vierge et Yvonnette la suivait dans la voie du renoncement.

Les jardins du château avaient produit deux beaux lis mystiques et la madone du moutier à sa couronne ajoutait deux belles fleurs de virginité dont l'éclat n'avait d'égal que celui des fleurs qui germent sur les parvis du paradis.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Les souverains de la Bretagne, aussi bien ceux des plus anciennes que de la plus récente dynastie, furent des dévots de la Vierge. Innombrables furent les monuments qu'ils érigèrent en son honneur, pour exprimer leur amour, marquer leur reconnaissance ou obtenir des faveurs. La plupart des monastères du pays leur durent leur origine.

Le vieux roi Gradlon, roi plus ou moins de légende, et pourtant protégé contre l'oubli par une tradition vénérable, remporte sur les pirates Danois la victoire d'Argol. Il en attribue le mérite à la Vierge et fonde le monastère de Notre-Dame de Landévennec. Le duc Alain Barbetorte, engagé dans une terrible bataille, voit soudain soudre à ses pieds une fontaine qui lui permet de rafraichir ses soldats assoiffés et de mettre en fuite l'armée Normande. Il reconnait l'intervention de la Vierge et, pour lui dire merci, il établit la collégiale de Notre-Dame de Nantes. Le duc Jean IV de Montfort, victorieux à Auray de son rival Charles de Blois, apprend, à l'issue du combat, la mort de celui-ci et il entend la voix du héraut qui lui crie... « Bonne nouvelle, monseigneur ; je vous apporte bonne nouvelle ; ce jour vous êtes duc de Bretagne ! » Sa première pensée est de se tourner vers la Vierge et il lui montre sa gratitude en érigeant le monastère de Notre-Dame de Bonne Nouvelle dans la ville capitale de son duché.

Entre toutes ces fondations d'origine princière, le monastère de la Joie de Notre-Dame ou de Notre-Dame de la Joie, aux portes d'Hennebont, comptait parmi les plus justement réputés.

C'était dans un creux du Blavet, en face de collines rocheuses qui l'abritaient contre les vents d'ouest, un doux nid de verdure où les âmes d'élite, lasses des faux plaisirs du siècle, cherchaient asile et s'abreuvaient aux sources de la vraie Joie.

Le duc Jean Le Roux venait à peine de finir d'élever les murs de la ville close destinée à la garde du vieux pont (1) qui conduisait des terres de Vannes vers le pays de Cornouailles, lorsque sa femme, Blanche de Navarre, eut l'idée de faire bâtir à

(1) Hennebont en breton signifie Vieux pont. *Hen pont*

côté une maison de prières dans laquelle retentiraient à longueur de jour les louanges de la Vierge et qui servirait à elle-même d'abri suprême pour reposer ses restes mortels. Aux religieuses de l'Ordre de Cîteaux fut confiée la charge de la pieuse fondation.

Cela se passait en l'an du Seigneur 1260, comme en fait foi l'épitaphe gravée sur la pierre tombale de la bonne duchesse (cette pierre est au Musé du Louvre) :

« Ci-gist haulte et puissante dame Blanche de Navarre, femme de Jehan premier, duc de Bretagne, qui fonda cette abbaye en l'an M. CC. L. X et y fut inhumée dans l'abbaye de l'ordre. »

Dès lors les deux voisines, la ville et la communauté, vécurent en parfaite harmonie; elles connurent les temps héroïques de Jeanne la Flamme soutenant les droits de Montfort contre Blois dans un siège fameux, les tristesses des guerres de la Ligue pendant lesquelles, à deux reprises, Catholiques et Royaux vidèrent leurs querelles sous leurs murs, les joies des manifestations qui marquèrent, au XVIe siècle, l'érection de l'un des plus merveilleux monuments de l'art gothique en Bretagne, l'église de Notre-Dame du Paradis, et des fêtes imposantes du Voeu par lesquelles les habitants, au début du XVIIe siècle, témoignèrent leur reconnaissance à la Vierge qui les avait délivrés d'une épidémie.

Dans la pensée de la fondatrice, le monastère avait le pas sur la cité et l'abbesse devait exercer une souveraineté qui comprenait jusqu'aux droits rectoraux sur la paroisse. Il fallait être de bonne maison pour trouver accès dans la communauté privilégiée. Les portes ne s'en ouvraient guère qu'aux filles de noblesse nanties de titres et de fortune. Les grandes familles étaient fières d'y compter l'une des leurs.

Parmi ces familles, il en était une du voisinage, celle-là même dont le nom est mis en avant par le conteur, qui jouissait d'une particulière considération. Les Spinefort en effet étaient de très antique race bretonne, apparentés, d'après la tradition, au glorieux thaumaturge du VIe siècle, Saint-Aubin, évêque d'Angers, originaire de Louguidic.

Au XIVe siècle, ils étaient forts puissants et ils avaient joué dans la guerre de Succession de Bretagne un rôle des plus actifs. Jean de Montfort n'avait pas eu de meilleurs serviteurs.

Comment finirent-ils? L'histoire ne nous renseigne guère. Bientôt, en tout cas, il n'en fut plus question. Leur château qui dressait la masse imposante de ses murailles crénelées sur la

territoire de Languidic s'écroula peu-à-peu dans la poussière. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un amas de ruines informes recouvertes d'arbustes et de brouissailles à travers lesquelles le temps achève son œuvre.

Le monastère dans lequel Alice de Spinefort et son amie se retirèrent a été mieux épargné et pourtant là non plus il n'est pas demeuré pierre sur pierre. Un jour l'orage révolutionnaire, qui fut si terrible au pays de Vannes, se déchaina sur lui. Il dispersa les religieuses, saccagea leurs biens, découronna l'édifice et parmi les débris ne laissa substituer qu'une vulgaire maison d'habitation profane sans caractère (1). Les oiseaux du ciel, en s'envolant de leur demeure, en emportèrent l'âme et la beauté.

Sunt lacrymæ rerum.

---

1. Voir Notre-Dame de Paradis à Hennebont, monographie par M. l'abbé Le Meing, curé d'Hennebont.

IV

LES SEPT SAINTS

En ce temps-là vivait à Erdeven, non loin de la mer sauvage, au village qu'on appelle maintenant les Sept Saints, une famille de pauvres paysans qui n'avaient pour toute ressource que le produit d'un maigre champ semé d'ajoncs et de cailloux.

Or, par une permission spéciale de la Providence, il advint que la mère donna le jour à sept jumeaux, enfants robustes et bien constitués, beaux comme les anges du ciel. Elle fut plutôt inquiète, vu sa misère, de la multiplicité du don de Dieu. Comment nourrir tout ce petit monde ?

Une affreuse pensée entra dans son esprit. « Sept ! lui souffla le diable, c'est vraiment trop pour toi. Crois-moi, jettes-en six à l'eau. Tu en auras assez avec un seul. Il te consolera de l'absence des autres. »

Les insinuations du Malin ont singulièrement d'emprise, à certains moments, sur les âmes.

La malheureuse créature se laissa persuader. Elle appela sa servante, et, sans plus d'explications : « Prends six des nouveaux-nés, lui dit-elle, et va les noyer au ruisseau ».

La servante ne savait qu'obéir à ses maîtres ; elle ne demanda pas de raisons. Dans un crible à nettoyer le blé elle mit les six innocents, et aussitôt la voilà en route. Le ruisseau était loin, le fardeau lourd, le soleil accablant. Elle n'était pas au milieu de sa course que la fatigue l'obligeait à s'arrêter.

Elle avait beau être dévouée à sa maîtresse, de tristes pensées remplissaient son esprit. « Quelle vilaine corvée elle m'a confiée, murmurait-elle. Dois-je prêter la main à un acte aussi criminel ? » Et elle se sentait inquiète et de plus en plus hésitante.

Sur un gros rocher qui barrait le chemin elle avait posé le crible et elle-même s'y était appuyée, afin de respirer un peu : « Réfléchissons encore, se disait-elle, avant que l'irréparable ne soit consommé. Il ne faut pas se presser de mal faire ».

Il y avait déjà quelque temps qu'elle était là, et la fatigue aidant, ainsi que la chaleur, elle dormait à moitié, oubliant ses innocents, lorsqu'un mouvement insolite du crible, à portée de son bras, lui rouvrit les yeux. N'était-ce pas une hallucination ? Comme si une main invisible et toute-puissante avait pesé sur lui, il s'enfonçait lentement dans la pierre et s'y incrustait.

Saisie de crainte, elle voulut se redresser. Un cri de stupeur lui sortit des lèvres. A son tour elle était prise. Une partie de son corps était engagée dans le rocher et ce ne fut qu'après des efforts désespérés qu'elle s'en dégagea, en y laissant une profonde empreinte. Il ne lui fallut pas moins de peine pour délivrer ses innocents.

La volonté de Dieu était manifeste. Il lui indiquait son devoir, en l'arrêtant sur la voie du crime.

Il ne s'agissait plus de noyer les petits. Elle ramassa le crible et, à grands pas, elle revint à la maison. Elle ne tarda pas à rencontrer son maître qui rentrait des champs.

« J'avais reçu l'ordre de votre femme, lui avoua-t-elle, de noyer les enfants, car elle a un cœur de mère aussi dur que le rocher de là-bas, mais Dieu s'y est opposé. Il les a préservés de la mort ; il saura bien pourvoir à leur vie. »

Et elle continua sa course, pressée de rapporter son précieux fardeau en lieu sûr. Un nouveau prodige l'arrêta, comme elle arrivait au village. Elle n'avait pas

remarqué, dans sa précipitation, un bloc de pierre qui barrait le chemin et contre lequel elle alla buter. Infailliblement elle tombait avec ses innocents, si la pierre elle-même n'avait changé de nature. Le dur granit s'amollit soudain et son pied y entra ainsi que dans de la terre molle, y dessinant une marque qui ne s'est pas effacée.

Pouvait-elle douter maintenant que ces enfants étaient des êtres prédestinés et que le ciel avait des vues sur eux ?

Cependant le père était rentré à la maison, le visage à la fois courroucé et chagrin : « Femme, s'écria-t-il, l'acte que tu as voulu commettre est un crime affreux et tu mériterais les plus durs châtiments. Pourquoi as-tu manqué de confiance en Dieu ? Il n'oublie pas les petits des oiseaux ; il n'oubliera pas nos enfants. S'il nous en a donné sept, il nous procurera bien le moyen de les nourrir tous les sept. Travaillons ».

L'un et l'autre se mirent courageusement à la tâche et la Providence féconda leur labeur. Sous leur œil vigilant, les enfants grandirent. Ils apprirent à servir Dieu, à obliger le prochain et finalement devinrent d'illustres évêques et de saints personnages.

Quand ils furent partis de vie à trépas, le peuple qui les avait admirés sur la terre continua de les invoquer au ciel. Le village des Sept Saints où ils avaient mené une existence pénitente fut avec sa modeste chapelle le rendez-vous des pèlerins.

La ferveur des fidèles ne s'est pas éteinte. Ils continuent d'accourir, et toujours ils contemplent avec curiosité et respect la pierre où s'enfonça le pied de la servante et le rocher dans lequel elle se trouva emprisonnée avec son crible et ils reconnaissent la main toute puissante du souverain Maître, protégeant les siens.

Dieu est admirable dans ses saints !

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Il existait jadis en Bretagne un pèlerinage célèbre connu sous le nom de *Tro-Breiz* (Tour de Bretagne). Il avait pour objet de vénérer, aux lieux qu'ils avaient sanctifiés par leur vie pénitente, les reliques des sept grands thaumaturges qui avaient été les fondateurs des sièges épiscopaux proprement bretons et que l'on considérait comme les pères de la race.

Rennes et Nantes restaient hors de cause, car leurs premiers évêques étaient des gallo-romains. La dévotion populaire n'avait fait d'exception que pour le premier évêque de Vannes, Saint-Patern, qui lui aussi était un gallo-romain, mais qui, préposé au gouvernement d'un diocèse formé en majorité d'insulaires venus de la Bretagne d'outre-Manche, travailla de toutes ses forces à leur fusion avec les anciens habitants et mérita d'être assimilé aux évêques vraiment bretons.

La pieuse liste se composait ainsi de Saint-Patern, de Vannes, de Saint-Corentin, de Quimper, de Saint-Pol-de-Léon, de Saint-Tugdual, de Tréguier, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo et de Saint-Samson, de Dol.

Tous les sept avaient des droits particuliers aux hommages de leur peuple. Ce fut sous leur houlette pastorale que se groupèrent les colonies d'émigrés qui avaient fui le joug anglo-saxon, qu'elles s'implantèrent sur le sol de l'Armorique et qu'elles formèrent une nationalité unique, au caractère vigoureusement trempé, qui laissa dans l'histoire les pages les plus glorieuses. Ils étaient les pères de la patrie et la première pensée de leurs fils était pour eux.

La dette de reconnaissance des Bretons se solda de façon conforme à leurs traditions. Race voyageuse comme les nuées de leur ciel, en visites incessantes aux sanctuaires les plus renommés de la chrétienté, ils ajoutèrent un pèlerinage de plus à leurs pèlerinages les plus anciens de Terre-Sainte, de Rome, de Saint-Jacques-de-Compostelle, de Saint-Servais de Belgique et de Saint-Michel au Péril de la Mer. Ils eurent le Tro-Breiz.

Il serait difficile de dire à quelle époque commença cette pieuse coutume ; sans doute remonte-t-elle aux origines mêmes de la Bretagne. Elle était si répandue qu'à la fin de la guerre de Succession 40.000 personnes entreprirent le Tro-Breiz. En une

année on compta près de 35.000 fidèles au tombeau de Saint-Patern de Vannes et l'on y recueillit pour 8 à 9000 fr. d'offrandes. Chaque pèlerin en situation de fortune était tenu de verser un denier. Seuls les indigents, qui d'ailleurs étaient les plus nombreux, en étaient dispensés.

Le voyage s'effectuait aux *quatre temporaux*, à Pâques, à la Pentecôte, à la Saint-Michel et à Noël. On partait quinze jours avant la fête, et l'on revenait quinze jours après, en s'arrêtant dans les bourgs pour payer moins cher. En cas d'empêchement, on choisissait une autre date. Les routes, anciennes voies romaines, n'étaient guère sûres : « *Gardez-vous*, recommandait le proverbe, de l'*Inquisition d'Espagne* et des *coupe-bourses de Bretagne* » ; on ne s'en allait pas moins, seul ou en groupe, à pied gentilshommes et manants confondus, confiant dans la protection des saints, la prière ou les cantiques pieux aux lèvres. Les malades suivaient en charrette. L'habitude était de commencer à Vannes.

Après avoir bonjouré Monsieur Saint Patern en son église de Vannes, où ses reliques étaient gardées par deux vicaires, on prenait le long de la voie romaine qui court à l'ouest dans la direction de Quimper par Hennebont, Quimperlé, Bannalec, Saint-Yvi, Ergué-Armel et l'on s'agenouillait devant les reliques de Saint Corentin à Quimper. De là, on traversait en sa largeur, du sud au nord, de la Haute-Cornouailles au Haut-Léon, le département actuel du Finistère, en passant par Pleyben et Morlaix et l'on arrivait à Saint-Pol-de-Léon.

La route s'engageait ensuite par le pays de Tréguier, en longeant d'assez près le littoral, pour aboutir au tombeau de Saint-Tugdual à Tréguier. Des restes de voie romaine qui subsistaient aussi par là servaient à orienter les pas.

De Tréguier on gagnait Saint-Brieuc, et, par Yffiniac, Erquy, et la Rance, Saint-Malo et Saint-Samson de Dol où se terminait le voyage.

Le trajet ordinaire cependant n'était pas sans modification et les dévots pèlerins ne craignaient pas d'ajouter à sa longueur en faisant des crochets à droite et à gauche vers des lieux saints spécialement renommés. Ils visitaient volontiers les chapelles de la Trinité en Melgven, de Locmaria-an-Hent en Saint-Yvi, de Saint-Anne de Guelen en Ergué-Armel et surtout les nombreux sanctuaires qui s'étaient mis sous le vocable des Sept Saints en divers endroits, à Erdeven, Plouaret, Bulat, Coetmaloen, Pledran, Erquy, Maroué.

Pendant plusieurs siècles le pèlerinage fut en honneur et l'on voyait même un duc de Bretagne, Jean V, s'y engager par vœu en 1410, afin de se guérir d'une maladie. Malheureusement, avec les années, les guerres, les troubles du pays, la pieuse coutume s'altéra.

Au XVIe siècle, on va encore aux Sept Saints, mais on ne sait plus exactement s'il faut commencer par Saint-Pierre de Nantes ou Saint-Patern de Vannes, s'il faut s'arrêter à Quimper ou continuer directement sur Saint-Pol-de-Léon ; si à Saint-Brieuc on doit apporter ses hommages aux deux patrons de la ville, Saint Brieuc et Saint Guillaume.

Finalement l'imagination du peuple en vint à brouiller l'histoire des Sept Saints. A l'église des Sept Saints de Brest et à celle de Locmaria-an-Hent les sept évêques bretons ne furent plus que les sept fils de Sainte Félicité. La légende s'empressa de renchérir. Semblable au lierre qui pousse en ramure autour des monuments vénérables et arrive à les dissimuler, elle enveloppa si bien la mémoire des personnages authentiques qu'elle les fit oublier et leur substitua des personnages de son invention auxquels furent prêtés les plus invraisemblables miracles.

Il y eut les Sept Saints de Vieux Marché (Côtes-du-Nord), dont les statues furent, dit-on, trouvées sous un dolmen au-dessus duquel une chapelle fut bâtie, les Sept Saints de Kergrist (Morbihan), dont la légende offre des caractères communs avec celle de Montfort-la-Cane. Une biche les avait allaités dans leur enfance, et, après leur mort, quand ils furent devenus des bienheureux au ciel, continua de leur donner les marques du plus singulier attachement. La veille de leur pardon, chaque année, elle se glissait dans le porche de la chapelle de Sant Sevrec (1) où leurs statues étaient érigées et où les prêtres venaient la voir. Elle y passait la nuit et ne se retirait qu'à l'aurore. On était si habitué à sa visite que le sacristain ne manquait jamais de préparer pour elle une litière de paille fraîche. Elle ne cessa de revenir, dit-on, qu'après avoir essuyé un jour d'un malveillant un coup de fusil.

Enfin il y eut les Sept Saints d'Erdeven dont la naissance et la vie n'offrent pas moins de merveilles et dont la chapelle bâtie parmi les pierres druidiques, en face d'une mer sans cesse troublée

---

1. Sant Sevrec (peut-être corruption des mots Sent Séh vrec, saints sept frères).

par la tempête (*Mare sævum, littus inportuosum*, mer cruelle, rivage inhospitalier, aurait dit Salluste) continue à rassembler la foule des pèlerins.

Ainsi peu-à-peu, à force de laisser aller son imagination et d'accumuler les belles fictions, le peuple breton a fini par perdre non-seulement le souvenir, mais la notion exacte du caractère de ses grands apôtres. De chefs de diocèses sans autres liens entre eux que ceux de la race et de la fonction, ils se sont transformés en petits saints locaux, enfants de même famille qu'unissent les liens de la fraternité et de la vie pénitente.

Les personnages historiques cédèrent la place aux personnages imaginaires et voilà ce qui explique comment le pèlerinage aux Saints tombeaux soit tombé en désuétude. Dès le XVIIe siècle, le Trô-Breiz avait cessé d'être en usage (1).

---

1. Le Men : *Monographie de la cathédrale de Quimper.*
Vies des Saints de la Bretagne-Armorique annotées par les chanoines *Abgrall et Thomas.*

VI

LES JOIES DU PARADIS

On ne sait au juste ni où, ni quand, mais c'était sûrement en Bretagne. Deux serviteurs travaillaient au compte d'un grand seigneur dur et âpre au gain. Autant l'un était pieux, consciencieux et laborieux, autant l'autre était paresseux, méchant, indifférent à ses devoirs envers Dieu et son maître; il ressentait une alousie féroce à l'égard de son camarade et se laissait aller volontiers à des paroles de menace :

« Continue tes oremus, vilain dévot, ricanait-il; tu n'en as pas pour longtemps. Le diable, mon patron, est assez fort pour me débarrasser de ta personne. »

Quand l'esprit du mal souffle ainsi au cœur de l'homme, il n'est parti fâcheux auquel il n'entraîne. Le serviteur indigne fut un jour trouver son maître : « Vous ne sauriez croire, lui dit-il, combien la conduite de mon compagnon vous cause de tort. Il importe que vous soyez prévenu. Tandis que je peine sur la tâche, il est à genoux. Il gâche votre ouvrage. L'avez-vous engagé pour marmotter des prières du matin au soir? Il est impossible que cela dure; je ne veux plus travailler pour deux ». Sans chercher plus loin, le grand seigneur se laissa convaincre. Il se persuada que ce serviteur si pieux abusait de son indulgence et ne se servait des apparences de la religion que pour mieux dissimuler sa fainéantise. Dans sa colère, il résolut de le châtier de façon terrible.

« Prends cette lettre, lui ordonna-t-il, en lui remettant un message cacheté, et pars avec le cheval le plus

rapide de mes écuries. Tu connais mes forges. Il s'agit d'y porter ce pli à mes ouvriers et d'attendre leur réponse. »

Ces forges étaient d'immenses fournaises où sous l'action continue du feu le fer se changeait en laves incandescentes. Les ouvriers qui les faisaient aller, gens rudes et barbares, ne demandaient pas mieux que de se prêter à un mauvais coup. Or, le maître les avait déjà avertis : « Empoignez le cavalier, jetez-le dans le brasier, et qu'on ne m'en parle plus ».

Comme le messager passait auprès d'une chapelle abandonnée, voilà que le son d'une clochette parvint à ses oreilles : « C'est singulier, murmura-t-il, une messe parmi ces ruines. L'assistance ne doit pas être nombreuse. Il y aura cependant un fidèle ». Il attacha son cheval contre un arbre et entra. Un prêtre était près de l'autel, prêt à célébrer le saint sacrifice, mais il semblait attendre quelqu'un avant de commencer. C'était un mort qui depuis de longues années hantait ce lieu, cherchant à dire une messe de *Requiem* pour son repos éternel, et qui n'y arrivait pas, parce qu'aucun vivant ne venait l'assister.

Pieusement le serviteur s'agenouilla et remplit l'office d'enfant de chœur. On approchait du moment de l'élévation, quand un galop de cheval sur la route le fit tressaillir : « Serait-ce le mien qui aurait rompu son lien ? se demanda-t-il. Alors je ne serai jamais à temps là-bas. A la grâce de Dieu pourtant »; et il demeura jusqu'à la fin.

Déjà le prêtre avait achevé les dernières prières. Son visage avait changé d'expression; sa tête s'auréolait de rayons de gloire : « Merci, mon fils, dit-il, du service que tu m'as rendu. Pars et bénis Dieu d'avoir sauvé deux chrétiens, toi et moi. Écoute néanmoins un dernier conseil : Laisse le monde et pense que rien ne vaut les joies du ciel ».

Grande fut la surprise du serviteur de retrouver son cheval à sa place : Un autre cavalier avait donc passé

par là. Un instant après il était aux forges. Les ouvriers le reçurent avec des manifestations de joie bruyantes : « Ça y est, mon gars, lui criaient-ils, on l'a roti dans le four. Si tu étais arrivé un quart d'heure plus tôt, tu aurais vu comme il s'y demenait. Le patron sera content ».

« Que signifie ce langage? » demanda-t-il, au comble de l'étonnement.

« Tu ne le sais pas? répliquèrent les hommes. Eh bien! voilà : Le patron nous avait écrit qu'il fallait jeter au feu le premier cavalier qui se présenterait. Ton camarade s'est présenté le premier. Son compte est bon. Si c'avait été toi, on l'aurait réglé ton affaire de même, mais sans doute que tu te seras attardé à conter fleurette à ta promise. Tant mieux pour toi et pour elle. » Et ils partirent d'un gros éclat de rire.

Le serviteur devinait l'affreuse vérité et il comprenait à présent la parole du prêtre : « Tu as sauvé deux chrétiens, toi et moi ». Son compagnon désireux de connaître plus vite sa mort s'était hâté trop précipitamment vers les forges et il avait reçu son châtiment.

Il ne lui restait plus qu'à suivre le conseil qu'on lui avait donné. Il quitta le monde et alla s'enfermer à la Trappe. Quelque temps après, il était devenu frère Yves, et il menait une vie sainte, toute de mortification et de labeur opiniâtre. Il n'avait plus à lutter contre les misères qui l'assaillaient dans le siècle. Il lui semblait même que désormais il serait à l'abri des sollicitations du mauvais esprit.

Combien peu il connaissait le Malin. Celui-ci qui rôde partout possède une clé, grâce à laquelle les couvents les plus fermés s'ouvrent devant lui sans difficulté.

Il n'y avait pas un mois qu'il avait prononcé ses vœux qu'une fâcheuse pensée, véritable obsession, lui martelait l'esprit. Il avait beau essayer de s'en débarrasser, le Diable soufflait plus fort et elle reprenait le dessus. Il songeait : « Je me donne un mal

énorme en ce lieu pour assurer mon salut, mais ne suis-je pas dupe? Le paradis en vaut-il la peine? J'ai idée que je m'ennuierai de façon singulière là-haut. Çà doit être toujours la même chose et dès lors çà doit manquer d'agrément ». Au travail, au repos, à la chapelle, dans sa cellule, la tentation le suivait : « Tu t'ennuieras là-haut ».

Un jour qu'il était plus préoccupé que d'habitude et que le Malin lui murmurait avec une particulière insistance à l'oreille : « A quoi bon? A quoi bon? Sors d'ici et profite de la vie; on a toujours le temps de s'entendre avec Dieu, au moment de mourir, et d'assurer son éternité », il reçut l'ordre de son supérieur d'aller abattre du bois dans la forêt voisine.

Il partit, le cœur joyeux, et il lui sembla, une fois la porte du monastère franchie, que la nature avait des charmes qu'il ne lui soupçonnait pas. Il se mit cependant au travail courageusement, en s'efforçant de prier et en fermant de son mieux son âme aux suggestions du démon.

Sous sa hache les arbres tombaient et la forêt autour de lui commençait à s'éclaircir, quand tout-à-coup il s'arrêta surpris. Dans un bosquet, auprès de là, un oiseau chantait et son chant était si mélodieux qu'aucun rossignol n'aurait rivalisé avec lui. Les autres voix aux alentours s'étaient tues et la forêt elle-même retenait son souffle pour écouter le chantre divin. Frère Yves était dans le ravissement. Sa hache lui était tombée des mains et il ne songeait plus à sa besogne. Il s'approcha du bosquet afin de voir l'oiseau. Celui-ci effarouché gagna un autre abri, en continuant son merveilleux ramage. Il le suivit jusque-là, puis ailleurs, plus loin encore. On aurait juré qu'à mesure qu'il s'éloignait du lieu de son travail et que les heures s'écoulaient, le chant se faisait plus harmonieux, et son esprit et ses oreilles en étaient séduits davantage.

Combien de temps dura le concert? Combien de temps le religieux accompagna-t-il l'oiseau divin? Il est

été embarrassé pour le dire. En tout cas, lorsqu'il s'en retourna vers la clairière où il abattait des chênes, il n'éprouva pas une médiocre surprise de retrouver sa hache couverte de rouille et les arbres coupés tellement vermoulus qu'ils se réduisaient en poussière au contact de la main.

« Que signifie ce phénomène? murmura-t-il. Il n'y a pas une heure que je me suis écarté d'ici. Sûrement que le Diable aura profité de mon absence pour me jouer un tour de sa façon et me jeter un sort. Tant pis, je rentre à la communauté. »

Or, quand il se présenta au couvent, la surprise qu'il éprouva fut autrement grande. Le frère portier qui le reçut avait un visage totalement inconnu. Ce frère ne fut pas moins étonné en le recevant : « Qui êtes-vous donc, bon moine? demanda-t-il. Votre habit montre que vous appartenez à notre ordre, mais vous n'êtes certainement pas de notre couvent, car je ne vous y ai jamais vu ».

« Je ne vous connais pas davantage, répliqua-t-il, et pourtant il n'y a pas d'erreur possible, cette communauté est la mienne. Je suis le frère Yves. »

« Le frère Yves! le frère Yves! s'exclama l'autre, en se creusant la tête. Voilà qui ne me dit rien. De ma vie on ne m'a parlé de ce nom et je me doute que pas un des religieux d'ici n'en a ouï parler davantage. A moins cependant que de plus vieux que moi n'en aient quelque souvenance. Nous comptons ici plusieurs moines qui ont dépassé la centaine; je m'en vais les interroger. »

Un quart d'heure après, sur un son de cloche, la communauté était réunie. Frère Yves fut introduit. Or, pas un des assistants ne le reconnut. Qui donc était-il? On consulta les anciens documents. Ils étaient muets. Enfin à force de chercher, la mémoire revint à un vieillard de cent-cinquante ans. Il finit par se rappeler qu'à son entrée au couvent, alors qu'il n'était qu'un adolescent, un père qui était là depuis plus d'un siècle

lui avait conté l'aventure d'un certain frère Yves qui, parti un jour au bois, était sans doute retourné dans le monde, car jamais plus il n'était revenu.

En rapprochant les chiffres, les souvenirs du vieillard remontaient à trois siècles. Il y avait donc trois siècles que frère Yves errait par la forêt à la suite de l'oiseau chanteur et il lui avait semblé qu'il n'y avait pas un jour. Il n'avait pas éprouvé un instant d'ennui. La Providence de Dieu, avec une délicatesse infinie, venait de lui servir une leçon discrète et justement méritée.

Les religieux rendirent grâce à la Sagesse miséricordieuse qui écarte de la route de ses créatures les obstacles suscités par le Malin, et doucement, l'âme du frère Yves, enfin libérée de la tentation et pardonnée, s'envola vers les concerts éternels.

Elle est maintenant au paradis et elle y jouit du bonheur parfait. Elle sait, à ne plus s'y méprendre, que si l'on peut rester écouter, sans se lasser, un oiseau à la voix merveilleuse, pendant trois siècles, on peut à plus forte raison ouïr les chants et se plaire aux joies du ciel, sans jamais ressentir d'ennui, pendant les siècles des siècles.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Il y a un ciel. Cette vérité est de foi. Le chrétien qui aura mérité aura droit à des rétributions dont la durée sera celle de l'éternité; mais en quoi consistent ces rétributions ? Cette question qui a tant exercé la sagacité des docteurs de l'église n'a jamais reçu et ne recevra jamais sa solution en ce monde.

Saint Paul lui-même n'a pu l'élucider : « L'œil, déclare-t-il, n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme ne comprend pas quelles sont les récompenses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment. » (1)

---

(1) Ire Ep. aux Corinth. II, 9 : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum*

Bien qu'il eût été ravi jusqu'au troisième ciel et qu'il lui fût donné d'ouïr les *arcana verba*, les paroles de mystère, il n'a voulu rien dire, parcequ'il n'est pas permis à l'homme de révéler de telles paroles. (1)

Les poètes ont osé davantage Emporté sur les ailes de l'imagination vers les cimes les plus inaccessibles, le Dante n'a pas craint de pénétrer dans la demeure du Tout-Puissant et d'en dépeindre les splendeurs aux couleurs de son génie si étrangement évocateur.

La poésie populaire bretonne s'y est essayée à son tour et la description qu'elle en a faite ne le cède en rien par la grâce, la fraicheur et le sentiment aux pages les mieux inspirées de l'auteur de la Divine Comédie.

« De quelque côté que je me tournerai, dit un de ses chants, tout ce que je verrai remplira mes yeux et mon cœur de mille félicités.

Je serai reçu dans le palais de la Trinité au milieu d'honneurs et d'harmonies.

Je verrai Jésus, d'un air plein de bonté, placer sur mon front une couronne.

Elle sera belle à voir, la Vierge bénie, avec les douze étoiles qui forment sa couronne.

Nous verrons aussi les légions des Archanges qui chantent les louanges de Dieu, chacun une harpe à la main.

Nous verrons encore, pleins de gloire et de grâce, nos pères, nos mères, nos frères, les hommes de notre pays.

Des vierges de tout âge, des saintes de toutes conditions, des femmes, des veuves couronnées par Dieu. (2)

Des chœurs de petits anges, portés sur leurs petites ailes, si gentils et si roses, voltigeront au dessus de nos têtes, comme un essaim d'abeilles harmonieuses et embaumées dans un champ de fleurs. »

Le conteur n'a eu ni la hardiesse ni les élans des poètes. Son imagination, pourtant si entreprenante, a eu peur d'aborder le mystère. Imitant la sage réserve de l'apôtre, il a préféré recourir à une simple comparaison pour donner une idée des joies du paradis.

A défaut d'une description plus détaillée du séjour de la

---

(1) 2e Ep. aux Corinth XII, 2, 3, 4.

(2) La Villemarqué. Barzaz-Breiz : Cantique du Paradis.

béatitude, la légende populaire cependant, du moins chez les peuples Celtes, a été plus précise en ce qui concerne sa localisation. Le paradis de Saint-Patrick était pour les Irlandais en une île de leur pays. Dans le Donegal on y accédait par une profonde grotte, d'où deux voies partaient, l'une qui conduisait vers l'abîme infernal, l'autre vers la terre de la joie et du bonheur parfait.

Les Bretons armoricains mettaient leur paradis dans une île de la Grande-Bretagne et la tradition gauloise plus explicite encore désignait cette île sous le nom d'Avalon (île des pommes) qui ne serait autre, dit-on, que Glastonbury, vaste verger de pommiers entouré de petites rivières, avec une antique abbaye dans la crypte de laquelle coule une fontaine, appelée Fontaine sainte dédiée à Saint Joseph d'Arimathie, premier apôtre des Bretons.

D'après Procope, les pêcheurs de l'Armorique qui habitent en face de la Grande-Bretagne ont la mission d'y passer les âmes, et à cause de cela, sont exempts de tributs. Ils entendent frapper à leur porte au milieux de la nuit, se rendent au rivage et y trouvent des barques étranges où l'on ne voit personne et qui sont pourtant si chargées qu'elles semblent devoir sombrer. La traversée ne leur demande guère qu'une heure, alors qu'avec leurs propres bateaux elle exige plus d'une nuit. Une fois au but, les âmes reçoivent leur destination. Elles ont trois cercles à parcourir, affirment les documents transmis par les bardes héritiers de la doctrine druidique ; le premier est le cercle des peines ou de l'enfer ; le second, celui de la purification ; le troisième, celui du bonheur parfait. L'île d'Avalon renfermait ce troisième cercle.

De ces vieilles traditions qui ont fini par disparaître avec le temps le peuple ne garde plus le souvenir. Il ne saurait plus dire où est le paradis. Il ne cherche pas davantage à le comprendre. L'aventure du moine qui trouve moyen d'écouter sans ennui, pendant trois cents ans, le ramage d'un oiseau lui donne une idée de la félicité qui l'y attend et cela lui suffit.

Il convient d'ajouter d'ailleurs qu'il n'y a pas que les conteurs bretons qui aient été tentés par cette légende du frères Yves. Saint Vincent Ferrier aimait à la citer au cours de ses édifiants sermons, et elle se rencontre en beaucoup de pays. Ils n'y ont guère ajouté, comme particularité, qu'un épisode qui semble emprunté à l'histoire du patron des laboureurs, Saint Isidore, l'un des Saints les plus vénérés de la Bretagne.

Un ancien cantique dédié à ce Saint et que l'on entend

chanter encore, rapporte cet épisode qui ne diffère que par la finale de la légende du bon moine (1). — La morale de celle-ci est simple : on ne s'ennuie pas au paradis.

---

(1) La Paroisse bretonne. Janvier 1907.

Isidore était laboureur
Premier sonneur dans un manoir.
Un valet, son compagnon,
Se plaignait sans cesse de lui.
« Maître, vous ne le savez pas,
Isidore ne fait pas votre travail. »
Quand la cloche sonne pour la messe,
Isidore se jette en prières.
Deux anges blancs sont descendus,
Dans la main de l'un, un aiguillon,
Dans celle de l'autre, une baguette,
Afin de conduire son attelage.

VII

COMMENT SAINT PIERRE DEVINT LE PORTIER DU PARADIS

Saint Pierre n'était pas encore le portier du paradis, mais, pour être moins absorbant, son ministère n'en était pas moins fatigant. Le Maître qui l'avait choisi pour gouverner son église sur la terre lui avait demandé de continuer ses fonctions là-haut, et jour et nuit il était occupé, à ne savoir où donner de la tête. Sans cesse c'étaient des : Monsieur Saint Pierre d'ici, Monsieur Saint Pierre de là. Il fallait conduire le cortège des Princes, des Puissances et des Dominations, diriger l'orchestre dans les neuf chœurs des anges, désigner leurs trônes aux nouveaux saints qui sortaient des flammes du purgatoire, brillants comme des louis neufs. Il en avait l'esprit à la torture, le pauvre cher bienheureux, et, pour un peu, il aurait préféré retourner à sa barque et reprendre son métier de pêcheur sur le lac de Génésareth.

Une année qu'il y avait eu grand jubilé à Rome, cela dépassa les limites de la vraisemblance et de sa bonne volonté. Il arrivait des théories sans fin d'élus. Les portes et les fenêtres n'étaient pas assez grandes; il en pleuvait jusque par les cheminées.

Comment mettre de l'ordre dans une pareille multitude ? Sans compter que beaucoup venaient on ne sait d'où, ouvriers de la dernière heure, des chiqueurs, des

jureurs, des buveurs, qui, après une vie de désordre, avaient remué la terre pendant cinq minutes à peine dans le champ du père de famille, et qui, après avoir eu la chance de bien finir, grâce à ce jubilé, se présentaient tout de go sur les sacrés parvis avec des visages satisfaits qui semblaient dire : « Ça y est! on est chez nous! »

Vous pensez s'il était facile de faire observer une attitude digne à de vieux bambocheurs, de tenir dans le rang des gaillards qui récemment encore ne rentraient du pardon qu'à la zigzaguette et de tirer d'harmonieux alleluia de gosiers que l'abus du *Guin ardant* (les liqueurs fortes) avait éraillés.

Saint Pierre y perdait son latin. Il était à bout, et l'on s'apercevait que son caractère devenait chaque jour plus revêche. Du matin au soir, il s'en allait maugréant, grondant, tempêtant. Il bousculait les patriarches qui, la démarche alourdie par l'âge, ne circulaient pas assez vivement. Il tirait l'oreille aux angelots espiègles qui s'attardaient à muser dans les coins. Chacun en avait pour son grade. Ah! non, il n'était pas commode, le brave saint.

Bientôt une clameur unanime s'éleva : la vie était intenable au paradis. Le divin Maître dut s'interposer.

« Je crois que çà ne va plus guère, mon pauvre Pierre, dit-il; il y a longtemps que tu besognes, et l'on sent que tu en as par dessus la tête. Repose-toi. »

« Me reposer, clama Pierre. Comment pouvez-vous me recommander cela? Parlons-en de ce jubilé. Il m'en vaut une tablature. Quelle sorte d'élus il nous amène! Çà n'a pas de tenue, çà marque mal, çà chante faux. On s'imagine entendre des bedeaux de campagne ânonnant des *Libera*. Quand je songe que jusque parmi les *Sanctus* de nos chœurs il leur échappe des refrains de guinguette. Me reposer! Oui en vérité, mais çà ne sera pas encore pour cette année. »

« Si fait, répondit le bon Jésus, et même tout de suite. Va, descends sur la terre, du côté de la Bretagne.

On respire par là un air pur et salutaire dans de petits coins paisibles et frais. Tu t'y remettras de tes fatigues et tes idées changeront. »

Pierre n'en entendit pas davantage. Il ouvrit son large manteau d'apôtre et se laissa glisser sur l'aile des vents. Il n'avait que l'embarras du choix. La Bretagne est si belle qu'on se demande quel est le canton qui mérite la préférence.

Il avisa, pas très loin de l'océan, une vallée ombreuse, semée de bosquets touffus et pleine du ramage des oiseaux, la vallée du Leslé, le long de laquelle une gentille rivière déroulait paresseusement son ruban d'argent.

« J'ai trouvé, murmura-t-il ; voilà mon affaire. Le diable y soit, si une cure d'air ici ne me débarrasse de mes migraines. »

Il s'arrêta et prêta l'oreille. Il lui avait semblé, comme il descendait vers le Bas-Pont-Scorff, entendre des voix de femmes qui riaient follement.

C'étaient les voix des lavandières du pays qui, en jouant de leurs battoirs, se racontaient, sans qu'il y eût d'ailleurs malice, les gaillardises de la jeunesse et les bagatelles du village. Sûrement ces femmes ne souffraient pas de maladie noire.

Leur joie exubérante, dans l'état d'esprit où il était, lui parut une inconvenance. Il avait fixé son choix sur cette vallée pour y goûter le calme, et voilà que le charme en était gâté par les bavardages de ces commères qui, chose singulière, n'avaient pas l'air plus malheureuses que le bienheureux.

« Silence, femmes ! s'écria-t-il. Faut-il que vous ayiez une âme vulgaire pour ne pas comprendre le mystère de cette belle solitude et pour la remplir ainsi de vos rires grossiers et de vos chants sans harmonie. »

L'apôtre oubliait que rien dans ses dehors ne dénotait sa qualité. Un éclat de rire général des lavandières le ramena vers la réalité. Qu'est-ce qui lui prenait donc, à ce barbon, à ce fâcheux, à ce

coureur de routes, de leur donner des ordres? On ne pouvait plus rire maintenant, parce que ça déplaisait à ce bonhomme arrivé on ne savait d'où. Plutôt pas. Encore si par la langue on avait causé tort ou dommage à quelqu'un. Mais non, on s'amusait seulement. « Dites donc, le vieux, demanda l'une des travailleuses, est-il nécessaire, pour vous satisfaire, que nous cousions nos lèvres? »

Une colère terrible remplissait le cœur de Pierre.

« Que vous cousiez vos lèvres! répliqua-t-il; eh bien oui, cela vous sera facile désormais, car je veux que vos langues deviennent des dards aussi pointus et aussi envenimés que la dent des vipères. »

A peine avait-il prononcé cette sentence qu'il la regretta. Trop tard. Les paroles de Pierre se réalisent éternellement au ciel et sur la terre et nulle puissance, les portes de l'enfer elles-mêmes, ne sauraient prévaloir contre elles.

Elles se sont réalisées à l'égard des lavandières. Depuis ce temps, elles ont eu partout mauvais renom; partout les lavoirs ont passé pour des tribunaux de mensonges où, tandis que les mains blanchissent le linge, les langues noircissent les réputations et jugent sans appel.

Mécontent de son acte de sévérité et des conséquences qu'il prévoyait, l'apôtre s'était éloigné. Il cheminait songeur à travers les sentiers.

On était en plein été et, aussi loin que la vue s'étendait, l'on avait plaisir à contempler la campagne. Le pays n'était qu'un immense champ de culture où le blé poussait dru jusque sur les fossés.

Il longeait une haie d'ajoncs, lorsqu'il aperçut au milieu une magnifique fleur d'un jaune d'or qui le regardait de son œil velouté grand ouvert. « Qu'elle est gracieuse! » murmura-t-il, en étendant la main pour la cueillir. Un cri de douleur lui échappa, et il recula vivement, la main ensanglantée. Il ignorait ce qu'était

l'ajonc et combien jalousement il protège sa fleur, en la garnissant d'épines.

Un moissonneur qui faisait la méridienne sous un arbre et qui avait aperçu son mouvement se mit à le plaisanter : « Hé là ! le vieux, si vous aviez eu autant d'expérience que de barbe au menton, vous ne vous seriez pas laissé prendre de la sorte. A votre âge vous ne savez pas de quelle nature est l'ajonc. Il n'y a pas un enfant de quatre ans ici qui ne soit fixé là-dessus ».

De nouveau la colère débordait de l'âme de Pierre. « Les enfants de quatre ans par ici sont fixés là-dessus, s'écria-t-il. Eh bien ! dorénavant ils le seront encore davantage » ; et de la haie il arracha l'ajonc et le jeta dans le champ.

A l'instant il s'opéra un singulier miracle. Non seulement le champ, mais la contrée environnante, se transforma. Le blé disparut, la terre se dessécha, et, à la place des belles cultures, on ne vit plus qu'un désert rocailleux et morne sur lequel les ajoncs s'étendaient en un immense tapis de piquants.

Une alouette qui égrenait là son chapelet de la Vèprée dans un rayon de soleil et qui avait été témoin du phénomène ne put contenir une exclamation indignée : « Oh ! le vilain homme ! En a-t-il de la malice au cœur pour commettre semblable méfait ! »

« Si j'ai de la malice au cœur, impertinent oiselet, répliqua Pierre furieux ? Oui vraiment, et j'en ai même assez pour te réserver ta part. Tu n'aimes pas l'ajonc, je crois. Tant pis pour toi. Tu n'en vivras pas moins parmi l'ajonc aussi longtemps que tu ne seras pas monté jusqu'au seuil du paradis, afin de solliciter le pardon de l'injure que tu as proférée contre moi. »

Mais décidément, il en avait assez de la terre et de ses habitants. Ses accès de colère, loin de se calmer, étaient plus terribles que là-haut. Mieux valait rentrer au ciel : « Dieu veuille, répétait-il, en s'en allant, que je troque mes fonctions contre celles de portier. Je saurai recevoir les gens de ce pays suivant leurs mérites. »

Comme il arrivait au céleste séjour, il aperçut Jésus qui l'attendait. Le Sauveur avait les yeux pleins de tristesse et de reproches. Il lui suffit d'un regard sur l'apôtre pour que celui-ci mesurât aussitôt toute l'étendue de ses fautes.

« Pardon, Maître, soupira-t-il avec contrition, vous qui êtes si miséricordieux, comment le premier de vos disciples s'est-il laissé entraîner à de tels excès? Je vous en conjure, que mes sentences ne se réalisent pas. »

Jésus eut un hochement de tête : « Mon pauvre Pierre, répondit-il, il est écrit que toute parole tombée de la bouche du chef de l'Eglise demeure dans l'éternité. Tu me demandes donc l'impossible. Une seule chose dépend de moi, atténuer le mal que tu as causé. Je vais tâcher d'y mettre ordre ».

A son tour, le bon Dieu partit du côté de la Bretagne et bientôt il était dans la vallée du Leslé. Comme il atteignait le Bas-Pont-Scorff, des cris affreux qui montaient du lavoir parvinrent à ses oreilles. Il s'arrêta, le cœur navré. Il n'était plus question en vérité ni de rires ni de plaisanteries. Les injures se croisaient avec les mauvais propos; les *Gast!* (1), les *Sacré!* les *Maloh!* (Malédiction) et les *Tan rud!* (Feu rouge) tombaient en cascade sur les battoirs; on aurait dit une bande de chiens affamés qui se disputaient un os. La parole de l'apôtre ne s'était que trop réalisée : les langues des lavandières étaient devenues des dards empoisonnés qui piquaient mortellement à la façon des langues de vipères.

« Que les cancans sortis de la bouche de ces femmes n'aient pas d'autre valeur que celle des personnes qui les tiendront et que les gens ne s'y attardent pas plus qu'à des bagatelles. »

Ainsi ordonna le Maître et chaque jour montre que sa parole demeure. Propos de lavandières ne sont plus que gouttes d'eau sur taches d'huile. Ça ne pénètre pas.

---

1. Ce sont là jurons habituels de Bretagne.

Les lavandières elles-mêmes, une fois rentrées du lavoir, ne se souviennent plus des méchancetés qu'elles se sont dites.

Jésus avait réparé en partie le mal causé par son disciple. Sa tâche n'était pas terminée.

En apercevant les ajoncs qui, sous la malédiction de ce dernier, avaient remplacé les moissons opulentes dont se couvrait le pays, il se sentit vivement ému : *Misereor super turbam !* (J'ai pitié des misères du genre humain) murmura-t-il, et voilà que de ses yeux une grosse larme roula parmi les ajoncs. Oh ! merveille ! La larme divine ne se perdit pas dans le sol. Une humble fleurette se dégagea d'une touffe de bruyère et, toute rouge de plaisir, disposa sa corolle en forme de calice et la recueillit.

C'est depuis lors que la fleur de bruyère, fleur délicate et sans piquants, si tendrement nuancée, met sa note gaie dans les terrains mornes et tristes où ne pousse que l'ajonc, les embaume de son doux parfum et en rend l'aspect moins pénible.

Cependant, au dessus du désert stérile on entendait la voix de l'alouette qui s'élevait dans l'azur, en poussant des cris plaintifs. L'oiselet piquait vers le firmament avec l'espoir d'atteindre la voûte du ciel et d'obtenir son pardon ; mais ses ailes étaient trop faibles et ses efforts vains. Il n'était pas à la moitié de sa course qu'il s'arrêtait, à bout de souffle, et, à mesure qu'il redescendait, ses cris devenaient encore plus plaintifs. On aurait dit que la pauvre créature pleurait.

Jésus se sentit touché. Il leva la main dans un geste de bénédiction et aussitôt les plaintes de l'alouette cessèrent ; elle se mit à chanter, et, à dater de ce moment, elle aima ses ajoncs. Rossignol des landiers déserts, elle en diminua la tristesse avec ses trilles joyeux.

Chaque jour elle continue de voler vers l'azur, afin d'obéir à l'apôtre, mais la chose ne lui cause plus aucune peine. Au contraire, elle éprouve l'ivresse des

larges espaces célestes et le souvenir de la faveur qu'elle a reçue du bon Dieu ajoute à son bonheur.

Quand le Sauveur, après avoir réparé le mal dans la mesure du possible, rentra au paradis, Pierre fut le premier au devant de lui. « Maître, déclara-t-il, après les mauvais exemples que j'ai donnés sur la terre, je me sens indigne du ministère de grand ordonnateur de toutes choses que j'exerce ici. Il n'y a qu'une place qui me convienne, celle de portier du Paradis ».

« Les vœux de Pierre doivent être toujours exaucés, repartit Jésus, sois le portier du paradis ! »

C'est depuis ce temps-là que le premier des disciples tient les clés du céleste séjour. Son caractère, à la suite de cette épreuve, s'est complètement transformé. Il n'a que des sourires pour les nouveaux élus qui arrivent. Il est surtout bien disposé envers les lavandières. Lorsqu'il en voit venir une, il ouvre la porte avec empressement, la bonjoure avec joie, qu'elle soit du Bas-Pont-Scorff ou d'ailleurs, persuadé que si la langue est un peu pointue chez les personnes de la corporation, le cœur reste excellent.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Il n'y a pas de Saint au Paradis qui ait davantage sollicité l'imagination des conteurs bretons que Saint Pierre. Il faut bien que l'on s'occupe de lui, puisqu'il s'occupe de tout le monde et que nul homme ne saurait entrer au céleste séjour sans son tour de clé.

Il fut un temps cependant où, fol de l'auteur, il n'exerçait pas encore son redoutable ministère de portier. En ce temps là, il avait d'autres fonctions qui, pour être absorbantes, ne lui laissaient

pas moins quelques loisirs. Il en profitait pour voyager sur la terre, car Saint Pierre, en souvenir sans doute de ses multiples pérégrinations en compagnie du Maître, durant sa vie mortelle, a conservé l'humeur très voyageuse. Naturellement la Bretagne avait ses préférences. La Bretagne n'est-elle pas un pays d'élection, une sorte de paradis terrestre que les Saints ont façonné ?

Le vieux nautonier du lac de Tibériade se trouvait là parmi des gens de même condition que lui, parmi les pêcheurs aux mœurs simples qui comme lui jetaient le filet et parmi les laboureurs aux mœurs aussi simples qui faisaient l'œuvre de Dieu en semant. Aux uns et aux autres il prodiguait ses obligeants offices.

Toutefois, quoique déjà confirmé en sainteté, il avait gardé un fond de caractère dont les joies de la béatitude n'avaient pas complètement adouci la rudesse et qui parfois se manifestait en actes d'où la bienfaisance était absente. La triste aventure qui lui advint à Pont-Scorff en fut la meilleure preuve.

Les lavandières de ce temps-là avaient-elles si bon renom ? On doit le croire, puisque le conteur le dit. Combien changées depuis la malédiction de l'apôtre. Si Dieu a permis que leurs commérages soient sans conséquences fâcheuses, il n'en reste pas moins qu'aux yeux du monde leur réputation d'incorrigibles bavardes est dûment établie.

Il faut compter aller les langues dans les petits coins frais, à l'ombre, le long des fontaines d'eau vive et des ruisseaux chantants. Tandis que le soleil verse ses chauds rayons sur le feuillage des aulnes et des saules et que le ruisseau murmure sa complainte, en se jouant parmi les cailloux, les conversations roulent animées, intarissables, aussi vigoureusement ponctuées que les coups de battoir.

Il n'est point de village qui ne trouve sa source au doué. Il n'est histoire tant soit peu corsée qui ne ressortisse à ce tribunal de basse-justice et n'y soit jugée en dernière instance.

La malignité populaire qui jamais ne manque de donner leur fait aux gens appelle ces officines de verbiage des grenouillères et la comparaison en vérité est bien imaginée. On croit entendre, pendant les nuits du printemps, le concert endiablé des marais et les grenouilles répétant à perdre haleine leur sempiternel refrain :

« *Men é hoh bet hui?* »
« *Ti me mam goh.* »
« *Petra hues bet hui?* »

« Ur roched goh. »
« Rouget hi ha mé rougo ;
« Dam teki ol ar un dro
« Ha rouak, rouak, rouak ! (1)
« Ha rouak, rouak, rouak ! »

Quoique les bavardages des lavandières n'aient pas grande importance et ne dépassent guère le cercle du village, ils ne sont cependant pas de nature, loin de là, à entretenir la paix et la charité parmi les hommes, et il est juste qu'ils aient une sanction dans ce monde ou dans l'autre.

Ce n'est pas dans ce monde, mais dans l'autre, que les lavandières reçoivent le salaire mérité. Elles sont en effet condamnées à revenir après leur mort. Nul à la campagne n'ignore cela. Au printemps et en été, quand la cloche sonne les douze coups de minuit, un bruit de battoir monte soudain des ruisseaux et des lavoirs. Voilà les grenouilles et les reinettes qui recommencent leur sabbat, affirment les incrédules. Point du tout. Il s'agit des Lavandières de nuit qui viennent achever leur purgatoire là où elles ont péché et qui lavent et tordent fiévreusement leur linceul en silence, afin de réparer le temps perdu en bavardages, ou le travail mal fait, par malice ou paresse, aux dépens du pauvre monde. (2)

Ainsi, la malédiction de Saint Pierre, en dépit de l'intervention du Sauveur, a continué de produire ses fâcheux effets dans cette vie et au-delà.

---

(1) *« Où as-tu été ? »*
« Chez ma grand-mère.
« Qu'est-ce que tu as vu ? »
« Une vieille chemise. »
« Déchire la et je la déchirerai
Allons-y tous ensemble.
Et rouak, rouak, rouak !
Et rouak, rouak, rouak ! »

(2) « La croyance générale des Bretons, dit M. Le Bihan, ancien recteur de Plumeret, dans ses curieuses notes, est qu'à minuit on entend les lavandières battre le linge avec des battoirs, près des lavoirs et des ruisseaux et dans les lieux écartés. Au bas de ma prairie, mon domestique Jean Berthe les a réellement entendues plusieurs fois, du pavillon où il couche et beaucoup d'autres personnes du bourg, près du pont de Lès-Coch. Ce seraient des âmes souffrantes ou des mauvais esprits. Il y a là, évidemment, un reste de traditions païennes des anciens Celtes. »

Il en a été de même de la condamnation qu'il a portée contre l'alouette. Le gai rossignol des landiers que les légions gauloises avaient choisi comme symbole, à cause de sa grâce, de sa vivacité et de sa hardiesse, est loin, paraît-il, d'avoir retrouvé sa sérénité d'âme du temps jadis. Il a conservé un fond de rancune contre l'apôtre. Tandis qu'il monte au ciel, en égrenant joyeusement sa pieuse psalmodie, il n'est dévôt plus achevé :

« Douéik, Douéik, digoret eu nor dein,
Douiein ket kin, douiein ket kin. » (3)

Sûrement que Saint Pierre touché va lui offrir la porte. Hélas ! La pénitence n'est pas encore complète ; il faut s'en retourner, et alors voilà un horrible blasphémateur qui se révèle. Il revient sur la terre en lançant aux échos les accents de l'affreuse colère qui l'enflamme :

« Saperlotte ! Saperlotte !
Me douio koah lan er jilot,
Lan er jilot. » (4)

Seul le pays a obtenu grâce ou en est en voie de l'obtenir. Si Pon-Scorff autrefois, à l'exemple de la majeure partie de la Bretagne, fut la proie des landes et des ajoncs, il n'en conserve plus guère de traces aujourd'hui. La charrue a fini par arracher ses terres à l'opprobre et par les rendre à la culture.

Il serait difficile de rencontrer aujourd'hui une contrée plus charmante : De magnifiques champs de blé que la tiède haleine de la mer réchauffe de ses effluves, de plantureux vergers où rarement les pommiers manquent leur année, des prairies grasses à travers lesquelles le Scorff dévale vers Lorient, tantôt cascadant et colère, tantôt se glissant, paisible et doux, tel un serpent paresseux, sous la feuillée, et au milieu de cette végétation largement épanouie, sous la caresse d'un ciel très doux, Pon Scorff émerge soudain, roi paisible dans un décor dressé par les lègs, avec ses maisons grises semées des deux côtés de la rivière,

---

(3) « *Petit bon Dieu, petit bon Dieu, ouvrez-moi la porte,*
Je ne jurerai plus, je ne jurerai plus. »
(4) « *Saperlotte, saperlotte,*
Je jurerai encore plein la jatte,
Plein la jatte. »

heureux de vivre, insouciant du lendemain, ne sortant guère de son sommeil reposant que pour saluer les théories de touristes qui déambulent le long de ses rues et viennent jouir de ses agréments.

Sans doute la parole de Saint Pierre est demeurée ici ainsi qu'ailleurs, puisque l'on découvre encore des ajoncs, mais le geste de pardon du Maître en a adouci les effets et il est probable que dans le pays nul n'en conserve ni mauvais souvenir, ni rancune.

VIII

POURQUOI DES TACHES SUR LE SOLEIL

Il n'en dormait plus, le pauvre recteur de Persquen. Depuis qu'il était dans cette paroisse, et cela remontait déjà loin, il en faisait son cauchemar. Ça le poursuivait comme une hantise. La nuit aussi bien que le jour il y songeait. En quelque lieu qu'il dirigeât ses pas, il lui semblait percevoir les sons du maudit biniou.

On doit en convenir d'ailleurs, il n'était maître musicien tel que Job Friber, le sonneur de Penéty. Il fallait l'entendre aux noces et aux fêtes. A peine avait-il grimpé sur sa barrique que la foule accourait. Il n'avait pas eu le temps de jeter un accord que les petits doigts se recherchaient et que la ronde était commencée.

Il y avait une telle grâce dans ses notes fines et perlées, agrémentées d'étourdissantes ritournelles, un tel entraînement dans ses airs, une telle expression dans sa façon de marquer la cadence que le vieux sang Pourlet n'y tenait plus. Les jambes partaient d'un seul mouvement et les gavottes, les bâles, les laridés se succédaient inlassablement, accompagnés de retentissantes iouaden et de joyeuses skolpad. Monsieur le recteur, oui Monsieur le recteur lui-même, Dieu le lui pardonne, car il était breton, se surprenait à battre la mesure, en récitant sa prière, le soir, au pied de son lit.

Passe encore si Job n'avait sonné qu'aux noces et aux assemblées profanes, mais il ne respectait ni

dimanches ni pardons. Au contraire, on aurait dit que ces jours-là le diable le poussait. Il courait de Quelven à Crénenan, de Saint-Yves à Penéty. Ils pouvaient tonner à leur aise sur les danses, les prédicateurs. L'Eglise était à eux, la place était à lui, et il prétendait la garder.

Pauvre recteur, combien il en avait sur le cœur contre ce paroissien qui gâtait la bonne réputation de Persquen.

Les prières des recteurs, croit-on, lorsqu'ils parlent au nom de leur troupeau, s'élèvent en droite ligne jusqu'au Tout-Puissant, sans avoir besoin d'intermédiaires. Les siennes étaient si pressantes, elles parlaient si souvent de Job Friber que le bon Dieu voulut savoir de quoi il en retournait. Quand il plait au divin Maître d'entreprendre sur la terre une tournée d'inspection, il n'aime pas à voyager seul. Puisqu'il voulait aller en Bretagne, il aurait pu choisir un compagnon parmi les saints bretons. Mais lequel prendre? Tous étaient heureux de le suivre et il n'était pas possible de les emmener tous, car le paradis serait resté vide aux trois-quarts. Il désigna Saint Pierre :

« Viens, dit-il, mieux vaut que ce soit le chef de mon Eglise qui visite avec moi la terre la plus justement réputée de mon héritage. »

Ils partirent à l'heure où derrière les bois de Quénécan et les crêtes rocheuses de Cléguérec le soleil disparaissait et où s'allumaient dans le firmament les premières étoiles. Aux clochers des villages l'Angelus sonnait et les oiseaux achevaient leurs prières du soir.

On était en pleine saison printanière. Dans les champs, les tiges de blé montaient; les prés fleuraient bon l'odeur des foins, et, le long des fossés, violettes et marguerites entr'ouvraient leurs petits cœurs pour recevoir le baiser de la rosée nocturne.

Insensiblement les deux voyageurs se laissaient aller à la douce et pénétrante poésie de cette nature en éveil : « Qu'elle est belle la Bretagne ! murmurent-ils.

Le hasard de la route les conduisit dans une vaste lande, la lande de Lanzar, à travers laquelle une gentille rivière clapotait contre les cailloux blancs. Comment firent-ils leur compte ? Etait-ce le Mauvais qui cherchait à jouer un vilain tour au Maître ? Toujours est-il qu'au bout d'un temps de marche ils étaient égarés. Ils avaient beau suivre un sentier, puis l'autre, impossible de se retrouver. Le Créateur lui-même ne se reconnaissait plus dans son œuvre.

Par surcroît de malheur, la nuit était sombre et ils n'avaient pour se guider, dans le labyrinthe sans issue, au milieu de l'étendue morne, que la pâle lueur des étoiles. La lune se cachait derrière l'horizon.

Il n'était pas loin de minuit et déjà Pierre donnait des signes de fatigue. Il traînait la jambe, s'embarrassait dans les touffes d'ajonc, trébuchait dans les trous de lapins. Des exclamations de mauvaise humeur lui échappaient et il grommelait entre ses dents : « Chien de pays ! On ne m'y reprendra plus. Et moi qui mettais tant de complaisance à l'entendre vanter par les Pourlets à la porte du paradis. Les pourlets ! les pourlets ! Ils ne doivent pas être tous morts. Il en reste bien quelques-uns par ici. On n'en aperçoit cependant pas un seul, ni un toit, ni un bout de chandelle ».

Soudain les voyageurs dressèrent l'oreille. Là-bas, au loin, apporté par le vent léger qui soufflait sur la plaine, on entendait le son d'un instrument champêtre.

« Qu'est-ce ? » demanda Pierre qui n'avait jamais ouï musique de cette nature.

« Un biniou », répliqua le Maître qui n'ignore rien.

Les accords se rapprochaient, et, mêlé aux notes alertes, on percevait un bruit de sabots qui martelaient le sol avec entrain. Par un hasard singulier, c'était Job Friber en personne qui de retour d'une noce regagnait son Penéty et qui, après avoir fait danser les gens durant la journée, trouvait le moyen de jeter quelques notes gaies à travers la lande, afin que les Korrigans

qui la nuit prennent leurs ébats dans les clairières eussent aussi leur part de fête.

« Tu arrives à point, mon ami, lui dit Notre-Seigneur. Voilà un moment que nous tournons en vain dans ce désert. Nous voudrions nous rendre à Persquen et nous en avons perdu la route. Pourrais-tu nous l'indiquer? »

« Dam oui-da! répliqua Job. Rien de plus facile. J'y vais moi-même. Vous n'avez qu'à me suivre. »

Maître et disciple emboîtèrent le pas au sonneur qui, tout en continuant à jouer ses marches entraînantes, les conduisit jusqu'à la porte du presbytère. Là il s'arrêta.

« Vous êtes à destination, Messeigneurs, déclara-t-il. Moi j'ai encore longue traite à fournir. Je vous souhaite le bonsoir. »

Un geste du Maître le retint : « Tu es bien pressé, mon ami. Tu pars sans réclamer ta récompense. S'il est vrai qu'un service vaut son salaire, que demandes-tu au bon Dieu, puisque c'est lui que tu as obligé? ».

« Le bon Dieu! » s'exclama le sonneur; et de ce coup là son biniou cessa de sonner et son chapeau rond enrubanné descendit jusqu'à terre.

« Parle, reprit Jésus; je t'accorde deux grâces. » Déjà le malin pourlet avait sa petite idée : « Grand merci, Maître, répondit-il; je vous suis très reconnaissant. Si cela ne vous contrarie pas, je vous réclamerai seulement la première pour l'instant. Je remettrai l'autre à plus tard. Job Friber n'est pas un homme pressé ».

Une exclamation derrière eux les fit se retourner. Saint Pierre protestait avec véhémence. « Job Friber, Seigneur! Il a dit Job Friber! Ne l'avez-vous pas entendu? A quoi songez-vous? Promettre des faveurs à ce maudit sonneur que nous nous proposions justement de châtier! Il serait capable de réclamer le paradis et d'en forcer la porte à ma barbe ».

On a beau être un gai compagnon, il y a de

vilaines paroles contre lesquelles l'âme la plus pacifique ne saurait manquer de s'indigner. Job sentit le rouge de la colère lui monter au visage.

« Oh ! Oh ! l'ancien, s'écria-t-il ; on a une dent, à ce qu'il paraît, contre les gens de mon métier, et l'on me cherche dommage, avant d'avoir entendu ma défense. Que faites-vous des lois de la justice ? Eh bien ! moi je vous les enseignerai. Si l'est vrai qu'un joueur de biniou est le serviteur du diable, serviteur du diable vous serez, vous aussi. Demain a lieu le pardon de Notre-Dame de Penéty, et, suivant la coutume, je dois y sonner la danse. Je réclame comme première faveur que ce soit vous qui me remplaciez. »

La tour de Persquen serait tombée soudain à ses pieds que l'apôtre n'aurait pas été plus saisi. Il regarda Jésus d'un œil inquiet, en se demandant s'il fallait rire ou pleurer. Jésus avait pris un air grave.

« Les paroles de Dieu, déclara-t-il, demeurent éternellement. J'ai promis d'exaucer les vœux de cet homme ; je tiendrai promesse. Il exige que tu joues du biniou à sa place à Penéty. Tu joueras du biniou à sa place. J'ai dit. »

Le lendemain, à peine la grand'messe des pèlerins s'achevait-elle dans la chapelle, que Saint Pierre transformé en Job Friber s'installait sur sa barrique à côté de Loeiz Lagadu, le joueur de bombarde, et commençait à faire aller son biniou. On se souviendra longtemps de ce jour-là au pays Pourlet. Sur son trône de mousseline et de brocard, la madone miraculeuse était pâle d'émotion, et, dans la sacristie, Monsieur le recteur se livrait à une telle colère — Dieu le lui pardonne ! car c'était un homme fort doux, — que les enfants de chœur et les marguilliers en tremblaient. Décidement le diable était le maître. Il est certain que jamais il n'avait été à pareille fête et n'avait ouï si entraînant musicien. Jamais les pourlets n'avaient oublié aussi volontiers que le dimanche est le jour du Seigneur.

Saint Pierre jouait à perdre haleine les airs les plus

sautillants d'un répertoire varié, Loeiz Lagadu le soutenant avec entrain. Les hommes lançaient d'éclatantes iouaden ; les femmes riaient comme des folles et le diable lui-même dansait de plaisir. Ah ! il en avait sur le cœur, le pauvre saint condamné à tenir un pareil rôle.

Il n'est pas bon, dit-on, de se moquer des bienheureux. Tôt ou tard ils prennent leur revanche. Il advint qu'un jour Job Friber qui tant avait mené de rondes sur les aires neuves et les places publiques du pays de Guéméné fut invité par la mort au voyage d'où l'on ne revient pas. Il lui fallut dire adieu à son biniou.

Or, tandis que le recteur lui chantait une messe d'enterrement qui n'était pas mouillée de larmes, son âme s'envolait en ligne droite vers le paradis, et hardiment se présentait devant Saint Pierre. Le sévère porte-clés n'eut pas de peine à le reconnaître. Le souvenir du pardon de Penéty lui revint aussitôt et tout ce qu'il avait de rancœur lui monta jusqu'aux lèvres :

« Hors d'ici, maudit pourlet ! s'exclama-t-il. Ah ! tu as prétendu m'humilier. Ah ! tu m'as fait servir la cause du diable. Ah ! tu as voulu que je sois un instrument de perdition pour les âmes, et tu oses solliciter l'entrée du paradis. L'enfer est pour les gens de ton espèce. Vas-y. »

L'apôtre aurait dû se rappeler qu'il y avait plutôt inconvénient à froisser Job Friber. Le malin sonneur avait tant de tours en son sac. Peut-être ne méritait-il pas le paradis, mais il y avait des façons moins brutales de le lui notifier. Quand on est un saint, on ne reçoit pas avec des outrages un homme qui observe les procédés de la politesse. Le rude portier l'apprit à ses dépens.

« Hors d'ici ! hors d'ici ! vous parlez à votre aise, aimable Saint Pierre, répondit le pourlet ; allez en enfer vous-même, si cela vous plaît. A moi cela ne dit rien, et je reste. Vous n'avez pas oublié, j'imagine, que je reçus deux faveurs du Maître. La première me fut

aussitôt largement comptée. Je n'ai pas encore obtenu le règlement de la seconde et je viens la réclamer. Ça sera en même temps un moyen de solder une dette. Je me rappelle avec quelle complaisance vous m'avez remplacé un jour de pardon de Penéty et aussi quel fut votre succès à la danse. Voilà un service qui se paie. Je demande donc de vous remplacer un moment à votre poste et je vous promets d'ailleurs que vous aurez lieu d'être satisfait du zèle que j'y emploierai.

Comment le miracle s'opéra? On ne saurait le comprendre. Job avait à peine exprimé sa requête qu'il était installé sur un trône, les clés du paradis entre les mains, lui le plus notoire des serviteurs du diable au pays de Guéméné. Quant à Saint Pierre, il était repoussé à la porte, tel un pécheur qui n'aurait pas satisfait à la justice divine.

Les habitants du céleste séjour se souviendront longtemps de ce qui advint alors. Le long des avenues qui conduisent aux béatitudes il y avait une foule d'âmes errantes qui achevaient là leur purgatoire et qui étaient condamnées à demeurer dehors, tant qu'il leur restait une souillure à laver. Il en était beaucoup du côté de Guéméné et Job les reconnaissait sans peine, Francès Pautrecail, Matau Liperguin, Julian Pendiaul, Marie Malohtoul, Fanchon Barbotte, d'anciens et fidèles amis. Leur air de détresse lui toucha le cœur.

« Entrez, entrez, vous autres! leur cria-t-il; il y a place pour tout le monde ici », et il ouvrit l'huis à deux battants. Semblables à un vol de corbeaux, les âmes encore tachées des souillures de péchés se précipitèrent à tire d'ailes à l'intérieur.

On juge de l'émoi des bienheureux. Les anges s'élancèrent pour fermer la porte. Il était trop tard. Une fois que l'on est au paradis, on n'en sort plus. Le nombre des intrus déjà entrés était considérable et c'était en vérité un triste spectacle que de voir les marques noires qu'ils laissaient, en passant, parmi les splendeurs de l'éternité. Le ciel avait perdu de son

éclat. Il en serait venu d'autres que les rayons du soleil, au sommet du firmament, auraient fini par s'éteindre.

Il valait mieux s'entendre avec Job. On le prit par la douceur ; on le mit à une place élevée ; on lui accorda même le droit de jouer du biniou à ses heures perdues, et tout rentra dans l'ordre. Saint Pierre, ayant recouvré ses clés, ferma la porte avec soin et désormais les coupables restèrent dehors. Quant à ceux qui avaient suivi Job, on les garda, et voilà ce qui explique deux choses : pourquoi le biniou n'est plus l'instrument du diable et pourquoi l'on distingue des tâches noires sur le soleil qui est le reflet du paradis.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Voilà une explication d'un phénomène curieux à laquelle les astronomes ne songeaient pas. Les conteurs l'ont trouvée, sans se perdre dans les digressions savantes : S'il y a des tâches au soleil, un sonneur de biniou de Persquen en est la cause. Pour singulier que ce soit, il n'y a pas lieu de s'en étonner à l'excès. Le Pourlet (1) né malin a un esprit inventif et roublard, capable d'étonnantes choses, et, parmi les pourlets, nul ne saurait donner des points au joueur de biniou, serviteur du diable, et en commerce constant avec lui.

Il y a longtemps qu'entre les hommes d'église et ces incorrigibles meneurs de danses la lutte est commencée, les uns défendant les droits de la morale, les autres poussant au plaisir. Cela ne date pas de la rivalité de Job Friber et du recteur de Persquen.

Déjà au moyen-âge, les autorités religieuses avaient été appelées à intervenir. L'usage s'était répandu de danser sur le terre-plein et jusqu'à l'intérieur des chapelles et sur les tombes des cimetières, et les âmes soucieuses de morale voyaient là un

---

1. *Pourlet* est le sobriquet par lequel on désigne les gens du pays de Guéméné.

scandale contre lequel elles protestaient avec force. Il fallut recourir aux moyens de répression les plus sévères.

« Nous *défendons*, décrétèrent les statuts synodaux du diocèse de Tréguier, de l'année 1320, *que l'on se livre à la danse dans les églises. Nous excommunions quiconque y dansera ou y chantera des chants profanes.* » (1).

Les prédicateurs ne cessèrent de tonner du haut de la chaire contre des habitudes qui dénotaient un reste de paganisme druidique et qui trop souvent dégénéraient en licences fâcheuses : *Après la panse, vient la danse*, disait un proverbe ; et ils ajoutaient : « Danser, c'est chauffer le four (*Krol e zou gorein er forn*). » Certains recteurs ne craignirent pas de pousser la répression plus loin et la tradition locale n'a pas oublié la façon énergique dont s'interposaient, le bâton à la main, parmi les danseurs, quelques-uns d'entr'eux, ceux de Belle-Isle-en-Terre et de Melrand (2) en particulier, lorsque leurs sermons n'avaient pas produit un effet préventif suffisant.

Les bonnes gens du pays de Guémené se racontent toujours les hauts faits d'un recteur de Persquen, du nom de Lepin, qui savait inspirer aux danseurs une terreur salutaire. C'était un vrai recteur pourlet, un de ces originaux dont les trouvailles ne sont pas ordinaires. Son cimetière était un épouvantail avec ses murs garnis de crânes dont les orbites vides regardaient vers la route ; son église, un musée rempli de statues de saints aux spécialités les plus étonnantes et son presbytère un hôpital d'ustensiles et de meubles dans le plus piteux état, par suite des nombreux changements auxquels il avait été soumis : Que voulez-vous ? monseigneur, disait le bonhomme à son évêque qui faisait un jour des expériences d'équilibre malheureuses sur ses chaises ; elle sont comme moi : elles ont beaucoup voyagé. »

Or la fatalité avait permis que ce fût justement cet original qui eût la tâche de ramener au droit chemin les danseurs les plus endiablés de la Bretagne. Ses moyens de persuasion ne furent pas ceux de son voisin de Melrand, mais pour être moins frappante sa parole n'en était pas moins convaincante. Le bon-

---

1. *Statuimus ne choreas faciant in ecclesiis. Quod faciente aut cantilenas cantantes in iisdem excommunicamus.*

2. v. *L'Ame bretonne* de Le Goffic : Le curé Breton.
La Paroisse Bretonne de Paris, Déc. 1911.

homme avait la dent dure et le mot terrible et jamais la danse ne courut autant de risque de mourir de belle mort.

Pauvre monsieur Lopin ! Ce fut cependant lui qui le premier s'en alla de vie à trépas et son exemple prouva éloquemment combien il est difficile de venir à bout d'usages invétérés chez une population dont l'obstination est irréductible. Lui mort, les rondes allèrent leur train avec une ardeur nouvelle sur le placitre de Penéty, la plus belle chapelle de sa paroisse.

Le pardon de Penéty tombe le premier dimanche du mois d'août. Il compte parmi les plus réputés du haut Morbihan. On y accourt de loin et l'on y invoque la Madone avec grande dévotion. Le matin est à elle : tout le monde assiste à la grand'messe. L'après-midi est aussi en partie à elle. Les pèlerins n'ont garde de manquer ses vêpres. A aucun prix ils ne manqueraient non plus la procession et le feu de joie qui la couronne.

Jadis on avait l'habitude de hisser au bout de la perche du bûcher un mannequin sur lequel les meilleurs tireurs du pays déchargeaient pistolets et fusils. Le mannequin vêtu de couleurs oranges figurait, dit-on, Guillaume d'Orange, l'usurpateur du trône des Stuarts, contre lequel les Irlandais, réfugiés nombreux dans la région de Guémené, après la révolution anglaise de 1688, avaient déterminé une réprobation tenace. Cette coutume dénommée *Pistolaage* est aujourd'hui passée de mode. Ce qui ne l'est pas, c'est la danse.

Sitôt que fifres et tambours ont ramené la procession à la chapelle, les joueurs de biniou et de bombarde ont leur tour. Juchés sur des fûts, ainsi que des dieux Pan présidant une fête champêtre, ils accordent leurs instruments et voilà le branle donné. En un clin d'œil, l'église est vide. Finis le pardon et les prières à la Madone. Il n'y en a plus que pour le diable à présent. Les mêmes pèlerins qui tout-à-l'heure chantaient avec ferveur les pieux cantiques dansent avec frénésie, en lançant au ciel des cris perçants (iouaden) et en choquant leurs chaussures en cadence (skolpat). Cela dure une bonne partie de la nuit, à la clarté des étoiles. Les gens ne se retirent que quand ils n'en peuvent plus.

Et tel est l'usage, dans le pays Pourlet tout entier, depuis ses frontières de l'est, les hautes terres de Quéméran en Cléguérec et la gentille rivière de la Sarre qui coule vers le Blavet, jusqu'à celles de l'Ouest, la colline de Sainte-Barbe du Pâquet et le pittoresque Ellé qui fuit au Pouldu. On y danse aux principaux pardons, à Crénénan de Ploerdut, à Saint-Yves, à Saint-Hélène de

Bubry, même à Quelven de Guern, bien que Guern ne soit pas du pays pourlet, mais se trouve seulement dans le voisinage.

D'où provient cet engouement ? Le pourlet naîtrait-il avec les pieds légers comme Achille ? N'y aurait-il pas là une influence exercée par le voisinage de la petite cour princière quelque peu licencieuse et folâtre des Rohan-Guéméné ? Ne serait-ce pas plutôt que dans le même temps quelques recteurs auraient été moins sévères que celui de Persquen et, loin de sévir, auraient encouragé un amusement qu'ils considéraient comme innocent (1)

On en pensera ce que l'on voudra, mais on ne saurait nier une chose, c'est que nulle part en Bretagne, il n'est sonneurs capables de rivaliser avec les sonneurs Pourlets. La ferre de Vannes a ses binious réputés de Melrand, de Baud et de Pluvigner, la Cornouailles en compte d'excellents à Senèr, à Gourin, à Rosporden et dans les environs de Quimper, mais quand il s'agit d'emporter le morceau il faut ceux du pays de Guéméné, ceux de Berné, de Lignol, de Ploërdut et aussi ceux à moitié Pourlets, à moitié Cornouaillais de Langonnet. Ils sont par là une légion de Job Friber, aux accords desquels les âmes les moins sensibles ne sauraient résister. S'ils ne soulèvent pas les pierres, comme Orphée, en jouant de leurs instruments, ils remuent si bien les gens que les saints eux-mêmes ont peine à tenir. S'il est vrai qu'il en est entré un au ciel, il n'y a pas d'erreur à dire qu'aux joies réservées aux bienheureux il en a ajouté une nouvelle, celle de la danse.

---

3. François Cadic. *Contes et Légendes de Bretagne*. T. Ier, sur le terme de *pourlet* et les *danses* : *Le sonneur de bombarde de Guéméné*. *La danseuse de Guéméné*.

DEUXIÈME PARTIE

L'ENFER ET LES DÉMONS

XI

IL Y A UN ENFER

Dans ce pays-là, il n'était pires compagnons que Julian, le fils du meunier de Kermabo et Jean-Marie, le fils de la tenancière de Cran. Ils étaient le scandale de la paroisse. Les premiers à la danse, aux beuveries et aux batailles, ils ne rêvaient que plaies et bosses. Lorsque le soir, tard dans la nuit, on entendait des voix avinées chanter des refrains bachiques, au retour des assemblées, on disait : ils sont là. Lorsque, par le travers du chemin, on voyait déboucher à la zigzaguette deux jeunes gens aux vêtements déchirés, aux mains et à la figure meurtries, la première parole était : les voilà !

Les parents avaient tenté observations et reproches. Le recteur avait dépensé conseils et prières. Peine perdue. Celui-ci y avait laissé son latin et ceux-là s'étaient attiré des rebuffades. On peut le croire, il y avait beau temps que les deux vauriens avaient déserté le seuil de l'église. La crainte de Dieu ne les troublait plus et au seul nom du diable ils se prenaient à rire.

« Le Diable ! le Diable ! ricanaient-ils, les sots ont toujours ce mot à la bouche. Quel est donc l'homme qui l'a jamais rencontré ? Il y a des années que nous autres nous le cherchons et nous ne l'avons encore que dans notre bourse, quand elle est vide. Qu'on nous le montre donc en cornes et en griffes. »

L'impiété, sœur de l'aveuglement, suggère parfois de singulières idées. Un jour Julian dit à Jean-Marie : « On essaiera en vain de m'en conter. Pour moi, l'enfer

n'est qu'un épouvantail inventé par les bonnes femmes à l'usage des joyeux viveurs de notre espèce ».

« Je le pense aussi, répliqua Jean-Marie. Je n'admettrai pas son existence avant d'y être. »

« Il ne tient qu'à nous d'être renseignés, fit Julian. Convenons d'un accord. Les autres en profiteront. Il est probable qu'une fois parti de vie à trépas on doit être tôt fixé sur la façon dont les choses se passent du côté opposé de la borne. Jurons que le premier d'entre nous qui s'en ira pour le grand voyage viendra apprendre au survivant si vraiment ce fameux enfer existe. »

« Je le jure, s'écria Jean-Marie, et le diable ne m'empêchera pas de tenir mon serment. »

Ils reprirent le cours de leurs excès, décidés à profiter largement du temps qui leur restait. Du moins auraient-ils la satisfaction de se dire, au cas où ils seraient condamnés à souffrir dans l'au-delà, qu'ils avaient eu quelque compensation sur la terre et que le plaisir de goûter à larges rasades à la coupe des jouissances valait son prix. A ce compte là, ils réussirent promptement à gaspiller leur fortune et à ruiner leur santé. On ne tente pas Dieu en vain.

Epuisé par les débauches, Julian le premier sentit la main de la mort s'appesantir sur son front.

« Ami, murmura-t-il, je suis touché. L'heure est sonnée pour moi du grand départ; mais je suis homme de parole; je n'oublie pas ma promesse. Je reviendrai pour t'apporter l'éclaircissement que nous souhaitions. » Fidèle aux pratiques de sa vie entière, il voulut que ses derniers instants fussent une fête. Il lui répugnait de quitter, le cœur triste, la table du banquet.

« Invite au festin, recommanda-t-il à son ami, nos habituels compagnons de ripaille. Il me sera agréable de rendre l'âme, en voyant choquer les verres. J'aime mieux les gais refrains des buveurs que les *Libera* des gens d'église... »

Personne ne manqua au rendez-vous et le pauvre moribond en eut pour son caprice. Itarement il y eut

repas plus joyeux. Rarement chansons plus libres servirent d'accompagnement aux râles d'un agonisant.

Le vin commençait à noyer les cerveaux, lorsqu'il trépassa. On y prit à peine garde. On se contenta de repousser son lit dans un coin, comme on eût fait d'un objet encombrant; on dressa la table de jeu et l'on entama une partie de cartes.

« Il est bien mort, le brave camarade, observa Jean-Marie; mais cela ne nous oblige pas de le pleurer. Il nous l'a d'ailleurs formellement défendu et nous ne prétendons pas le contrarier. Sa dernière volonté a été que nous continuions à nous divertir. Nous nous divertirons jusque sur sa tombe. Amis, j'ai le roi de carreau. »

« Moi la dame de cœur. »

« Moi l'as de pique. »

« Allons! »

Et, dans l'atmosphère lourde et empestée des pipes, les cartes s'abattaient sur la table. A minuit les joueurs étaient encore là, et c'était en vérité un spectacle macabre et répugnant que celui de cette assemblée. Dans un coin, le cadavre livide, les membres contractés, les yeux fixés dans l'épouvante de la mort. Au milieu, les jeunes gens assis, cartes en mains, autour d'une multitude de bouteilles d'où se dégageait une âcre odeur d'alcool. Le maudit *guia ardent* (eau-de-vie) avait produit son effet. Les têtes étaient parties à la dérive. On pestait, on blasphémait à qui mieux mieux. Les chansons de corps de garde allaient leur train; les voix s'élevaient querelleuses et menaçantes. On frappait violemment sur la table et l'on s'empoignait aux cheveux. L'heure du diable était venue et l'on célébrait des vêpres infernales en l'honneur du défunt.

Au milieu de cette scène de débauche, l'un des jeunes gens eut soudain une idée affreuse : « Allons, Julian, s'écria-t-il, en se tournant vers le cadavre, décidément tu es plutôt triste ce soir, contre ton habitude. Pourquoi restes-tu là fixe, comme en faction? Je t'ai

connu un vive-la-joie. Bois donc et joue avec nous ». Et il lui présenta un verre et des cartes. Alors il se passa une chose terrifiante. Le mort répondit à la plaisante invitation. Tandis que d'une main il écartait le verre, de l'autre il saisissait les cartes et jetait sur la table l'as de trèfle. On eût dit qu'il cherchait à engager la partie; mais personne n'eut le courage de se mesurer avec un semblable partenaire.

En vain la main livide et froide choisissait-elle une carte après l'autre et la laissait-elle tomber; aucun des spectateurs ne soufflait mot. Un sentiment d'indicible effroi les avait envahis. Ils s'étaient levés, pâles, une sueur froide au visage, tremblant de tous leurs membres, et à reculons ils avaient gagné la porte. En un clin d'œil, la salle était vide.

Il n'y restait plus que Jean-Marie, et lui-même, en dépit des airs d'assurance qu'il cherchait à se donner, se dirigeait instinctivement vers la sortie et se disposait à rejoindre ses compagnons, lorsqu'il entendit une voix impérieuse derrière lui qui l'obligea à se retourner : « Arrête! » disait-elle. Il regarda du côté du mort et demeura cloué sur place, à la terrible vision dont il fut le témoin.

Debout sur son lit, enveloppé de son linceul, Julian l'appelait. Son visage conservait la teinte cadavérique, mais ses yeux brillaient d'une sombre lumière. De sa bouche, de son nez et de ses oreilles de petites flammes jaillissaient, et ses bras avaient des gestes menaçants. Ce n'était plus le Julian des joyeuses fêtes et des franches lippées, le hardi compagnon toujours prêt aux mauvais coups; il n'y avait plus qu'un spectre vivant, sorti des régions de l'au-delà et dont la voix semblait un écho d'outre-tombe.

« Je l'avais juré, murmura-t-il, de revenir. Je tiens parole. Avec la permission du Maître de toutes choses me voilà, car un serment solennel est un engagement sacré qui lie la conscience jusque dans l'autre vie. Écoute ce que j'ai à t'annoncer : J'ai comparu au juste

jugement de Dieu. Il a mis mes bonnes actions dans la balance, et il les a trouvées trop légères. Oui, Jean-Marie, nous avions tort l'un et l'autre, et la vérité est du côté des chrétiens fidèles. Il existe un enfer et j'y suis condamné pour l'éternité. »

Sur la main de son ami sa main se posa, afin d'échanger avec lui une dernière étreinte. Or elle était plus brûlante que le feu des fournaises. Elle s'y incrusta, tel du plomb en fusion, et le pauvre garçon brûlé au plus profond de sa chair eut un cri de douleur et s'efforça de s'arracher à l'effroyable étau.

Il aurait voulu fuir à cent lieues ; malheureusement il en était incapable. Ses jambes se dérobaient sous lui ; sa pensée se troublait. Il se demandait s'il n'était pas le jouet d'une horrible obsession. Il aurait du reste appelé au secours que nul ne l'aurait entendu. Ses camarades étaient loin. Il chercha une formule de prière dans sa mémoire, une invocation à son saint patron. Les paroles s'éteignirent sur ses lèvres. Le damné demeurait devant lui, drapé dans son suaire, et son regard désespéré, fixé sur le sien, semblait refléter toutes les terreurs et toutes les souffrances de l'enfer.

Le pauvre gars commençait déjà à perdre la notion des choses; il se sentait défaillir, lorsque tout à coup il y eut au dehors un déchaînement de tempête. Sous la poussée du vent, la fenêtre s'ouvrit avec fracas et Julian soulevé par une force invisible, le corps enveloppé de flammes, disparut au milieu de l'ouragan, en jetant ces paroles dans un cri déchirant : « Jean-Marie ! Jean-Marie ! il y a un enfer et j'y vais pour l'éternité. Adieu. »

Le lendemain, quand les compagnons de fête rentrèrent dans la salle du festin, ils reculèrent d'émoi en présence du spectacle qui s'offrit à leurs yeux. Le lit était vide, en face de la fenêtre ouverte, les meubles renversés, et parmi le vin qui maculait le sol, parmi les cartes éparpillées, Jean-Marie était étendu inanimé. Un tremblement convulsif agitait ses membres; ses cheveux étaient devenus aussi blancs que la neige et il

avait vieilli de quarante ans. Ils eurent peine à le reconnaître.

Son premier mot, en recouvrant ses sens, fut de proclamer la vérité : « Oui, amis, déclara-t-il, il existe un enfer éternel. Regardez cette main qui a touché celle de Julian et jugez de la violence du feu qui le consume. »

Cette main était aussi noire qu'un tison. La peau était calcinée et la chair brûlée jusqu'aux os.

« Souffrez maintenant, reprit-il, que je me sépare de vous. Ma place est déjà prête, paraît-il, au séjour des peines. Il ne me convient pas de l'occuper. J'ai suffisamment travaillé pour le compte du diable ; je prétends servir dorénavant la cause de Dieu. »

A quelques jours de là, la porte d'un couvent se refermait sur lui. Sous la bure de Saint François, le joyeux viveur se changea en religieux modèle. Sa vie fut un exemple de mortification, guidée par une seule pensée. Il résuma cette pensée, à l'heure de mourir, en un mot qu'il laissa comme un testament à ses frères : Il y a un enfer.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

La tradition universelle des peuples, tradition qui remonte au berceau de l'humanité, atteste l'existence d'un lieu de souffrance où les pécheurs qui ont transgressé les lois de la divinité subissent le châtiment de leurs fautes. Les païens, qu'ils soient d'Orient, de la Grèce ou de Rome, s'accordent là-dessus avec les Chrétiens. Virgile a consacré l'une des plus belles pages de son Énéide à la description des tourments auxquels sont en proie les habitants du Tartare et le Dante n'a pas dans sa Divine Comédie de pages plus émouvantes que celles où il dépeint les peines de l'Enfer et les souffrances des damnés.

Pour désigner le lieu où se rendent les âmes après la mort, divers noms ont été employés avec des acceptions plus ou moins étendues, *Adès*, *Schéol*, *Géhenne*, *Tartare*, *Lac ou marais de soufre*

et de feu. *Enfer*. Les Bretons ont le mot *Ifuera* ou *Ifern* qui correspond à l'*Infernum* latin.

L'Adès et le Schéol ont un sens générique et comprennent l'habitat des morts, en opposition avec la terre des vivants.

« Comme la sécheresse et la chaleur absorbent l'eau des neiges, ainsi le Schéol engloutit le pécheur, » déclare Job, en parlant des coupables. « Tu n'abandonneras point mon âme dans le Schéol, tu ne permettras point que ton Saint connaisse la corruption, » s'écrie David de son côté, en invoquant le Très-Haut.

L'Adès du paganisme se subdivise en *Champs-Élysées*, séjour des héros, des sages et des bons qui, à défaut du bonheur parfait, y jouissent des douceurs d'une sorte de paradis terrestre, en *Marais Stygiens* et en *Tartare* (*Carcer Plutonis*), prison de Pluton où les grands criminels, les Tantale, les Ixion et les Sisyphe, subissent leurs effroyables supplices, sous le fouet des Erynnies et des Euménides.

Le Schéol de la religion de Moïse a beaucoup d'analogie avec l'Adès. Une partie est la *Géhenne* réservée à la punition des pécheurs, une autre est le *Sein d'Abraham* où les justes, dans un bonheur relatif, attendent la venue du Messie. Une parabole du divin Maître (Saint Luc XVI, v. 22), marque bien la différence des deux séjours : « Un mendiant mourut et fut porté par les anges dans le Sein d'Abraham. Un riche mourut aussi et fut enseveli dans l'Enfer.

D'après Saint Augustin, le Sein d'Abraham est le lieu de repos, les *Limbes* de nos pères, et depuis Jésus-Christ, le *Paradis*. Il n'est peut-être pas loin de la Géhenne ou de l'Enfer du mauvais riche, car celui-ci, en levant les yeux, aperçoit Abraham et Lazare, « et pourtant un grand chaos les sépare et personne ne saurait le franchir. »

Chose singulière, bien que le Schéol soit mentionné nombre de fois, l'ancien testament ne paraît pas très explicite à son sujet. Il en parle avec sobriété. A la différence des peuples payens que le problème de la condition des morts préoccupe au suprême degré, les Juifs laissent planer un certain mystère sur la question. S'il leur arrive d'évoquer les morts, c'est pour leur demander de les renseigner sur des affaires qui intéressent la vie présente et nullement sur la vie au Schéol.

Le christianisme s'est montré bien plus explicite. Il est la religion d'un Dieu d'amour, mais aussi d'un Dieu de justice

dont la colère contre les pécheurs se mesure à son infinie grandeur et sévit dans des conditions terribles.

Les auteurs sacrés font de l'enfer d'affreuses descriptions. Outre la damnation, c'est-à-dire, la privation de Dieu, il comprend en particulier le supplice du feu. L'Apocalyse le qualifie de *Lacus, stagnum ignis ac sulfuris.* (Lac, étang de feu et de soufre). On y lit : « celui qui aura adoré la Bête ou son image, qui aura reçu sa marque sur le front ou dans la main, celui-là sera châtié par le feu et le soufre. »

Les tourments que le coupable éprouve ne cessent ni le jour ni la nuit : « *nec habent requiem die ac nocte.* » Quel que soit l'endroit où les démons s'en vont exercer leurs maléfices, fût-ce parmi les vivants, ils emportent, chacun avec lui, l'enfer et ses supplices, et si un damné, avec la permission de Dieu, est autorisé à retourner sur la terre, il ne cesse pas de souffrir. La main de Julian, le fils du meunier, produit sur celle de Jean Marie l'effet d'un tison enflammé, car le malheureux n'avait cessé un instant, même pendant son entrevue avec son ami, d'être consumé par les ardeurs de l'Enfer.

Un peuple, comme le peuple breton, nourri de la doctrine des Saints Livres, ne pouvait demeurer insensible à un tel enseignement. Comment son imagination si vive et si naturellement portée vers le merveilleux n'aurait-elle pas été sollicitée par les peintures effroyables faites par les auteurs sacrés ? On s'explique ainsi la large place que tient l'Enfer dans ses récits.

Aussi bien que les conteurs, (1) les poètes se sont laissé inspirer.

Il n'existe peut-être dans aucune langue une description des peines des damnés qui égale en pathétique et en horreur celle que leur consacre l'un des chants du Barzaz-Breiz. L'Enfer du Dante n'a rien qui surpasse cela.

« Un four rouge à blanc ici-bas n'est que fumée au prix du feu de l'Enfer, du feu qui dévore les âmes damnées ; mieux vaudrait brûler en ce four jusqu'à la fin du monde que d'être, pendant une heure, tourmenté en Enfer.

Ils hurlent à tue-tête comme des chiens enragés. Partout des

---

(1) Il y a dans la *Légende de la Mort*, d'Anatole Le Braz, un conte qui rappelle celui-ci : *La Veillée de Lôn*, T. I.

flammes. Des flammes sur leur tête, des flammes sous leurs pieds, des flammes de tous côtés qui les dévoreront à jamais.

Le fils s'élance sur son père et la fille sur sa mère, et ils les traînent par les cheveux au milieu des flammes avec mille malédictions ;

Soyez maudite, femme perdue, qui nous avez mis au monde. Soyez maudit, homme insouciant, qui êtes la cause de notre damnation. Ce sera Satan qui leur préparera à manger, et les ordures des monstres de l'enfer, ramassées dans les ruisseaux de feu, qu'il leur servira ; et pour boisson, ils auront leurs larmes, mêlées de mille et mille immondices et de sang de crapauds.

Et leur peau sera écorchée et leur chair déchirée par la dent des serpents et des démons, et leur chair et leurs os seront jetés au feu pour alimenter la fournaise immense de l'Enfer.

Le feu qui les brûlera sera si vif que leur moëlle bouillira dans leurs os. Plus ils demanderont grâce, plus ils seront tourmentés. » (1)

C'est une fresque à la Michel-Ange.

---

1. Barzoz-Breiz : l'Enfer.

XII

EN ENFER PAS DE RÉDEMPTION

Parmi les béatitudes sans fin du paradis, il y avait un breton qui ne semblait pas heureux. Les chœurs des anges avaient beau répandre des flots d'harmonie, les saints de Bretagne avaient beau lui répéter de douces cantilènes de son pays, ça le laissait insensible. Il avait l'air de ne pas entendre. Il restait indifférent aux splendeurs qui entouraient le trône de l'Eternel. Il n'était pas douteux que le pauvre Job Pensot avait un chagrin qui lui tenait le cœur et lui chavirait les idées, mais lequel ?

Impossible d'en rien savoir. Le bonhomme était plus silencieux que les carpes qui peuplent le Blavet.

« Y a-t-il quelque chose ici qui ne soit pas à ton gré ? lui demandaient ses voisins. L'un d'entre nous l'aurait-il offensé par mégarde ? »

Rien, toujours rien. Il ne répondait pas. Son esprit, ainsi que ses oreilles, était ailleurs. Il rêvait, le visage empreint d'une infinie tristesse, et il promenait autour de lui un regard interrogateur, comme s'il avait cherché quelqu'un ou quelque chose. C'en était à crier au scandale. Est-il admissible qu'on soit triste au ciel ? Le breton a beau être attaché à son pays ; bien qu'il emporte partout avec lui la nostalgie de sa lande et de son clocher, personne ne l'excusera d'éprouver des regrets là-haut.

Les autres bienheureux finirent par la trouver mauvaise. Il y avait à craindre que le sentiment de malaise et d'inquiétude qu'inspirait la vue de cet

homme ne gâtât leur bonheur. Coûte que coûte il fallait lui arracher son secret et rendre la sérénité à son âme.

Lorsqu'il s'agit de l'Arvor et de ses fils, dans le ciel comme sur la terre, Sainte Anne doit dire son mot. Elle s'est réservé de régler ce qui les touche. On eut recours à elle.

Elle était justement de retour d'un voyage sur la terre, de son grand pardon du 26 juillet à Sainte-Anne d'Auray, et elle était si contente des témoignages d'affection que ses fidèles lui avaient prodigués là-bas qu'elle était prête à exaucer toutes les requêtes.

« Vous l'ignorez sans doute, grand'mère, lui dirent les saints, il est entré ici récemment quelqu'un des vôtres qui ne paraît nullement satisfait de son sort. « Quelqu'un des miens qui n'est pas content d'être au ciel ! s'écria-t-elle, surprise. Voilà qui est nouveau et qui demande explication. Je veux tirer cela au clair. »

Bientôt elle connaissait le secret de Job Pensot. Singulier secret en vérité ; nul ne l'avait deviné.

Aussi longtemps que le pauvre homme avait vécu en ménage sur la terre, il n'y avait pas eu de mari plus mal partagé. Sa femme, Matoche Pendiaul, était le plus triste spécimen de créature malfaisante qui fût sortie des mains du créateur. Bilieuse, acariâtre, méchante, elle avait l'esprit biscornu et le cœur à l'envers. Sa langue distillait le venin et sa main était toujours prête à frapper. Que de fois elle s'était abattue sur la figure et le dos de son mari. Le malheureux n'osait pas se plaindre, de peur d'être plus maltraité encore, mais au fond de sa pensée, malgré sa patience, il se surprenait souvent à répéter : « Si seulement il plaisait au bon Dieu de me débarrasser d'elle ».

La chose avait fini par plaire au bon Dieu. Dans un accès de colère un jour, Matoche eut un transport au cerveau et rendit sa vilaine âme.

Le vœu de Job était exaucé, mais voilà qu'il n'était plus satisfait. Il n'y avait pas quinze jours qu'il était veuf qu'il en avait assez de la solitude et qu'il s'était

mis à regretter sa femme, comme si elle n'avait jamais eu pour lui que des attentions délicates. La séparation lui devint si pénible qu'il supplia Dieu de le retirer de ce monde.

Sa prière fut exaucée. La mort arriva, et il s'en fut, l'âme en joie. Enfin il allait la retrouver, sa chère Matoche, probablement embellie de visage et sûrement améliorée de caractère, au séjour de la paix et de la perfection.

La porte du paradis s'était ouverte toute grande devant lui. Sa femme lui en avait tellement fait voir qu'il avait expié d'avance ses péchés et qu'il était dispensé de purgatoire. Or, quand il fut là-haut, quelle ne fut pas sa déception; il espérait que Matoche accourerait au devant de lui, et il avait beau regarder il ne l'apercevait nulle part. Nul doute qu'elle n'était pas au paradis.

Job avait ainsi avoué à Sainte Anne en toute simplicité le motif de son inquiétude et l'angoisse dont son cœur était tourmenté. Tandis qu'il parlait, de grosses larmes coulaient de ses yeux et la bonne grand'mère des bretons avait peine aussi à retenir les siennes. Doucement elle s'efforça de le consoler : « Pourquoi te désoler, mon enfant? Si ta femme n'est pas ici, çà ne veut pas dire qu'elle soit en enfer. Il reste le purgatoire et ceux qui aident les autres à faire le leur durant la vie n'en sont pas vite quittes après la mort ».

L'explication parut rassurer Job. Il pensa toutefois que si la chère créature était dans le purgatoire, elle devait y être plongée dans le fin fond et pour longtemps. Que ne lui était-il permis de lui tendre la main. Peut-être qu'avec le concours de Sainte Anne....

« Grand'mère, implora-t-il, aidez-moi à la sortir de là et je vous promets que vous ne le regretterez pas. Elle était bretonne et elle vous aimait bien. »

Sainte Anne a pour ses bretons les tendresses et les faiblesses des mères grands. Elle s'en fut trouver son

divin petit-fils : « Jésus, mon enfant, lui dit-elle, grâce pour Matoche Pendiaul ! Ouvre-lui ton paradis. »

Jésus jeta un regard de surprise sur la sainte avocate : « Recevoir ici Matoche Pendiaul ! répondit-il. La chose n'est pas possible, grand'mère. Elle est en enfer, et, vous le savez, l'entrée du ciel est interdite à jamais aux damnés ».

Sainte Anne poussa un profond gémissement, mais elle tenait à son idée, et puis les cœurs maternels ont toutes les audaces : « Fais une exception en faveur de l'une de mes bretonnes, » murmura-t-elle, des larmes dans les yeux.

Quand le Sauveur entend la prière de sa mère et de sa grand'mère, il n'est faveur qu'il ne soit prêt à leur accorder. Quand il les voit pleurer, il n'est miracle qu'il leur refuse.

« Vous voulez que Matoche Pendiaul vienne au paradis ? s'écria-t-il ; elle y viendra. Soyez persuadée néanmoins qu'avant d'en atteindre le seuil, elle se sera arrangée pour retourner en enfer. Vous en jugerez. »

Sur son ordre, un ange descendit aux abîmes éternels. Rapide comme l'éclair, le céleste messager, sur ses ailes d'azur, franchit les espaces, la terre, les limbes, le purgatoire. Sans écouter les prières des âmes souffrantes qui le suppliaient de les emmener, il gagna le bout extrême des sphères créées, et ne s'arrêta que dans le vestibule du palais du diable, devant une porte immense qui en fermait l'accès.

« Qui va là ? » cria une voix mauvaise.

« Ouvrez, répliqua-t-il, ordre du maître. »

« Cette porte ne s'ouvre pas de l'intérieur, reprit la voix. La clef en est perdue. »

L'envoyé de Dieu appuya du bout du doigt, et incontinent l'huis roula sur ses gonds et l'enfer apparut dans son mystère d'horreur.

Satan n'avait pu réprimer un mouvement d'effroi. « Que voulez-vous de moi ? » demanda-t-il en tremblant.

« L'âme de Matoche Pendiaul. »

« Matoche Pendiaul m'appartient; elle est le plus bel ornement de ma demeure. »

« Matoche appartient d'abord à Dieu, et d'ailleurs ordre du maître. »

Il fallut à Satan obéir, quoique l'obéissance lui ait toujours beaucoup coûté. Il rendit la bretonne. Alors l'ange détacha sa ceinture bleue, l'enroula autour de la taille de celle-ci et repartit avec elle à travers l'immensité.

Le spectacle en vérité était inoubliable de cet être radieux, rayonnant d'une lumière éclatante, et de cette femme laide à faire peur, au visage flétri par la souillure du péché et marqué des stigmates de la damnation, l'un et l'autre suspendus dans l'espace à un lien fragile.

Ils montaient vite cependant, et déjà ils avaient traversé le purgatoire, sans s'attarder à écouter les supplications qui s'élevaient autour d'eux.

De temps en temps, l'ange sentait bien une légère secousse à la ceinture. Des âmes qui achevaient leur expiation le long du chemin s'y étaient accrochées et se laissaient entraîner vers les béatitudes. Il n'y prêtait pas attention, pressé qu'il était d'arriver au terme. Bientôt il y eut derrière lui toute une grappe d'âmes, tel un essaim d'abeilles suspendu à une branche d'aubépine, et, chose étonnante, plus il y en avait, plus le fardeau semblait léger.

Matoche, au contraire de l'ange, était loin d'y trouver son compte. En voyant voltiger autour d'elle cette multitude d'âmes, ainsi que papillons autour de la lumière, sa mauvaise nature s'était réveillée. Elle s'agitait, jouait des pieds et des mains, tirait sur la ceinture, s'efforçait de les précipiter dans l'abîme. L'une après l'autre, elles se détachaient. Or, à mesure qu'elles tombaient, le fardeau du messager céleste s'alourdissait. Celui-ci n'avançait plus qu'avec une extrême difficulté, comme si une masse de plomb était suspendue à ses ailes.

Une âme pourtant était demeurée accrochée à la

ceinture. En dépit des secousses violentes imprimées par Matoche, elle tenait bon et elle avait des chances d'atteindre au but, car le ciel était en vue et il suffisait de quelques coups d'aile pour franchir la distance. De là-haut, entre les colonnades des célestes parvis, les bienheureux considéraient haletants le drame qui se déroulait au-dessous d'eux. Le groupe, qui n'était d'abord qu'un point minuscule perdu dans l'immensité, grandissait peu à peu. « L'ange! voici l'ange! » criaient-ils ; mais en remarquant avec quelle lenteur il avançait ils s'interrogeaient avec inquiétude : arriverait-il à destination? A en juger par le mouvement de tangage de la ceinture, on aurait cru qu'il avait les ailes brisées.

Matoche n'en avait guère souci. Elle continuait à se démener, ainsi qu'une possédée, toute à ses efforts malfaisants contre la pauvre âme qui la gênait.

Parmi les spectateurs célestes il y avait Job Pensot, et ce n'était pas le moins ému. Il n'avait d'yeux que pour sa femme. Il la reconnaissait bien maintenant. Ah! certes son séjour en enfer ne l'avait pas embellie. Elle était affreuse. Sa façon d'agir à l'égard de l'âme n'indiquait pas non plus que son caractère se fût adouci, loin de là. Elle était restée mauvaise.

Tout à coup il y eut un cri d'angoisse qui fit battre le cœur des saints. Bousculée par la maudite créature, l'âme, à deux pas du paradis, avait lâché la ceinture et elle était retombée dans l'abîme du purgatoire. Matoche eut un geste de triomphe; elle était victorieuse, mais sa joie fut de courte durée. L'ange en effet s'arrêtant court s'était retourné.

« Voilà donc, misérable femme, s'exclama-t-il, avec quels procédés tu montres ta reconnaissance pour la grâce que Dieu t'accorde. Un acte de charité t'aurait sauvée et ouvert le paradis. Ta conduite est la preuve que tu en es incapable. Retourne au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses semblables. »

La ceinture s'était dénouée et, lancée à travers

l'espace, Matoche, tête première, alla retomber au fin fond de la prison ténébreuse de l'enfer.

Déjà l'ange aux pieds du souverain maître rendait compte de sa mission. Sainte Anne était auprès de lui, le visage très triste, car elle avait été aussi témoin du drame qui venait de se dérouler.

De sa voix la plus douce Jésus la consola : « Ne vous en avais-je pas prévenue, bonne grand'mère? dit-il; cette âme ne pouvait entrer au ciel. Elle y aurait introduit Satan. L'accès du ciel n'est permis qu'à qui est pur. Or le feu de l'enfer ne nettoie pas les souillures ».

« Et Job Pensot? » murmura la sainte. « Job Pensot se consolera, répliqua Jésus. Si une âme de damné ne saurait être rachetée de ses peines, une âme de juste ne saurait non plus souffrir au séjour du bonheur éternel. Je lui verserai de telles joies qu'il aura vite oublié la pécheresse que fut sa femme ».

La promesse du maître se réalisa; à dater de ce jour Job perdit son air de tristesse et jamais plus il ne reparla de Matoche Pendiaul.

Dieu est juste et bon.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

In inferno nulla est redemptio. (1) déclarent les Saints Livres, et le conteur apporte sa preuve à l'appui de cette terrible affirmation. Une âme condamnée à l'Enfer l'est pour l'éternité et il n'est saint ni sainte qui soit capable de l'en arracher, car il faudrait de sa part une collaboration, un acte d'amour de Dieu, réparateur de la faute capitale dans laquelle la mort l'a surprise, et elle n'est pas à même de produire cet acte.

Le souverain maître qui est pourtant, dit l'auteur sacré, assez « puissant pour faire remonter les âmes du Schéol et faire vivre ceux qui descendent dans le puits », (2) ne le fut pas assez pour

1. En Enfer, il n'y a aucune rédemption.»
2. Premier Livre des Rois. Chap. II. V. C.

introduire au paradis une âme qu'à la prière de Sainte Anne il avait tirée des flammes éternelles. La prison des damnés ne lâchera jamais sa proie : « la fumée de leurs tourments montera dans les siècles des siècles », déclare l'Apocalyse, dans son langage terriblement évocateur.

La croyance bretonne ne pouvait mettre en doute une vérité aussi fréquemment exprimée par les auteurs sacrés. Nulle part elle ne s'est traduite avec plus de force que dans le chant déjà cité de l'Enfer, chant composé par un prédicateur célèbre, probablement le père Maunoir ou peut-être le père Morin au xve siècle, et maintes fois répété, avec un effet toujours saisissant, dans les missions de campagne :

« Les damnés, s'écrie le poète, auront beau hurler, ils brûleront éternellement.

Ce feu là, c'est la colère de Dieu qui l'entretient et il ne pourrait l'éteindre, quand même il le voudrait. Jamais il ne jettera de fumée et jamais il ne consumera. Il les brûlera éternellement, sans jamais les détruire. » (1)

Le Dante, avec ses yeux de voyant inspiré, a su déchiffrer l'inscription que la justice du souverain Maître a gravée au-dessus du seuil du lieu maudit :

O vos che entrate, lasciate ogni speranza, (oh vous qui entrez, laissez toute espérance). Il y a là des portes de fer qui gardent impitoyablement leurs prisonniers, car :

« Elles ont été fermées et verrouillées par Dieu et il ne les ouvrira jamais ; la clef en est perdue. » (2)

Une horloge, dit-on, est à l'intérieur qui marque les heures de l'éternité et qui a pour objet de rappeler sans cesse aux réprouvés le décrét inexorable qui les a condamnés. Le célèbre père Bridaine a entendu le tic-tac de cette horloge effroyable et ce tic-tac ne répétait que deux mots, invariablement les mêmes, toujours ! Jamais !

Toujours souffrir ; jamais finir.

---

1. Barzaz-Breiz.
2. Barzaz-Breiz.

XIII

LE CHEMIN DE L'ENFER

Un seigneur qui avait de grandes propriétés, mais qui en avait négligé l'administration pour l'étude des grimoires, s'était mis un jour à reviser ses titres, de crainte que la fortune ne lui jouât un mauvais tour. Il avait découvert ainsi que l'un de ses domaniers ne lui avait pas payé depuis vingt ans le prix de sa terre. Il l'invita à s'exécuter.

On juge de l'embarras du paysan qui n'avait pas dans sa bourse le premier centime. Il arriva au château, l'oreille basse, la mine déconfite et traînant le pas. Au moment de franchir le seuil, il s'arrêta plein de surprise, en apercevant deux images peintes sur les battants de la porte. L'une, celle de droite, représentait dieu le fils ; l'autre, celle de gauche, le diable. Il se trouva fort embarrassé : laquelle saluer d'abord ?

Après tout, pensa-t-il, dieu ne saurait me nuire, sinon il ne serait plus le bon dieu, tandis que le diable !... Et sans plus hésiter il s'inclina profondément devant l'image de gauche, se contentant d'un petit salut pour celle de droite.

« Il me faut mon argent dans huit jours, lui déclara le seigneur ; faute de solder ta dette, tu perdras les terres et tu seras jeté dans les basses-fosses de mon donjon. »

« Dieu pu le diable m'en préserve ! » murmura le fermier qui, en se retirant, fit, comme la première fois, la révérence à l'image de gauche et toucha seulement du bout du doigt son chapeau devant celle de droite.

Il s'en allait tristement vers sa maison, quand à mi-chemin il vit venir à lui un superbe cavalier, manteau d'écarlate à l'épaule, aigrette rouge à la toque, et au flanc une longue épée qui lançait des éclairs.

« Je suis, lui dit le cavalier, celui-là même devant lequel tu prodiguais tes politesses, il y a un instant, maître Satan, pour te servir, paysan. Il me plaît de te récompenser de ta courtoisie. Je connais tes embarras d'argent. Je ne demande pas mieux que de t'en sortir, pourvu que tu signes ce contrat avec ton sang. »

De dessous son manteau, le diable avait retiré un large parchemin, écrit en caractères de feu, et il le tendait au malheureux. Celui-ci hésitait. « Allons! reprit-il, je te donne tant et je te demande si peu, et à si longue échéance. Pendant une année entière, je m'arrangerai de telle sorte que chaque matin tu découvres mille francs dans une boîte carrée qui est dans ta chambre. En échange, de ton côté, au bout d'un an et un jour, tu voudras bien me livrer ton âme ».

Le paysan, à part lui, songea : Dans un an et un jour!... d'ici-là, j'aurai le temps d'aviser, et il signa l'acte, du sang de ses veines. A partir de ce moment, ses affaires prospérèrent de façon singulière. Chaque matin, à son réveil, la cassette de sa chambre recélait un trésor. Elle contenait mille francs en bel or. Le mois n'était pas écoulé qu'il avait payé à son maître les arrérages de son loyer. Au bout de six mois, il avait acheté tout le village. Au bout de neuf mois, il était le plus riche propriétaire de la contrée. Il n'était pourtant pas heureux, et cela se voyait à sa mine. Le terme de l'échéance du contrat approchait, et cette pensée le glaçait de terreur.

Il est certain, se disait-il, que maître Satan a tenu sa parole de royale façon. Faut-il aussi que je reste fidèle à la mienne? Non assurément, car je joue trop gros jeu et je m'aperçois que j'ai accordé part trop belle à mon partenaire.

Il avait eu de sa défunte femme six fils que la

destinée avait appelés à un sort très différent : le premier était pape, le second archevêque, le troisième évêque, le quatrième recteur, le cinquième ermite dans une forêt voisine et le dernier chef de voleurs dans la même forêt.

Il s'en fut d'abord, ainsi qu'il convient, conter son aventure aux dignitaires de l'église, en les suppliant de le délier de son contrat.

« Père, répondirent à tour de rôle pape, archevêque, évêque et recteur, il n'est pas au pouvoir de beaucoup de vous relever d'un tel engagement, car personne ne saurait sans dommage affronter le démon ; mais il y a là notre frère, l'ermite, qui sans cesse en oraison est aussi sans cesse en communication avec les habitants du paradis. Demandez-lui qu'il vous prête assistance. »

Il gagna l'humble cabane où gitait son cinquième fils, au fond des bois, parmi la mousse et la feuillée.

« Le cas est grave, déclara ce dernier, mais tout est possible à Dieu et les cœurs repentants ont toujours accès auprès de lui. Laissez-moi consulter le ciel. »

Le saint homme se mit en prière, suppliant qu'on lui permît de racheter l'âme de son père et offrant sa propre vie en échange.

Deux anges qui volaient par le firmament, dans le clair soleil, l'entendirent. Ils accoururent à son appel et s'empressèrent de porter la requête aux pieds de la Vierge bénie.

Le visage de celle-ci s'illumina d'un sourire radieux : « Un fils qui s'offre pour le salut de son père s'écria-t-elle ; en vérité voilà un acte qui touchera mon fils Jésus. Rien ne vaut le dévouement à ses yeux ». Et aussitôt elle monta jusqu'au trône de la divinité :

« Vous avez raison, ma mère, observa le Sauveur ; l'acte est si beau que je veux y coopérer. Prenez ce bâton blanc et que les deux anges le portent au paysan. Il a une vertu singulière que je lui ai attachée, celle de faire enrager quiconque en est frappé.

Ni le démon ni l'enfer ne sauraient prévaloir contre lui. »

Les anges retournèrent vers l'ermite : « Loué soit Dieu ! s'écria celui-ci. Mon père ira maintenant chercher son contrat chez le diable. Il n'a plus à redouter personne ».

« Aller chercher mon contrat en enfer ! répliqua le vieillard avec terreur. Vous en parlez à votre aise. Si seulement j'en connaissais la route. »

« Qu'à cela ne tienne ! A l'autre extrémité de la forêt existe une caverne profonde qui sert de repaire à une bande de voleurs. Mon frère le plus jeune en est le chef. L'entrée de la demeure du diable ne doit pas en être éloignée. Il vous l'indiquera. Voici un mot de recommandation, au cas où il aurait oublié le souvenir de son père. »

Le paysan s'éloigna par les sentiers, à travers bois, à la recherche de son dernier fils.

Il y avait peut-être une heure qu'il cheminait, quand il s'entendit interpeller par une voix rude de derrière un buisson : « La bourse ou la vie ! » Deux brigands lui barraient la voie, armés jusqu'aux dents.

« La bourse ? répondit-il ; il est inutile de me la réclamer ; je n'en ai pas. Point n'en ai besoin pour aller où je vais. Quant à la vie, je l'aime trop pour vous la céder ; » et de son bâton il se mit à les corriger vigoureusement. L'effet dépassa son attente. Les deux larrons, saisis d'une rage folle, s'entredéchirèrent à belles dents, jusqu'à n'en plus pouvoir. A la fin, à bout de forces, ils crièrent Miséricorde ! en se déclarant prêts à faire ce qu'il lui plairait.

« Conduisez-moi à votre chef », leur ordonna-t-il.

Comme il arrivait au seuil de la caverne, le premier personnage qu'il aperçut fut le capitaine, un jeune homme de manières distinguées qui donnait des ordres à une troupe d'individus de mauvaise mine. Il reconnut son fils.

« Vous ici, mon père ! s'exclama celui-ci, l'air

quelque peu goguenard. Quel besoin vous amène en ces lieux? Est-ce pour prendre place parmi ces joyeux compagnons? »

« Trêve de plaisanterie, mon fils, répliqua-t-il. Il ne s'agit guère de cela. Il y va de mon éternité si je ne parviens aujourd'hui même en enfer. J'ai un contrat avec le diable et à minuit sonnant il échoit. Il faut que je le lui arrache avant le terme, sinon je suis perdu. Sais-tu la route que je dois suivre? Je t'en prie, indique-la moi. »

« Si cela suffit à votre bonheur, dit le brigand, il me sera facile de vous satisfaire. Au fond de cette caverne aboutit un souterrain obscur qui vous mènera droit au but. Lorsque vous rencontrerez une porte en fer verrouillée à triple tour, vous serez au terme, à l'entrée de l'enfer. Frappez; elle s'ouvrira d'elle-même et Satan en personne vous recevra. »

Le paysan, sans plus attendre, s'enfonça dans le couloir ténébreux.

Il marchait à pas précipités, en homme qui a hâte d'arriver, lorsqu'un bruit étrange qui venait de l'autre bout du souterrain l'arrêta sur place. Cela ressemblait à un concert effroyable de hurlements, de blasphèmes et de malédictions. Il avança néanmoins, et voilà qu'il aperçut des flammes d'un rouge écarlate qui jaillissaient des fentes de la muraille et d'une chaleur si intense qu'elles auraient brûlé les métaux les plus durs comme des fétus de paille. Devant lui était la porte de l'enfer. Sa main tremblait. Il frappa cependant. Lourdement l'huis tourna sur ses gonds avec un grincement d'essieu de charrette mal graissée, et la prison infernale apparut en son effrayant mystère, tel un four chauffé à blanc, maître Satan trônant au milieu dans un nuage de feu, les damnés autour de lui en proie aux tourments les plus affreux, fixés chacun sur un fauteuil enflammé, les pieds et les mains liés par des chaînes dont les mailles étaient des tisons ardents.

Un éclat de rire strident qui ébranla les colonnes

salua son entrée : « Ah ! c'est toi, paysan, s'exclamait le diable, je te fais compliment sur ton exactitude. Je trouve que tu es un peu pressé, car il te restait un jour de liberté. En récompense de ta fidélité à ta parole, je placerai ton fils, le voleur, à côté de toi, car il doit venir ici sans tarder. Voici son siège et le tien ! »

Or ces deux sièges ne formaient qu'un brasier dont la flamme montait jusqu'à la voûte.

« Je ne suis pas si pressé que vous le supposez, riposta le paysan, et je ne cherche en aucune façon votre compagnie. Ce qu'il me faut, c'est mon contrat. »

Un affreux grincement de dents fut la réponse de Satan. Sur son ordre, une multitude de diables se précipitèrent vers le nouveau venu. Mais déjà le bâton accomplissait sa besogne ; il frappait à droite, à gauche, sur les grands démons et sur les diablotins, sur Satan lui-même, et à l'instant tous étaient enragés ; ils se roulaient sur le sol, en proie aux plus violentes contorsions et poussaient des clameurs à renverser les murs du ténébreux séjour. A la fin ils implorèrent grâce. « Mon contrat ! mon contrat ! » répétait le paysan.

« Prends-le donc, ton contrat, hurla Satan, en lui jetant le parchemin à la figure, et ne remets plus les pieds ici. »

« Ainsi soit-il, monseigneur ! » repartit le terrible homme, puis ôtant son chapeau d'un geste révérencieux : « Bien le bonjour à chacun », ajouta-t-il, et il reprit la route de la terre, tandis que la porte se refermait derrière lui avec un fracas horrible.

Son fils l'attendait dans la caverne, trouvant qu'il s'attardait : « Qu'avez-vous vu là-bas ? » lui cria-t-il, du plus loin qu'il l'aperçut.

« Ce que j'ai vu ? J'ai vu ton siège de feu à côté du mien, et j'ai entendu répéter que ton heure sonnerait bientôt de t'asseoir dessus. Mon fils, par amour pour ton âme, convertis-toi !

Le conseil avait du bon. Il fut écouté. Le voleur quitta ses compagnons et mena désormais une existence

exemplaire. Quant au paysan, il vécut si vieux qu'il parut bien que la mort l'avait oublié. Cela lui donna du beau temps et lui permit quelque honnête amusement. Mais à chaque chose il est un terme. Un jour enfin, l'Ankou survint sur sa charrette grinçante, et, avec sa faulx, trancha le fil de sa destinée.

Tandis que l'on couchait son corps dans un cercueil, la question de l'éternité se résolvait pour son âme, non toutefois sans un grand débat. Le diable qui en avait gros sur le cœur contre lui était accouru, alléguant des droits qu'il n'avait pas l'air disposé à céder. Heureusement que l'ermite était là aussi, en compagnie des deux anges envoyés par le bon dieu.

Sur leur conseil, le cercueil avait été placé en équilibre sur les murs du cimetière. S'il tombait dans le cimetière, l'âme devait être sauvée; s'il tombait en dehors, elle était perdue.

Il y eut alors de part et d'autre un combat d'un nouveau genre.

De deux points opposés de l'horizon arrivèrent à tire d'ailes une colombe d'une blancheur immaculée et un corbeau d'un plumage aussi noir que la nuit. Ils se précipitèrent sur le cercueil, s'efforçant de le faire pencher (1), la colombe vers le cimetière, le corbeau vers la route et s'envoyant en outre de furieux coups de bec qui leur déchiraient les chairs. Pendant quelque temps, la victoire demeura indécise, et puis, dans un suprême effort, la colombe prit le dessus. Le cercueil pencha de son côté et alla choir dans le cimetière. Sous la secousse, le couvercle se rompit. Alors l'ermite eut un cri de joie ; l'âme de son père était délivrée.

Comme si elle n'avait attendu que ce signal, celle-ci s'élança du cercueil et s'envola dans l'espace. Elle

---

1. Luzel, dans ses *Légendes chrétiennes*, t. I, p. 173, 185, 202, raconte un combat du même genre entre colombe et corbeau sur le mur d'un cimetière.

avait aussi pris la forme d'une colombe. Unissant ses efforts à ceux de la première, qui n'était autre que son bon ange, elle fondit sur le corbeau dans lequel elle avait reconnu le diable, le mit en pitoyable état et s'en fut ensuite vers le paradis, en chantant un chant d'allégresse et en rapportant aux pieds de la Vierge le bâton merveilleux qui lui avait permis d'affronter les horreurs de l'enfer, sans en éprouver dommage.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Où est l'Enfer ? Loin, très loin de la demeure des vivants ; à 1.250 lieues, dit Grégoire de Rostrenen qui l'affirme avec l'assurance de quelqu'un qui aurait mesuré la route.

Par contre, cette route est spacieuse et commode ; elle va droit, sans obstacle, et l'on a plaisir à y marcher. Pour ajouter à l'attrait, il y a 99 auberges disposées aux principales stations, dans chacune desquelles les voyageurs sont hospitalisés durant cent ans et sont servis royalement par d'accortes et gracieuses hôtesses qui ne leur ménagent pas la bonne chère. A mesure qu'ils approchent du terme, les liqueurs et le vin deviennent de qualité de plus en plus rare.

Tant mieux pour eux s'ils savent se garder contre le perfide breuvage et s'ils ne succombent pas à l'ivresse, avant d'atteindre la dernière auberge. Le diable n'a plus de pouvoir sur eux et rien ne les empêche de revenir chez les vivants. Mais s'ils se sont laissés aller à sacrifier à la bouteille, leur compte est bon. On leur sert dans la dernière auberge une affreuse mixture faite de sang de couleuvre et de crapaud et puis on les pousse dans la bouche de l'enfer qui se referme pour toujours. (1)

La croyance populaire admet d'ailleurs qu'il y a d'autres routes qui mènent en enfer et le long desquelles il ne se rencontre pas d'auberges pour se rafraîchir. Ce fut sans doute l'une de celles-là qu'emprunta le paysan désireux d'arracher son contrat au

---

1. *Anatole Le Braz* : La Légende de La Mort II.

diable, car il ne trouva sur son passage qu'une caverne de brigands où il lui fut permis de s'orienter.

Au cœur du Finistère, entre Loquelfret et La Feuillée, au pied des pentes abruptes et nues du Mont Saint-Michel, il y a un lieu sauvage, sans arbres, sans buissons, avec quelques touffes de bruyères et des rochers noirâtres, au fond duquel, dans une large dépression, s'accumulent les eaux mortes. C'est le Marais de Saint-Michel ou le Marais de l'Ellez (Geun-Ellez), du nom de la petite rivière qui y prend sa source et qui, par la pittoresque cascade de Saint-Herbot, dévale vers l'Aune. Rien ne saurait exprimer l'aspect de désolation de cette immence tourbière autour de laquelle ne s'élèvent, cachés parmi des arbres rabougris, que de rares villages et sur laquelle toute vie semble éteinte. Des flaques d'eaux limoneuses coupent le tapis mouvant d'herbes maigres et de joncs sur lequel on doit avancer avec précaution pour éviter l'enlisement, et, quand on arrive au milieu du marais, il n'y a plus qu'un amas de boues liquides formées en une sorte de bassin nauséabond que les riverains appellent Ar Ioudic (la Petite Bouille) et dont la profondeur est insondable.

D'ordinaire le Ioudic semble dormir, mais parfois il est étrangement agité. La boue se met à bouillonner, comme s'il y avait un volcan au-dessous ou comme si les esprits infernaux s'y livraient bataille.

Esprits infernaux il y a en effet, car nul n'ignore que là se trouve l'un des principaux orifices de l'enfer, (1) l'un des puits de l'abîme par lequel descendent les damnés. Aucun être vivant ne se risquerait sur le bord, sans s'exposer à être happé et entraîné à leur suite.

Jadis, par les gros temps, lorsque le vent d'ouest soufflait à travers la plaine fangeuse parmi les roseaux et les bruyères, on entendait leurs hurlements et leurs imprécations qui s'élevaient en clameurs vers le ciel. Ils étaient particulièrement effroyables, quand un nouveau venu les rejoignait.

Le dernier damné que l'on se rappelle avoir vu passer au village de Forhan, en face du Ioudic, avait emprunté l'aspect d'un chien, aspect sous lequel les damnés aimaient à se dissimuler, et il s'était réfugié chez un riche fermier du pays.

---

(1) La légende populaire a trouvé encore d'autres entrées de l'enfer, celles-là au bord de la mer, à Plougrescant dans le pays de Tréguier, à Groix, dans le pays de Vannes, à Plogoff dans la Cornouailles.

Celui-ci, inquiet du regard étranges de l'animal, s'était douté bientôt de sa véritable nature et n'osant le conduire lui-même au loudic, il en avait chargé une pauvre femme qui, moyennant une somme de mille écus, s'était laissé tenter.

La malheureuse ne se doutait pas de la terrible corvée qu'elle avait acceptée. Le chien en laisse derrière elle, il lui avait fallu batailler contre lui le long de la route. En arrivant à Forhan, elle était épuisée de fatigue. On lui accorda l'hospitalité dans une maison, mais il lui fut impossible de dormir de toute la nuit sur la pierre du foyer où elle était assise, terrifiée qu'elle était par les yeux menaçants de son compagnon.

« Gardez vous surtout de le laisser fuir, recommandèrent les bonnes gens, et lorsque vous le pousserez dans le loudic, jetez vous à terre et ne détournez pas la tête, sinon il vous arriverait malheur. »

La femme n'eut garde de méconnaître le conseil. Une fois au gouffre, elle y lança la bête et vivement se précipita, la face contre terre. Elle ne vit rien, mais elle entendit un grand remous dans l'eau, le loudic bouillonna, soulevé par une force intérieure, puis il y eut des bruits de tonnerre, des éclats de voix humaines qui se disputaient avec fureur et qui blasphémaient à faire trembler la terre.

Elle se releva folle de terreur, et quinze jours après elle n'était plus de ce monde. Le damné s'était vengé (1)

Telle est la croyance bretonne, d'accord avec les auteurs sacrés, quand ils parlent du puits de l'abîme, puits d'une profondeur immense que seul l'œil de Dieu est capable de sonder.

L'enseignement biblique et la croyance populaire seraient-ils confirmés par le témoignage de la science et doit-on admettre la localisation de l'enfer au sein de la terre ?

Il est certain en tout cas, et les savants l'ont clairement démontré, comme une vérité physique incontestable, qu'il existe à plusieurs centaines de kilomètres sous nos pieds un feu central mer de soufre et de flammes, d'une intensité de chaleur effroyable, et qui s'agite à gros bouillons, ainsi qu'un océan en furie, dévorant tout élément résistant à sa portée.

Les volcans seraient les soupiraux, les soupapes de dégagement par lesquelles s'échappent les fluides incandescents que

---

(1) Anatole Le Braz : La légende de la Mort.

rejettent les tempêtes souterraines déchaînées par l'Esprit du feu (l'*Igneus spiritus* dont parlait le moyen âge).

L'action des volcans n'est du reste pas l'unique preuve de l'existence de ce feu central. Il n'est coin de terre où il ne se révèle. Pour peu que l'on creuse le sol, la chaleur augmente ; de 25 mètres en 25 mètres le thermomètre monte d'un degré. A mille mètres de profondeur, dans les régions glacées du nord, les mineurs sont obligés de travailler presque nus, haletants, essoufflés, le corps brûlant. A vouloir descendre plus bas, ils risqueraient de se consumer comme des torches incandescentes.

Evidemment il ne faudrait pas pousser trop loin la déduction. La puissance infinie de Dieu n'est pas en peine pour imaginer à l'usage des damnés un endroit où expier et il n'a pas plu à sa sagesse de nous indiquer de façon explicite où se trouve cet endroit.

Il n'en est pas moins certains que l'existence du feu central est de nature à frapper les esprits attentifs et qu'à plus d'un l'idée vient de se demander : ne serait-ce pas là l'enfer ?

XIV

LES CADEAUX DU DIABLE

Il y avait une fois un malheureux paysan sur lequel la misère s'acharnait à plaisir. Il avait beau labourer, sarcler, bêcher, elle empêchait le blé de pousser dans son champ et y répandait à foison l'herbe folle. Sans cesse elle était derrière lui, ricanant à son oreille : « Tu perds ton temps; gueux tu es, gueux tu resteras ».

Le brave homme finit par trouver que cela dépassait les limites : « Il faut que le diable me tire de là, déclara-t-il à sa femme; je m'en vais le voir ».

Il avait dans son écurie un goret qui n'avait pas l'air mieux en point que lui-même. Le pauvre animal était si maigre que les os lui saillissaient à travers la peau et la faim lui arrachait de tels cris de détresse qu'il aurait apitoyé un cœur de boucher. Néanmoins il le tua. Il choisit dans le gras le morceau qu'il supposait devoir être agréé avec le plus de plaisir par le diable et il se mit en route, afin de le lui porter.

Le chemin de l'enfer est long et il y avait déjà bien des jours qu'il voyageait, ne sachant trop comment se diriger, lorsque, sur la lisière d'un désert plein de landes, il arriva en face d'une petite chaumière tapissée de mousse à l'extérieur et de toiles d'araignée à l'intérieur. Une vieille femme filait sa quenouille sur le seuil. Son nez crochu de hibou, sa bouche vide de dents, son menton de galoche et ses yeux de fouine lui donnaient un aspect de sorcière. Elle avait bien cent ans et elle devait sûrement connaître l'enfer.

« Suis-je encore loin de chez le diable, grand'-mère ? » demanda-t-il.

La vieille valait mieux que sa mine. Elle répondit avec obligeance : « Il demeure au bout de la lande. Tu seras au terme à la tombée de la nuit. Mais, voyons, que vas-tu faire en enfer ? »

« Porter du lard au diable. »

« C'est de la bonté de reste ; et que lui demanderas-tu en échange ? »

« Oh ! rien, je n'oserais. »

« Ose, au contraire. Demande-lui donc le bouc qui est dans son écurie. »

Le paysan reprit son chemin. Or, à l'heure où le soleil s'inclinait à l'horizon, allumant des teintes rouges à l'extrémité des bouquets d'ajonc, voilà qu'il aperçut, au fond d'une gorge sauvage, parmi un chaos de rochers, la demeure du Mauvais. Devant ces immenses pierres noires et ces portes de fer il n'y avait pas moyen de se tromper. Le maître était dans la cour, occupé à chauffer à blanc un four dans lequel sa femme et une foule de diablotins, leurs enfants, la tête plantée de cornes pointues en dents de fourches, précipitaient des damnés qu'on amenait en troupes de divers côtés.

Le paysan ôta son bonnet : « Je vous apporte, messire, dit-il, une tranche de mon lard. Bien que je sois malheureux, j'ai voulu vous obliger. Peut-être me connaissez-vous ? »

Le diable eut un rire sardonique : « Si je te connais ! répliqua-t-il, ne prétend-on pas chez toi que je suis à longueur d'année dans ta bourse ? Je ne t'en suis pas moins très obligé de ta générosité. Elle mérite récompense. Que désires-tu ? »

« Votre bouc. »

Le diable dissimula une grimace. Il ne s'en exécuta pas moins et lui remit l'animal : « Surtout, ajouta-t-il, ne lui dis pas : Bouc, secoue toi. »

« Je ne lui parlerai pas » promit le paysan qui s'inclina jusqu'à terre et, le cœur en joie, reprit le

chemin de son village. Il n'était pas au milieu de la lande qu'une idée lui venait : Pourquoi ne veut-il pas que son bouc se secoue ? Il ne m'arrivera pas grand malheur à tenter l'expérience ; et il s'écria : « Bouc, secoue-toi ! » Aussitôt du poil de la bête l'or et l'argent ruisselèrent en cascade. En un moment, il était riche à milliers d'écus.

Cependant il était tard et il se sentait fatigué. Il entra dans une auberge pour se reposer : « Ne vous avisez pas, recommanda-t-il à son hôte, en allant se coucher, de dire : secoue-toi ! à mon bouc ».

L'aubergiste le rassura : « N'ayez crainte, personne ne troublera la bête ». Or, il n'y avait pas un quart d'heure qu'il dormait que l'aubergiste et sa femme entraient à l'écurie, sur la pointe des pieds : « Bouc, secoue-toi ! » crièrent-ils ensemble. Un flot d'or et d'argent jaillit sur le sol. Plus l'animal se secouait, et plus ça tombait. Son poil semblait un réservoir inépuisable. L'homme et la femme éblouis n'en revenaient pas de surprise : « On sait maintenant, se dirent-ils, pourquoi le lourdaud ne voulait pas qu'on touchât à sa bête. Plutôt pas qu'on la lui rende ? Nous avons notre bouc à côté. On va le lui substituer et ça fera le compte. Il n'y verra rien ».

Le paysan en effet ne s'aperçut pas de la supercherie. Il ne remarqua pas, quand il partit le lendemain, qu'il emmenait le bouc de l'aubergiste. Sa désillusion fut grande, en arrivant en son village. Sa femme était accourue au devant de lui, heureuse de le retrouver en vie, après un tel voyage et surprise de lui voir ce compagnon.

« Réjouis-toi, s'écria-t-il. Cette fois je t'apporte la fortune » ; et il commanda : « Bouc, secoue-toi. »

L'animal demeura impassible. Aucun poil ne remua. Il répéta son ordre. Rien encore. Le bouc ne comprenait pas. On pense si la femme ménagea les sarcasmes : « Hé là ! mon pauvre homme, disait-elle en

riant, si c'est çà tout le cadeau du diable, point n'était besoin de l'aller chercher si loin ».

Il fallait bien qu'il se rendît à l'évidence. Il avait été trompé. Il n'en gardait pas moins son idée. Il songeait, à part lui : « Evidemment il y a eu erreur. Je retournerai chez le diable et je suis certain qu'il réparera ».

Il éleva un second goret. Quelques mois lui suffirent pour l'amener à point, en le bourrant de glands. Alors il le tua et il reprit le chemin de l'enfer, avec le meilleur morceau sur l'épaule : « Je dois avouer, murmurait-il, que le premier était par trop maigre. C'est sans doute cela qui aura indisposé le diable. Il a droit à une compensation. Avec ceci il aura un festin de roi ».

Comme il arrivait devant la cabane de la vieille, celle-ci qui filait à la porte le reconnut. Elle répondit aimablement à son bonjour : « Hâte-toi, mon fils. Le maître sait que tu as tué ton porc. Il t'attend. Tu lui réclameras sa nappe, en échange de ton lard ».

Au bout de quelques heures de marche, il retrouvait le noir château. Un lutin qui regardait par la fenêtre avec des yeux qui pétillaient comme des tisons et qui paraissait le guetter lui fit signe d'entrer.

Le diable était là, appuyé sur sa fourche de fer. Il revenait de la chasse aux mauvais chrétiens dans les villages voisins et il se reposait de ses fatigues parmi ses serviteurs.

Il s'inclina devant lui dans une profonde révérence et lui présenta son lard : « J'ai encore tué mon porc, maître, lui dit-il, et je vous en ai réservé un morceau de choix ».

« C'est bien, répliqua le diable. Je ne serai pas en reste avec toi. Que te donnerai-je en récompense ? »

« La nappe de votre table, s'il vous plaît, maître. »

« Prends-la, à condition toutefois de ne pas lui dire : « Nappe, déplie-toi ».

Il promit tout ce qu'on voulut, quitte à ne pas tenir ; mais il était impatient de savoir. Il n'était pas dans la lande qu'il avait crié : « Déplie-toi ! » et que sur la nappe

il voyait s'étaler les mets les plus variés. Il était désormais à l'abri de la faim.

Le hasard de la route le ramena à l'auberge où il avait logé la première fois. Il y avait abondamment mangé au précédent voyage et dormi à son aise. Il y rentra. On le conduisit dans la plus belle chambre, dans un lit-clos tout chaud. Comme il allait tirer les fermoirs, il se pencha au dehors : « Gardez-vous, recommanda-t-il aux gens de la maison, de dire à ma nappe : Déplie-toi. »

« Votre nappe ! répliqua l'aubergiste, personne n'y songe. Vous la retrouverez demain où vous l'avez mise, dans la huche à pain. »

Rassuré, il s'endormit, mais à peine un premier ronflement avait-il passé à travers les cloisons du lit-clos que l'aubergiste et sa femme s'empressaient de répéter les mots défendus : nappe, déplie-toi ! et qu'un festin digne de la cour d'un prince était servi devant eux.

Lorsqu'ils se furent régalés : « Au diable, le rustre, s'exclamèrent-ils, s'il s'imagine qu'on lui laissera cette nappe. Nous en avons une autre là qui est assez bonne pour lui. Il ne se doutera pas du changement.

En effet, pas plus que la fois précédente, il ne se douta du larcin. Ce fut seulement quand il se trouva chez lui qu'il s'en aperçut. Sa femme et ses enfants l'attendaient. Ils avaient faim. « Du pain ! père, » gémissaient les petits. « Nappe, déplie-toi ! » ordonna-t-il. La nappe demeura pliée et aucun mets n'y apparut. Mais il n'était pas breton pour rien. Il avait de la volonté. Malgré les conseils de sa femme qui lui insinuait de restreindre ses cadeaux, parce que le diable se moquait de lui, il résolut de tenter un troisième voyage. Il tua un autre goret plus gras que les précédents et avec la plus belle tranche de lard il retourna en enfer.

La bonne femme, suivant son habitude, était sur le pas de sa porte : « Tu arrives à point, mon fils, dit-elle, on festoie au château et le maître est d'excellente humeur. Il t'accordera ce qui te plaira. Il y a un bâton sur son âtre. Prie-le qu'il t'en fasse don. Il te servira

à corriger ceux qui l'ont volé, l'aubergiste et sa femme ».

C'était bien exact. Il y avait fête au château. On entendait de fort loin le bruit des chants. Le diable et ses serviteurs se livraient à un vrai sabbat pour célébrer une chasse aux damnés des plus fructueuses.

On l'accueillit avec joie. « Te voilà encore, paysan, s'écria le maître. En vérité tu as l'âme généreuse et ton lard n'a pas son pareil. Aussi t'ai-je beaucoup de gratitude. Comment t'obliger à mon tour ».

« En me cédant votre bâton. »

« Qu'à cela ne tienne. Méfie-toi de lui pourtant et garde-toi de lui répéter hors de propos : Frappe! Un mot de toi d'ailleurs suffira pour l'arrêter : Cesse! »

A la nuit, le voyageur arrivait à l'auberge et il y était reçu comme un roi. Il avait hâte de retrouver son lit-clos. « Un conseil, murmura-t-il à ses hôtes, avant d'y entrer. J'ai là un bâton de vertu singulière. Ne vous risquez pas à lui dire : Frappe! »

« Soyez sans inquiétude, répondirent-ils, nous le cacherons dans un coin et personne ne s'en occupera. »

Promesse aussi trompeuse que les précédentes. Dès qu'il fut endormi, l'homme et la femme entrèrent à pas de loup et tout bas ils soufflèrent le mot magique : « Frappe! »

Malheur! Le bâton à l'instant se trouva en mouvement. Soulevé par une main mystérieuse, il se mit à tournoyer en l'air et à frapper sur leur dos avec une violence singulière. Impossible de l'arrêter. En vain cherchaient-ils à se garantir avec les bras, en vain criaient-ils comme des perdus et tentaient-ils de fuir. Partout il les poursuivait. Il y en avait pour les deux. L'un et l'autre avaient les os rompus. Naturellement, au milieu du vacarme, le dormeur s'était réveillé. Il s'informa : « Qu'y a-t-il donc? »

« Il y a le bâton, répondirent-ils éplorés. Arrêtez-le, de grâce, ou nous sommes morts. »

« Volontiers, fit-il, mais d'abord mon bouc et ma nappe, sinon vous en aurez jusqu'à demain. »

« Prenez ce que vous voudrez; ayez pitié de nous. »

Il n'eut qu'un mot : Cesse! et le supplice cessa. Le terrible instrument retomba par terre.

On peut croire qu'il y eut joie au village, lorsqu'on vit rentrer le paysan, la nappe sous le bras, le bâton à la main, poussant le bouc devant lui. Désormais il y eut table ouverte chez lui, et ses enfants autour de la nappe se rassasièrent à plaisir d'une nourriture royale. Le bouc se chargeait d'alimenter sa bourse. Les louis d'or ruisselaient de son poil. Il ne sut bientôt plus comment s'y prendre pour mesurer sa fortune. Il alla emprunter un boisseau à un voisin riche qui n'avait jamais voulu le secourir aux jours de détresse. Il fut accueilli par des moqueries : « Il te faut un boisseau, et pour que faire, grand Dieu? Est-ce pour mesurer le grain que tu as récolté dans ton maigre champ? »

« Non, pour mesurer le trop-plein de mon or. » Un éclat de rire fut la réponse, mais le lendemain, quand le boisseau fut rapporté, il y avait encore quelques louis restés dans les fentes.

Le voisin n'en croyait pas ses yeux. « Où as-tu pris cela? demanda-t-il avec beaucoup d'intérêt. » Chez le diable, et encore sans qu'il m'en coûtât beaucoup, un peu de lard seulement. »

« Un peu de lard seulement! ce n'est pas grand'-chose en effet. Je lui porterai bien pour autant un quartier de bœuf. »

A son tour, il prit la route de l'enfer, un énorme quartier de viande sur l'épaule : « N'oublie pas de réclamer beaucoup d'argent au diable, lui conseilla sa femme. Je serais très heureuse aussi s'il voulait satisfaire un caprice, mettre sur le visage de notre petit gars autant de barbe qu'il y en a sur le lien ».

Comme il arrivait au bout de la lande, il aperçut le Mauvais qui semblait l'attendre. Il avait un air narquois : « Encore de la viande? » fit-il. « Oui, messire. »

« A merveille, pose-la à côté et va-t'en. « Et ma récompense? » « Oui, j'oubliais, la voilà. » Et saisissant le manche de sa fourche, il se mit à le battre à tour de bras : « Cœur dur et cupide, criait-il, voilà le seul salaire que tu mérites, en attendant que tu viennes rôtir en ce four. Quant à ton fils, le désir de ta femme est contenté ».

Lorsque le malheureux revint chez lui, il avait les os brisés et son fils qui n'avait pas encore dix ans, portait une longue barbe qui descendait sur sa poitrine.

Ses lamentations ne servirent à rien : son marmot garda sa barbe, à son grand désespoir et à celui de sa femme, et dans sa bourse il n'entra pas un sou de plus. Il ne lui restait qu'un cuisant souvenir de son malencontreux voyage.

Il n'est pas bon de tenter le diable. Il le fait payer cher parfois.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

La légende populaire de tous les pays a donné un rôle important au diable dans ses récits. A force de le sentir rôder sans cesse autour d'eux, les hommes ont fini par le voir partout. Ceci est vrai, en particulier des bretons. Leur imagination éprise de merveilleux aime à voyager dans l'au-delà, parmi le monde des esprits et si elle y rencontre le bon dieu, ses saints et ses anges, elle y rencontre encore plus souvent le diable et ses suppôts.

Sous quels traits se le représente-t-elle ?

Dans l'enfer qui, bien qu'il soit un lieu plein de ténèbres, séjour d'horreur, de désolation et de désordre, n'en est pas moins un royaume gouverné avec une autorité tyrannique, il est le roi, non pas un roi à la façon du personnage effroyable dépeint par le génie de Dante et relégué au fin fond de la dernière des sphères inférieures, le corps dans des tourments inénarrables et les yeux noyés dans les larmes d'un désespoir sans rémission, mais un roi à la manière humaine, qui a ses ministres, les démons, et ses sujets, les damnés.

Dans son incapacité de comprendre ce que doit être un esprit, elle use à son égard, comme à l'égard des esprits célestes, d'anthropomorphisme. Il est pour elle une sorte d'homme en chair et en os, ainsi que les démons qui l'entourent, et soumis dans cette chair et dans ces os aux conditions de sensibilité de l'espèce humaine (1).

A en croire Plutarque, les anciens étaient persuadés que les démons étaient sujets aux mêmes besoins et aux mêmes infirmités que les hommes, se nourrissant de la fumée, de la graisse et du sang des sacrifices.

La légende bretonne ne pense guère autrement. Le mets dont ils se régalent d'habitude en leur séjour ténébreux est la chair de damnés qu'ils enfournent et rôtissent avec soin au retour de leurs chasses fructueuses, mais les choses que l'on aime sur la terre sont aussi de leur goût, et pour un morceau de lard le diable n'hésite pas à sacrifier ce qu'il a de plus précieux en son palais.

La vie que l'on mène dans la cour infernale rappelle par certains traits la vie de famille. Le diable n'est pas l'enfant perdu de la malédiction, sans liens avec personne. Il est là au milieu des siens. Il a sa mère, *Mam en Diaul* (on ne parle pas de son père). Il a sa femme, car il est marié et il a des enfants, à en peupler l'enfer entier, car tous les démons sont issus de lui.

De quelle façon est gouvernée cette peu intéressante famille ? Y a-t-il une hiérarchie entre cette multitude de personnages apparentés ? Quelles sont leurs fonctions et sont ils distribués en légions ou en sections, suivant la nature de leurs offices ? La légende n'entre pas dans ces détails et laisse le soin de le dire aux écrivains qui se croient renseignés. Elle ne prête guère attention qu'au diable lui-même.

Si elle ignore le nom que lui donne l'Ecriture, Belzebuth, prince des démons, elle emploie volontiers ceux de Satan et de Lucifer, bien qu'elle préfère se servir du mot Diable, ou Diaul (Diabolus).

Ceux-là sont les grands noms, les plus connus et les plus redoutés, mais il en a d'autres plus familiers et plus particuliers au pays, qui lui viennent de son caractère, de ses habitudes ou de ses défauts. On l'appellera le *Mauvais*, le *Malin*, *Pol*, *Polik*

---

1. François Cadic. *Contes et Légendes de Bretagne*, T. Ier : *Le Tailleur de Melrand*.

(Petit Pol) *Guilleu* (Guillaume), *Lauik* (petit Guillaume), le *Petit Jean*, *Lon* (La Bête), *Aeronant* (Le grand Serpent).

A-t-il été victime de quelque accident au cours de ses chasses échevelées ? Toujours est-il qu'il boite. Aussi le nomme-t-on *En Diaul Kam* (le Diable boiteux).

Quand il apparaît aux gens, tantôt il emprunte les traits d'un vieillard ; alors il est *Pol goz* (Le vieux Pol) ; tantôt ceux d'un beau jeune homme ; alors il est *Er pautr braui* (Le joli Garçon). Souvent il affecte les allures d'un grand personnage et joue au gentilhomme. On le reconnait néanmoins sans peine. Il a les cheveux rouges ; d'où la qualification de *Prinz ru* (Prince rouge) ou de *Pautr ruz* (Le Gars roux). Il a les oreilles courtes et on l'appellera *Guilleu diskoara ber* (Guillaume courtes oreilles). Il a le visage noir comme la suie et on le traitera de *Marhadour gleu* (Marchand de charbon).

Il a des pieds de cheval et de là le sobriquet de *Pautr treid mark* (Le Gars aux pieds de cheval).

Au bout de ses pieds on voit pointer des ongles de fer ; d'où un autre sobriquet *Paut ezinen hoarn* (le Gars aux ongles de fer). Sur sa tête émergent de petites cornes parmi les cheveux ; d'où un troisième sobriquet, *Koraik* (Le Petit Cornu) et *Pol gornik* (Pol le petit Cornu).

Tel est le personnage au physique. Sa physionomie morale n'est pas moins bien définie. La méchanceté n'en est pas la note dominante, quoiqu'il soit l'auteur du mal, l'être malfaisant par essence. D'après la légende on le reconnait à deux traits, la ruse et l'orgueil. Il met son bonheur à séduire et à tromper plutôt qu'à user de violence et il aime mieux entraîner les gens à l'abîme par la duperie que par la force.

Son orgueil confine à l'aveuglement et l'entraîne aux pires folies. Il lui fait perdre souvent le fruit de ses habiletés et de ses roueries. A force d'être orgueilleux, il cesse d'être malin et se trouve en état d'infériorité en face des hommes qu'il cherche à gagner. Il n'est pas rare que la finesse du tailleur ait raison de ses artifices et que devant la puissance surnaturelle du prêtre il ne soit réduit à fuir.

Au demeurant, il n'est pas sans qualités. Il pose pour le généreux, prétend reconnaître les services rendus et tenir sa parole, obliger les petites gens et châtier les pervers. Il serait vexé qu'on eût mauvaise idée de lui. Au fond cependant, il n'agit que par gloriole, intérêt et calcul. Donnant, donnant, est sa devise.

An diaul zo eun den honest, dit le proverbe trégorrois, *na hault man eeit man*. (Le diable est un honnête homme ; il ne demande rien pour rien) (1). Au paysan qui lui apporte son lard il veut paraître bon prince. Son orgueil y est intéressé. Au fond, le cœur n'y est pas. Il est prêt à reconnaître le cadeau par un autre cadeau, mais il faut le lui réclamer et il ne l'accorde qu'en rechignant. Il est avare jusque dans ses libéralités et il ne joue pas, s'il n'est sûr du gros lot. Qu'il passe un marché, il prétend être le principal profitant. Il cédera un œuf pour un bœuf. Qu'il signe un pacte, il promet or et argent, valeurs périssables qu'il se procure sans peine, et il exige une âme, diamant inappréciable, d'une éternelle durée, que la grâce du baptême met hors de sa portée.

Pour tout dire, le diable de la légende bretonne, s'il n'est guère ressemblant à celui que dépeint l'Ecriture et s'il tient davantage de l'homme que de l'ange, n'en est pas moins un personnage foncièrement mauvais, puissamment doué pour le mal. Il ne semble pas qu'en son palais ténébreux il ait beaucoup à souffrir personnellement des flammes qui l'embrasent, mais il s'entend à merveille à y amener les pauvres humains et à les y torturer. Avec sa valetaille de démons inférieurs son unique occupation est de combiner et de mettre en jeu les mille stratagèmes grâce auxquels il gagnera leur confiance, les entraînera dans la voie du péché et finalement les précipitera dans l'abîme.

Il est donc avant tout l'être qu'il faut éviter. Jusque dans ses cadeaux il est dangereux et, derrière ses libéralités, la porte de l'enfer reste toujours entr'ouverte.

---

1. Le Braz : La Légende de la Mort, II, 334.

XV

LES CULOTTES DU DIABLE

Au moulin de Cabossen, près de Bieuzy, (1) vivait un garçon meunier qui avait contracté une fâcheuse habitude. Il n'ouvrait pas la bouche sans que le nom du diable en sortît. Y avait-il trop ou trop peu d'eau dans l'étang, il en était la cause. Qu'il plût ou qu'il ventât, que la neige blanchît la lande ou que le soleil dorât les moissons sur les côteaux du Blavet, encore lui. Il ne parlait que par lui, il ne jurait que par lui, il chantait même par lui. Il semblait qu'il l'eût érigé en ordonnateur suprême des choses d'ici-bas.

« Méfie-toi, Gildas Kerhuitel, lui répétaient les gens avisés, à force d'en causer, il finira par t'entendre. Le Cornu a les oreilles fines. Garde-toi de tomber sous ses griffes. »

Gildas ne s'en corrigeait pas davantage. « Que m'importe ! répliquait-il, je ne le crains nullement. S'il se dérange pour moi, on verra à s'arranger tous deux. Puisque les autres tiennent bien en enfer, pourquoi n'y tiendrai-je pas aussi ? »

On était à l'époque où dans les maisons les maîtres renouvellent leurs services et où les domestiques font condition. Comme il se rendait à cet effet à la foire de Baud, voilà que par le travers du pont de Saint Riva-

---

(1) Bieuzy est une commune de la rive droite du Blavet entre Pontivy et Baud. Elle est située dans une des régions les plus pittoresques de la Bretagne.

lain, (1) il rencontra un personnage de qualité qui avait l'air de l'attendre.

« Inutile que tu ailles plus loin, Gildas Kerhuitel, lui dit ce personnage. Il me faut un serviteur et je crois que tu es mon homme. »

« Quels sont vos gages ? » demanda-t-il. « Cent écus, l'année échue, deux chemises de chanvre, une paire de sabots, un chapeau de feutre enrubanné de velours, un gilet de drap fin. Ça te suffit-il ? »

« Ça me va. »

« Alors, à demain le rendez-vous à la chapelle de la Trinité, sur la butte du Castennec. (2) Nous partirons aussitôt. »

Gildas raconta son aventure à ses amis. Ils n'eurent qu'un cri : « Imprudent ! Sais-tu seulement à qui tu as affaire ? Et si c'était le diable ? »

Leurs objections ne l'ébranlèrent pas : « Il serait le diable en personne, déclara-t-il, que je ne reculerais pas. Je suis engagé. Je n'ai qu'une parole. »

Le lendemain, à l'aube, il arrivait au Castennec. L'étranger l'attendait : « bonjour, maître ! »

« Bonjour Gildas. En route vivement, car le trajet est long. »

Ils marchèrent dans la direction du couchant, toute la journée. Aux premières ténèbres, ils se trouvaient devant un château de sombre mine, qui avait l'air d'une forteresse et d'une prison avec ses murailles noires, ceintes de meurtrières, et ses tourelles menaçantes. La porte s'ouvrit d'elle-même et ils entrèrent.

« Te voilà maintenant chez le Diable, dit l'inconnu. Tu as si souvent parlé de moi que j'ai fini par t'entendre. Ne crains rien. Je serai bon maître, si tu es bon serviteur. Regarde ces écuries. Il y a là vingt chevaux de

---

(1). Le pont de Saint Rivalain en Melrand un peu au sud de Bieuzy traverse Le Blavet à côté du confluent de la Sarre.

(2). Le Castennec est une colline abrupte du Blavet, en face de la gare de Saint Nicolas.

prix dont tu auras la garde et l'entretien. Souviens-toi seulement d'une chose : tu es à moi pour un an et pendant ce temps je ne veux pas que tu quittes une fois mes écuries. Les portes d'ailleurs en seront verrouillées avec soin. » Une année loin de ses semblables, sans autre société que celle d'animaux privés de raison vaut un siècle d'ennui. Il n'y avait pas encore six mois échus que Gildas n'y pouvait plus tenir. Il aurait donné un empire pour entendre le tic-tac du moulin de Cabossen, mais comment fausser compagnie à un tel maître ?

Il était resté, à travers les agitations de la vie, un dévot de la Vierge, et, à ses heures de loisir, il aimait à lui réciter des Ave, Maria, sur un vieux chapelet à grains d'os que sa mère lui avait confié à sa première communion. Ce fut elle qui le délivra. Elle vint elle-même le trouver dans les écuries de l'enfer et lui dit : j'ai pitié de ta détresse, Gildas, et je ne veux pas que tu souffres davantage de ton engagement. Parole donnée au diable ne lie pas la conscience. Suis mon conseil : contre le verrou de la porte frotte les grains de ton chapelet et aussitôt elle s'ouvrira. »

« Quand le diable rentra le soir, quelle ne fut pas sa surprise de voir son valet qui, au milieu de son jardin, se reposait négligemment en contemplant les fleurs.

« Toi ici ! s'écria-t-il. Comment es-tu sorti et par où ? »

« Par la porte. Elle m'a livré passage d'elle-même. » Le malin se mit à réfléchir : la chose est bizarre. Y aurait-il ici une autre puissance que la mienne qui s'occupe de mes affaires ? « Soit, reprit-il, tu as quitté la prison ; tu n'y rentreras plus. Libre à toi de te promener désormais dans le château. Je ne te pose qu'une condition, c'est que tu ne toucheras jamais à la porte de fer qui ferme l'accès des souterrains. Si tu désobéis, les pires châtiments t'attendent. »

Gildas promit tout ce qu'on voulut, mais quand le diable fut parti en voyage le lendemain, il n'eut rien de plus pressé que de chercher à découvrir la porte inter-

dite. Il l'aperçut au fond d'un couloir sombre, et elle était lourde et massive, aussi haute qu'une tour. Il n'était guère facile de deviner ce qu'il y avait derrière. Il lui semblait cependant entendre des plaintes et des lamentations. Sûrement elle dissimulait quelque affreux mystère. « Advienne que pourra, murmura-t-il. Je saurai ce que c'est. »

Il donna un vigoureux coup d'épaule et l'huis roula sur ses gonds. Horreur ! Une gerbe de flammes lui brûla le visage, une odeur pestilentielle lui monta au nez et ses yeux tombèrent sur le plus effrayant des spectacles. Il avait devant lui la bouche de l'enfer.

Les damnés étaient là, enchaînés par couples dans un lac bouillonnant de poix et de soufre, les membres encerclés de bêtes hideuses qui les dévoraient à pleines bouches, tandis que leurs hurlements ébranlaient les voûtes de la caverne ténébreuse.

Au premier rang, deux formes s'agitaient qui attirèrent son attention. Il n'eut pas de peine à reconnaître son parrain Julian Kerchopinn et sa marraine Fanchon Begfal qu'il avait perdus l'an passé et qui, au tribunal de Dieu, avaient dû confesser qu'ils avaient laissé maintes fois leur raison au fond des bouteilles et porté trop souvent atteinte à la réputation d'autrui.

Eux aussi l'avaient reconnu : « comment, c'est toi, filleul, gémirent-ils. Ne vois-tu donc pas que tu es à l'entrée de l'enfer ? Es-tu si pressé d'y choisir ta place ? Ferme vite cette porte avant que le maître de ces lieux n'arrive. Si c'est lui que tu sers, méfie-toi. Quitte le à l'instant, sinon il t'arriverait malheur.

« Le quitter ! répliqua-t-il, oui en vérité, j'en ai fort envie, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Je suis engagé à l'année et je n'ai encore que six mois d'échus. »

« Six mois ! Cela suffit, si tu l'oses, avec ces simples paroles : six mois de jour, six mois de nuit font une année complète. (1) Il ne trouvera rien à objecter. Sur-

1. Hueh miz a zé, hueh miz a noz e ra ur ble kloz.

tout n'oublie pas de réclamer ton dû, avant de l'en aller. Il te proposera de l'argent. Refuse-le, ce n'est que du mauvais métal. Il a mieux. »

« Vraiment ! Quelque chose de plus précieux que l'argent. » « Oui ! Les culottes qui sont dans sa chambre, pendues à un clou et qui valent tous les trésors du monde. Demande-les lui. »

Le dialogue était à peine terminé que le diable était de retour. Il faillit tomber de son haut aux premières paroles de son valet : « mes gages, maître, car je suis résolu à retourner chez moi. » Il eut un rire narquois : « Tes gages, mon garçon, répondit-il ; je suis d'avis que tu vas très vite en besogne. Nous n'en sommes encore qu'aux six premiers mois et il me semble que tu es gagé à l'année. »

« Six mois de jour et six mois de nuit font une année complète. » s'écria Gildas.

Du coup le diable demeura interloqué. Décidément son serviteur était plus fort qu'il ne le croyait ou il avait des relations inquiétantes. Mieux valait s'en débarrasser, quoiqu'il lui en coûtât.

« Si tel est ton désir, reprit-il, j'y consens. Nous étions convenus de cent écus, deux chemises de chanvre, une paire de sabots, un chapeau de feutre enrubanné de velours, un gilet de drap fin ; tu auras tout cela. »

Gildas haussa les épaules : « vous avez de la générosité de reste, maître, déclara-t-il. Il ne m'en faut pas tant. »

« Alors quoi ? »

« Un rien : vos culottes. Vous ne vous en servez pas, puisque vous les laissez au clou. Elles m'iront à merveille. »

Le diable esquissa une grimace. Vraiment ce meunier était aussi malin que lui. Il avait hâte maintenant de s'en séparer.

« Oh ! dit-il, si ça te plait, prends-les. Je m'en passerai facilement. »

Les culottes n'étaient pas belles, loin de là. Elles

étaient rouges, d'un rouge sang de bœuf, et il s'en dégageait une forte odeur de soufre qui tenait les gens à distance. A leur contact, la peau devenait noire comme le charbon.

En revanche, elles valaient un trésor précieux. Il suffisait d'enfoncer les mains dans les poches pour en retirer chaque fois trois cents louis. Gildas était désormais riche et il avait hâte de le montrer aux gens de Bieuzy. Il se mit en route sur un superbe cheval que son maître lui avait cédé en plus de son compte, comme récompense de ses intelligents services.

La première étape le conduisit loin de l'enfer. Il se trouvait devant un étang aux eaux mortes recouvertes de plantes aquatiques, au bout duquel il y avait un manoir délabré dont les tours fendues de lézardes et les murs croulants, tapissés de lierre et de ronces, inspiraient pitié.

L'image de cette ruine n'était rien moins qu'engageante. Il entra cependant : « L'hospitalité pour la nuit, bonnes gens, s'il vous plaît ! » demanda-t-il.

La maison était habitée par un vieux gentilhomme et ses trois filles, parmi lesquels son entrée causa un véritable émoi. A sa peau noire et à ses culottes rouges ils crurent à une apparition diabolique.

« Vous serez notre hôte, si vous y tenez, répondit le vieillard qui tremblait, mais vraiment vous n'aurez pas de peine à découvrir autre part un gîte meilleur qu'ici. »

« Je suis habitué à la dure, repartit Gildas, je me contenterai de ce que vous avez. »

Il dormit si bien que le lendemain, pour montrer sa reconnaissance, il offrait de remettre le château à neuf. Le gentilhomme et ses filles n'eurent garde de refuser.

Ce fut l'affaire de quelques jours. Le manoir se trouva tellement transformé qu'il n'était plus reconnaissable. Lézardes et plantes parasites avaient disparu ; les murailles s'étaient redressées, les tours consolidées. Tout était remis à neuf. Le vieillard ne savait comment

témoigner sa reconnaissance : « Quelle récompense voulez-vous de moi ? » demanda-t-il à son bienfaiteur.

« Une récompense qu'il vous est facile de m'accorder, répliqua celui-ci. Vous avez là trois filles plus jolies l'une que l'autre. Donnez-moi la main de l'une d'elles et je m'estimerai votre obligé. »

Les jeunes filles ne s'attendaient pas à semblable proposition. Les deux aînées s'indignèrent : « Épouser cet affreux nègre, s'écrièrent-elles, plutôt mourir ! »

« A votre aise, reprit Gildas vexé, mais si dans trois jours l'une de vous ne m'a pas agréé, votre père dormira son dernier sommeil au fond de l'étang, une pierre au cou. »

Les trois jours n'étaient pas écoulés que la troisième des jeunes filles, la plus belle, avait accordé son consentement, malgré les sarcasmes de ses sœurs. Le mariage eut lieu aussitôt. Or, comme la noce revenait de l'église en grand cortège, précédée des sonneurs, voilà que sur la route apparut un cavalier en superbe équipage. Gildas tressaillit. Il avait reconnu son maître.

Il s'empressa au devant de lui. Il n'avait pas oublié la manière de le saluer.

« Bonjour, Miton, Miton, Mitaine, dit-il, c'est vous, c'est vous, Maître ? » (1).

Très flatté de s'entendre appeler d'un nom qui lui plait entre tous, le diable se rengorgea : « Mais oui, moi-même, Gildas, répondit-il, et je suis heureux que tu me parles de la sorte (2). Je t'apporte à mon tour mon cadeau de noce. »

Sur son visage ses mains dessinèrent des signes mystérieux et il sembla que des écailles en tombaient. Le noir en disparut et bientôt il redevenait plus blanc qu'il ne l'avait jamais été. Un témoin qui fut agréablement surpris fut la jeune mariée. Il n'en fut pas de même de

---

1. *Bonjour Miton, Miton, Mitén,*
ha hui é, ha hui é, mestr ?
2. *Er blij e zo genein*
cé reit er salud a sort-sé dein.

ses sœurs. En proie à un accès de jalousie et à une violente colère, elles se prirent de querelle et finirent par s'étrangler.

A un an de là, comme le diable, de retour au château, demandait ce qui s'était passé depuis son départ, Gildas crut lui apprendre une nouvelle, en lui annonçant leur mort.

« Je sais, je sais, répliqua-t-il avec un sourire malin. Ne te mets pas en peine d'elles. Elles sont en bonne garde chez moi et ne troubleront plus la félicité. »

Rien en effet n'empêcha plus l'ancien meunier de goûter le parfait bonheur. Il avait réussi, grâce aux culottes du diable, à acquérir une grosse fortune. Quand il disparut, elles disparurent aussi, mais la fortune demeura.

Aujourd'hui ses petits enfants sont toujours dans le château. Ils ont voulu conserver le souvenir de leurs origines et pour cela ils ont gravé sur la porte principale un moulin qui tourne, surmonté des cornes du diable et encadré dans des culottes couleur sang de bœuf.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Le diable des Livres saints, avec la permission de Dieu, est en promenade constante ici-bas, et ses auxiliaires aussi. Leur troupe innombrable pénètre partout. Il n'est élément, eau, terre ou feu, qui échappe à la souillure de leur contact. Ils sont toujours sur le passage de l'homme qu'ils s'efforcent d'entraîner à leur suite.

Le diable de la légende bretonne n'est pas davantage en repos dans son enfer. Comme l'autre, il est aussi chasseur d'hommes. Seulement leurs façons d'agir diffèrent. Le premier est un

esprit qui agit sur les âmes ; le second se rapproche davantage de la nature humaine et use de moyens plus sensibles.

De son château où il vit à la façon d'un riche gentilhomme campagnard qui a écuries, jardins et communs, celui-il rayonne à travers le pays. Pour ses voyages, il dispose de chevaux qui tantôt sont de vrais chevaux en chair et en os bien entretenus, courant d'un train vertigineux, à pas de sept lieues, tantôt de pauvres créatures humaines, hommes ou femmes, qu'un méchant sort a réduites à l'humiliant métier de coursiers du diable (1).

D'ordinaire il part en expédition la nuit, car la nuit est le temps des malfaiteurs et favorise les desseins ténébreux ; dès que retentit le chant du coq il s'empresse de disparaître. Il arrive cependant qu'il chemine de jour, mais alors il change d'allures. Au lieu de se livrer au désordre et de passer en galop tempêtueux avec des hurlements effroyables, il prend les dehors d'un personnage paisible qui ne veut de mal à personne et ne cherche qu'à obliger. Gildas Kerhuitel le rencontra en plein jour sur le pont de Saint-Rivalain, comme il se rendait à la foire aux gages à Baud, et ne se douta pas que l'étranger qui se montrait si généreux pouvait être le diable.

Son activité n'a pas de limites. Il est sans cesse en mouvement, au point qu'il semble être dans plusieurs endroits à la fois. Jamais il ne dort et ses nuits sont aussi occupées que ses jours. L'année compte donc double pour lui et cela explique la réponse de Gildas Kerhuitel : *Six mois de jour et six mois de nuit font une année complète*, et le congé qu'il lui accorde, quoiqu'il dût lui en en coûter.

Chose curieuse, il n'aime pas à se trouver dans les endroits fréquentés. Il fuit la société. Pour le succès de ses entreprises, il a besoin d'être seul à seul avec ses victimes. Les lieux qu'il préfère sont les carrefours des landes et des bois où se fait le sabbat des sorcières, les chemins creux par lesquels errent les revenants et les âmes en peine, les cimetières dans lesquels viennent gémir les morts, les champs à trois cornes dans lesquels on est certain de le rencontrer, sur l'heure de minuit, quand on désire le consulter, les chapelles ruinées où il n'y a plus ni pierre sacrée ni messe.

Il éprouve un malin plaisir à chercher noise aux voyageurs

---

1. Le Braz : *La Légende de la Mort*, II *Le cheval du Diable, Jean L'or*, etc.

attardés, surtout s'ils mènent trop grand bruit en cheminant ou s'ils ont quelque grosse faute sur la conscience. Gare à qui se permet de siffler, car lui seul se réserve ce droit la nuit. Bientôt l'imprudent l'entend siffler à son tour et le voit apparaître à ses côtés, la menace à la bouche.

Nul néanmoins plus que les voleurs et les buveurs ne souffre de ses facéties et de ses attaques. Il n'est pas bon que les gens qui se sont emparés du bien d'autrui passent à certaines heures au pied des croix solitaires. Ils ont à craindre de tomber dans des rondes de démons d'où ils ne sortent que les os rompus. Il n'est pas bon non plus pour les amis de la bouteille de s'attarder trop longtemps, les soirs de pardons ou de marchés, dans les auberges du bourg. S'il y a un échalier sur la route, il a tôt fait de les culbuter par le travers ; s'il se rencontre une rivière, il trouvera moyen de les y envoyer prendre le frais, et s'il n'y en a pas, il aura à leur usage une mauvaise invention dont ils garderont longtemps le cuisant souvenir (1). Combien de malheureux il a obligés à tourner à longueur de nuit dans des cercles sans fin, au milieu des landes.

Rien de plus varié que les aspects qu'il emprunte pour se montrer aux gens. Un jour il sera un homme, un vieux mendiant, un paysan, un grand seigneur de belle allure ; une autre fois il sera une bête, chien, chat, lièvre, mouton, de préférence cheval.

Le voyageur égaré dans les ténèbres verra soudain un cheval paisible qui paît l'herbe du fossé. Il monte en croupe, part au galop et finit pas se faire jeter à terre dans un lieu désert quelconque, loin de son village, tandis que son coursier s'éloigne en gambadant, avec des éclats de rire.

Les sautes d'humeur du diable sont fréquentes.

D'ordinaire il est colère, en quête de malices et de vilains tours. Quelquefois cependant il lui arrive d'être bien disposé. Il devient même obligeant, quand on flatte son orgueil et qu'on cherche à lui plaire. Gildas Kerhuitel, pour lui avoir rendu un hommage indirect, en en parlant sans cesse, fut traité par lui avec certains égards, chargé de la surveillance de ses écuries, nanti de ses culottes et d'un excellent cheval, gratifié d'un congé avant

---

1. Le Braz : *La Légende de la Mort*, I : L'aventure de Gab Lucas, II. Le cheval du Diable.

François Cadic, *Contes et Légendes de Bretagne*, I. L'Etang de Renorche et la Ronde des Dames.

terme. Pour l'avoir appelé d'un nom qui, paraît-il, lui plaît particulièrement parmi la multitude de noms sous lesquels il est désigné, *Miton, Milaine*, il recouvra sa couleur naturelle, le cœur de sa femme et le bonheur avec la fortune.

Si l'on étudie d'ailleurs sa conduite dans ses rapports avec les hommes, on voit qu'il n'y a pour ainsi dire, qu'un seul et unique sentiment qui dicte ses actes, l'orgueil. Il a beau emprunter des dehors de bonté, de générosité et de vertu, on sent toujours percer l'esprit de superbe de l'ange rebelle qui osa jeter son *Quo non ascendam* ? à la face de l'Eternel. Toutes ses extravagances et ses folies ont leur source là.

Depuis que, par sa faute, il a été chassé de la présence de dieu, un rêve hante sa pensée : se faire passer pour dieu aux yeux des hommes et exiger d'eux les adorations qu'on n'accorde qu'à la divinité. L'histoire du Paganisme et des fausses religions qui ont précédé ou suivi la révélation du Christ n'a été en somme que l'histoire des diverses manifestations sous lesquelles s'est traduite cette pensée. Magiciens, devins, sorciers ont été à travers les siècles les grands prêtres de son culte, et il ne faudrait pas croire qu'ils ont été en petit nombre. A certaines époques de troubles et d'ignorance, ils ont été multitude. Sous le règne de Charles IX, on renvoyait 3.000 sorciers de la ville de Paris et sous celui de Henri III on en comptait plus de 100.000 en France ; il n'y avait pas de localité importante où il ne s'en trouvât ? (1).

En Allemagne, des milliers d'entre eux furent condamnés au bûcher, et en Angleterre le roi Jacques 1er lui-même jugea bon d'écrire un gros livre pour réfuter leurs doctrines.

La Bretagne ne demeura pas à l'abri de la contagion, loin de là. Les rapports des missionnaires qui parcouraient les paroisses signalent partout, en Cornouailles, en Tréguier, en Vannes et dans la région de Rennes, une foule de sorciers et d'adorateurs du démon. Le P. Maupoir (2), qui au XVIIe siècle remplit une tâche vraiment providentielle dans la province eut particulièrement à en souffrir et les combattit avec acharnement.

La première fois qu'il les découvrit, ce fut à son passage à Saint-Guen près de Mûr, en 1649. Il apprit qu'à la limite des

---

1. Collin de Plancy : *Dictionnaire infernal*.
2. P. Séjourné : *Histoire du Vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir*, I, 285.

terres de Vannes et de Cornouailles il y avait une lande immense, la lande des Sept-voies, où se tenaient la nuit, à la clarté des torches de résine, des assemblées d'adorateurs du diable, où l'on se livrait aux jeux de hasard, aux danses licencieuses, à des banquets, obscènes et à d'affreux mystères, où l'on reniait Dieu, la Vierge les saints et l'église, où l'on adorait Satan présent en personne sur un trône doré, sous les traits d'un monstre horrible.

Le nom qu'il donna à la secte fut celui d'*Iniquité de la Montagne* emprunté au vénérable Bède. Cent fois il devait revenir sous sa plume et dans ses sermons, car il n'était pas de lieu où la contagion ne se rencontrât sous ses pas, où ne se réunissent ces horribles assemblées, à Mûr, à Bourbriac, à Ploulec'h, à La Chapelle-Janson, à Tonquédec, à Quimper, etc...

Il fit tant qu'il intéressa à la question les évêques, le clergé et les fidèles. De toutes les chaires tombèrent des paroles de réprobation. On lui emprunta ses méthodes pour dépister les coupables, son langage pour les convaincre. Cela devint une véritable croisade dont les principaux acteurs furent les pères Bernard et de Trémaria à Quimper, le P. Huby et l'abbé Eudo de Kerlivio à Vannes.

Grâce à tous ces concours, il finit par avoir raison de l'Iniquité de la Montagne. Quand il mourut, les derniers sectateurs avaient fini de disparaître de la Bretagne.

Le diable, singe de dieu, ne pouvait plus se glorifier d'avoir une église en face de la vraie dans la province.

XVI

LE PACTE INFERNAL

Lorsque, par une matinée de Pâques fleuries, la gracieuse Jeanne de Kergoet se présenta aux portes de l'abbaye de la Joie à Hennebont, les religieuses crurent voir apparaître un ange de Dieu. Avec ses cheveux d'or flottants, ses yeux bleus aussi doux qu'un rayon de soleil de mai, son visage blanc comme le lis, marqué aux lèvres et aux joues du joli incarnat de la rose, on aurait dit une de ces ravissantes images de la Vierge qu'on vénérait dans les vieux moûtiers.

L'enfant avait cinq ans à peine, pauvre petite fleur fraîchement éclose d'hier et déjà tristement éprouvée par le malheur. Elle n'avait pas connu sa mère. Un mal impitoyable l'avait enlevée de ce monde, quelque temps après sa naissance. Quant à son père, il avait d'autres soucis en tête que l'éducation de sa fille.

Messire Olivier de Kergoet était un gentilhomme de bonne lignée, un franc chevalier que la fortune avait doté largement et qui aurait connu le parfait bonheur, si ce n'avaient été ses habitudes de dissipation. A force de courir les plaisirs et les aventures, son patrimoine s'était émietté. Châteaux, bois et champs s'étaient perdus l'un après l'autre dans l'escarcelle des usuriers, et il ne lui restait, pour tout partage, que son antique manoir de Kergoet qui s'en allait en ruines sous les intempéries.

Lorsque les hommes livrés à la folie des passions voient la misère à leur porte, ils ne peuvent s'empêcher

de faire un retour sur eux-mêmes. Messire Olivier de Kergoet se mit à réfléchir. Il savait trop bien de quelle façon il avait descendu la pente; il s'agissait de trouver le moyen de la remonter. L'idée d'un beau mariage pour sa fille lui sembla l'unique ressource et il s'y arrêta avec complaisance.

Il y avait déjà treize ans que Jeanne était enfermée au couvent et elle s'y croyait oubliée, car jamais son père ne lui avait donné signe de vie. D'enfant elle était devenue une jeune fille, capable par ses attraits, en dépit de la fortune contraire, d'attirer les faveurs des hommes, si elle ne s'était sentie retenue au cloître par les fibres les plus intimes de son âme. L'ordre impératif de son père de rentrer dans le siècle brisa le doux rêve.

« L'enfance au moûtier, lui mandait-il, la jeunesse au monde. L'existence d'une recluse ne convient pas à une personne de ta condition. Reviens à Kergoet. Je t'y réserve des joies d'une nature plus séduisante que celles qui furent ton partage jusqu'à ce jour. »

Elle dut obéir, et dès lors il n'y eut chasse, joute ou tournoi où elle ne parût aux côtés de son père. Autour d'elle les soupirants ouvraient des yeux pleins d'admiration : « Oh ! la ravissante créature, murmuraient-ils. Quel est l'heureux qui aura la chance de cueillir cette rose ?

Jeanne laissait dire, nullement flattée de ces hommages, la pensée à son couvent. Celui-là qui aurait son cœur n'était pas parmi ces vulgaires adorateurs.

En ce temps-là, par toute la Bretagne il y avait grandes réjouissances. Anne, la gracieuse duchesse, maintenant reine de France, parcourait son domaine et visitait ses féaux sujets. Elle cheminait de bourg en ville, et s'arrêtait volontiers chez ceux de ses barons dont elle appréciait davantage la fidélité. Kergoet était sur son passage. Elle annonça qu'elle y prendrait gîte.

Certes, à un autre moment, une telle nouvelle aurait comblé de joie l'âme orgueilleuse d'Olivier, car

c'était là une faveur réservée à de rares privilégiés, mais dans la situation gênée où vivait le pauvre sire, elle lui causait un cruel embarras. Comment recevoir dignement sa souveraine? Il fallait vaisselle d'or et d'argent, tapis, ameublement luxueux, un appareil princier, et c'est à peine s'il lui restait quelques deniers de son immense fortune. A moins de vendre Kergoet.

Vendre Kergoet, la vieille demeure de ses pères, le berceau de sa famille, l'origine de son nom! cette pensée le rendait fou. Tout plutôt que cela. Mais alors, comment sortir de peine? c'était sa question de chaque instant, sa perpétuelle obsession.

Un jour qu'il errait dans les bois, à la recherche de la solution impossible, voilà qu'une pensée de révolte assaillit son esprit. En vain avait-il compté sur sa fille pour le tirer de misère. Il avait ébauché pour elle les projets de mariage les plus séduisants. Rien n'avait abouti. Elle avait éconduit barons, comtes et marquis, avec la même réponse constamment aux lèvres : Dieu et le couvent. Dieu! toujours Dieu! Décidément, c'était lui son pire ennemi, et d'instinct de son âme ulcérée avait jailli le blasphème : « Que je sois au Diable, pourvu qu'il me baille une fortune! »

Il ne faut jamais invoquer le diable, même dans la détresse, car il a tôt accouru à l'appel. Olivier de Kergoet avait à peine prononcé ces paroles sacrilèges qu'il entendit une voix derrière lui : « Qu'y a-t-il, messire? Vous avez, à ce qu'il paraît, le cœur dans l'embarras. Voulez-vous de l'aide? »

Il se retourna, surpris et inquiet. Il y avait devant lui un cavalier de fière mine, armé en guerre, noire cuirasse et casque brillant, surmonté d'un panache rouge, qui le regardait d'un œil ironique. « Qui êtes-vous? » demanda-t-il. « Que vous importe, sire de Kergoet, fit l'inconnu; sachez seulement que mon pouvoir est grand et que je suis disposé à prêter mon concours à qui l'accepte. J'ai pensé que vous en aviez besoin; je vous vois si triste. » Il touchait la blessure

saignante : « Si je suis triste, s'écria le pauvre gentilhomme, on le serait à moins, car il n'y a personne au monde aussi éprouvé que moi ; » et laissant aller sa pensée il se mit à raconter sa vie d'épreuves, sa ruine, la visite inattendue de la reine, l'obstination de sa fille à refuser les partis les plus avantageux.

L'étranger avait paru s'intéresser vivement au récit.

« Voyons, fit-il, d'un air dégagé, votre fille est-elle donc si belle qu'il vienne des prétendants de partout se disputer sa main ? »

« Vous l'avez dit, reprit Kergoet, la rose du printemps n'est pas plus séduisante. Il n'est demoiselle en Bretagne qui puisse rivaliser avec elle. »

« S'il en est ainsi, il nous sera peut-être facile de nous entendre. Ma fortune est immense, messire, plus grande que celle de tous les gentilshommes qui se sont succédés ici, si grande que je ne saurais en évaluer la mesure. D'un mot, je suis à même de rebâtir et de meubler votre manoir avec magnificence, de remplir d'or vos coffres et de vous procurer des terres plus vastes qu'un duché. »

Olivier écoutait ébloui : « Et que vous faut-il en échange ? » demanda-t-il.

« La main de votre fille ! »

« La main de ma fille ! Mais enfin qui êtes-vous ! »

« Que vous importe mon nom, si, sans vous l'apprendre, je vous donne la richesse ! Oui ou non acceptez-vous ! »

« Ma fille sans doute ne consentira pas à ce mariage, pas plus qu'elle n'y a consenti précédemment. »

« Je n'en exige pas tant. Amenez-la seulement au prochain tournoi de Ploërmel. Je me charge du reste. »

« Où la conduirez-vous ? »

« Dans mon royaume, car je suis souverain, le plus puissant des souverains qui existent dans la création, plus puissant que les rois de France et d'Angleterre. »

Olivier était de plus en plus fasciné : « J'accepte.

déclara-t-il, dans la mesure où mon assentiment est nécessaire. Quelles sont vos conditions? »

L'étranger avait retiré un parchemin écrit en lettres de sang de dessous sa cotte de mailles : « Signez, ordonna-t-il, elles sont mentionnées là ».

Olivier, en bon gentilhomme qu'il était, ne savait lire les grimoires. Il n'en apposa pas moins son cachet.

« Et maintenant, reprit l'inconnu, nous sommes liés. Votre fille m'est fiancée. En attendant que je vienne la chercher, voici les premières avances pour garnir la corbeille de noces », et il déposa dans les mains de Kergoet une bourse qui contenait autant de ducats et de livres tournois que ses ancêtres en comptaient aux jours de leur plus brillante fortune.

On pense avec quelle magnificence la reine fut reçue au château. La vieille demeure avait changé de mine. Ruines et lézardes avaient été réparées. Des meubles somptueux garnissaient les appartements; la vaisselle d'or étincelait sur les tables. Olivier le dépensier justifiait bien sa réputation.

La souveraine se déclara enchantée. Nulle part, au cours de son voyage, elle n'avait reçu semblable accueil.

Ce qui attira néanmoins davantage son attention, ce fut la beauté de Jeanne.

Se pouvait-il qu'une si merveilleuse créature passât son existence à végéter au fond d'un manoir perdu de la Basse-Bretagne? Il lui fallait un parti qui fût vraiment digne d'elle et elle se chargeait de le trouver, fût-ce parmi les princes et les pairs de France. En attendant, elle voulait la produire dans le monde de la haute noblesse et la priait d'assister avec son père au tournoi qui serait célébré à Ploërmel à quelques mois de là.

Elle croyait que sa gracieuse invitation serait agréée avec reconnaissance par le père et la fille, mais elle causa à l'un et à l'autre un grand chagrin. Les joies du siècle étaient un objet d'horreur pour la seconde et

ce tournoi marquait pour le premier la date fatale où il devait tenir son affreux engagement.

Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, le visage du pauvre sire changeait de couleur. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus, il fuyait ses semblables et le seul aspect de sa fille éveillait ses remords.

On était à l'avant-veille du tournoi, et dans le château on se livrait aux préparatifs du départ, lorsqu'un étranger se présenta, une missive à la main, scellée d'un cachet rouge : « J'ai rempli mes obligations, messire, disait la missive, le temps est arrivé de remplir les vôtres. Je vous attends. Vous me trouverez au carrefour, à l'entrée de Ploërmel. Vous vous y arrêterez et vous m'y confierez votre fille. J'espère qu'elle me suivra sans regret ».

Le cortège se mit en route; Jeanne, montée sur une haquenée blanche, suivait son père, son hennin doré gracieusement posé sur son front, sa longue robe de brocart flottant jusqu'à terre; partout sur son passage s'élevait un cri d'admiration : « Qu'elle est belle ! »

Au chêne de Mi-Voie, entre Josselin et Ploërmel, il y avait une modeste chapelle qui datait du temps des guerres avec l'Anglais et qui était dédiée à la Vierge du Péril. Volontiers les pèlerins qui cheminaient vers les lointains sanctuaires s'y arrêtaient pour saluer la madone.

Jeanne de Kergoet ne voulut pas aller outre, sans la saluer aussi. Elle descendit de cheval, s'agenouilla humblement aux pieds de la statue bénie et demanda à sa divine protectrice de la garder, elle et son père, contre le monde et le démon.

Cependant, déjà dans le lointain on distinguait les tours de Ploërmel et c'étaient, parmi les hommes d'armes, de joyeux éclats de voix. Seul, Olivier demeurait silencieux. Plus on avançait et plus sa figure témoignait de l'inquiétude, comme s'il avait redouté un danger pressant.

Peu à peu il avait laissé ses compagnons prendre

de l'avance et il chevauchait tristement, quand soudain il tressaillit à l'approche d'un carrefour. D'un geste il signifia à sa fille de ralentir son allure et il lança son cheval en avant. Le mystérieux personnage qu'il connaissait trop bien l'attendait au milieu de la route, campé sur un coursier richement caparaçonné, la poitrine cuirassée de noir, un heaume brillant panaché de rouge sur la tête. Nul doute possible, cet inconnu si magnifiquement accoutré, ce souverain si riche qui prodiguait l'or, comme en se jouant, n'était autre que le diable, et voilà où la dissipation, l'ambition, le désir de paraître l'avaient conduit, lui, un Kergoet : il avait vendu sa fille à Satan !

A cette pensée, il sentit bouillonner dans ses veines le sang de la race : Tout, lui-même au besoin, mais pas ça, pas sa Jeanne bien aimée.

Il poussa son cheval face au cavalier : « Qui êtes-vous donc ? » demanda-t-il.

Le cavalier éclata d'un rire moqueur et ses yeux lancèrent des éclairs : « Qui je suis, Olivier de Kergoet? répondit-il; je comprends que ça t'intéresse ; mais il me semble que tu l'as deviné. Au reste, il ne s'agit pas de cela en ce moment. Ce qu'il me faut, c'est mon bien, c'est ta fille ».

« Ma Jeanne est un ange de pureté, je ne la céderai pas au diable. »

« Oublies-tu que tu me l'as vendue et qu'un contrat est chose sacrée. »

« J'ignorais qui vous étiez. »

« Et que m'importe ? Mes droits n'en subsistent pas moins. »

« Prenez mon âme plutôt, mais épargnez ma fille. »

« Ton âme ! Olivier de Kergoet, s'écria le diable, et ce disant, sa voix était encore plus ironique; ton âme ! Ignores-tu qu'elle n'est plus à acheter ? Voilà bien des années qu'elle m'appartient. »

Déjà il s'élançait vers la jeune fille et, devant le malheureux père qui en vain implorait miséricorde, il

ouvrait les bras pour l'enlever, quand tout à coup il recula d'effroi, et, le visage convulsé : « Qui donc m'amènes-tu là ? s'exclama-t-il, je ne voulais que ta fille et voilà qu'elles sont deux femmes. Que vient faire ici ma plus terrible ennemie, celle qui me terrassa et dont je ne puis même pas prononcer le nom sans trembler. »

Il disait vrai : La Vierge de Mi-Voie était présente et elle l'empêchait de toucher à Jeanne. Il eut un cri de rage : « Si la fille m'échappe, le père ne m'échappera pas ! » et il se précipita sur Olivier. De nouveau la Vierge tendit le bras : « Il n'est pas encore à toi, dit-elle, maudit ! *Vade retro, Satana !* »

A quelque temps de là, il y avait fête à l'abbaye de la Joie d'Hennebont : L'héritière des Kergoet réalisant le rêve de sa vie revêtait l'habit de religieuse, tandis que son père, après avoir distribué ses biens aux malheureux, venait prendre congé de la madone, avant de partir en Terre Sainte, afin de racheter ses fautes.

La Vierge de Mi-Voie n'avait pas obligé des ingrats : les Kergoet soldaient généreusement leur dette, en se consacrant à Dieu.

Ainsi finissent parfois les nobles races.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Le diable est toujours aux écoutes des pensées et des sentiments qui germent au cœur de l'homme. En fin psychologue, il devine ses ennuis et ses peines et avec un art perfide il sait les exploiter au mieux de ses intérêts. A l'heure décisive où l'âme aux prises avec la réussite ou la passion est prête à succomber, il intervient à point nommé.

Rien d'habile comme sa façon de procéder.

Ses moyens de séduction varient suivant les personnes. S'adresse-t-il à une jeune fille en quête d'épouseur ? Il apparaît sous les traits du prince charmant, libre de lui-même et disposé à convoler en justes noces. S'agit-il d'un malheureux en proie

à la misère, aux usuriers et aux hommes de loi ? Il se présente, une bourse pleine d'espèces sonnantes à la main.

Au début, ses exigences sont modestes.

Au besoin, il ne réclame rien, mais si ses paroles produisent de l'effet, si sa victime tend une oreille complaisante, le ton de la voix se hausse. Il demande un prix proportionné au service rendu.

En matière d'engagement d'ailleurs, il veut que les choses soient en règle. Il sait ce que vaut la parole des hommes, guère plus que la sienne. Aussi pas de contrat oral, mais un acte écrit, en dûe forme et signé par les parties.

Le pacte est conclu à des heures et à des endroits déterminés, à minuit, dans un grand chemin croisé, un carrefour de trois routes, un champ à trois cornes, un cimetière, les ruines d'une église ou d'un château, une chambre écartée. Il est rédigé sur parchemin et en lettres rouges, à la couleur qui sied le mieux aux notaires infernaux.

Les contractants y inscrivent leur nom écrit de leur propre sang, afin de marquer avec plus de vigueur qu'ils sont liés l'un à l'autre de façon irrémédiable.

Quelquefois cela ne suffit pas au diable. Pour montrer qu'il entend prendre possession de sa victime de façon encore plus complète, il lui donne un baiser sur l'épaule, en fait jaillir le sang y trempe sa griffe et dans sa main inscrit le pacte. Ainsi en agit-il avec les sorciers.

A dater de ce moment, nul ne saurait lui arracher sa victime, sauf dieu et ses saints ; elle lui est vouée. Il suffit qu'il observe lui-même les conditions auxquelles il s'est astreint, pour que son âme lui appartienne, lorsque l'heure est arrivée.

En général, le contractant signe pour lui-même, mais il peut signer pour d'autres. Le père de famille qui est maître chez lui est maître aussi de disposer de l'âme des siens. C'est ainsi qu'Olivier de Kergoet cède sa fille, sans la consulter.

Le prêtre a le droit d'en agir de même à l'égard de ses paroissiens ou de quiconque, en vertu de son pouvoir surnaturel.

Saint Kado ayant passé marché avec le diable pour la construction d'un pont destiné à rattacher au continent sa petite île à l'entrée de la rivière d'Etel, lui accorde l'autorisation de s'emparer du premier être qui traverserait ce pont. Il se trouva que ce fut un chat et le malin en fut pour ses frais.

Les prêtres du Trégnier ne pouvant, faute de ressources,

achever la tour de leur belle cathédrale demandent au diable de s'en charger et comme rétribution lui cèdent les âmes des bonnes gens qui meurent dans la ville entre messes et vêpres, le dimanche. Il advint d'ailleurs qu'on prit l'habitude d'entamer, aussitôt après l'*Ite missa est* de la messe le *Deus in adjutorium* des vêpres, et jamais le diable n'arriva à comprendre comment ses grands espoirs se réduisirent à Tréguier à de très maigres cueillettes. » (1).

Parmi les personnes que celui-ci poursuit de ses assiduités et cherche plus volontiers à envelopper dans ses filets, il y a, en premier lieu, la jeune fille. Trop souvent inexpérimentée, frivole, coquette, désireuse à l'excès de plaire, elle est une proie facile. Qu'elle y mêle l'inconduite, et elle lui appartient de droit. Les cas d'enlèvement par force ou persuasion remplissent la légende bretonne. Ils ont été popularisés jusque sur la pierre.

L'exemple le plus typique se retrouve au calvaire de Guimiliau.

On raconte qu'au pays de Léon en 1590 une jeune personne nommée Catherine qui vivait dans le désordre étant morte, sans avoir consenti à avouer ses péchés en confession, apparut à ses compagnes pour leur annoncer sa damnation.

« Voici, leur dit-elle, ma main cause de mon malheur,
et voici ma langue détestable ;
Ma main qui a fait le péché
et ma langue qui l'a nié. »

L'artiste qui a sculpté le merveilleux monument s'empara de la dramatique histoire et aux scènes de la Passion du Sauveur il ajouta un groupe accessoire où figura une femme entraînée par une troupe de démons dans une gueule de dragon qui marque l'entrée de l'enfer.

Les chanteurs n'eurent garde de négliger un si beau sujet d'inspiration. Le cantique de *Katel Gollet* (Catherine la perdue) fut bientôt connu dans tout le Léon. Il passa jusqu'en terre de Vannes, apporté sans doute par les prédicateurs de missions qui y trouvaient une matière à commentaires des mieux

---

(1) Le Braz : *La Légende de la Mort II*. Le diable et l'église de Tréguier.

appropriés. Indulgence de cent jours était accordée à qui le répétait. (1).

Exact ou non, le cas de la jeune Léonarde n'est pas, dieu merci, fréquent. Il entre dans les habitudes du diable d'user plutôt de ruse que de violence. Un stratagème qu'il emploie volontiers est celui du mariage et c'est là une singularité de la légende de nous le dépeindre sous les traits d'un épouseur galant, en quête de cœurs de vingt ans à séduire.

Il faut convenir d'ailleurs qu'il a l'art de se faire agréer. Il ne lui coûte guère de se donner des apparences de jeunesse, de beauté et de fortune, et en comédien habile il joue à merveille les rôles de soupirant.

Parmi les jeunes filles à marier, il en est certaines sur lesquelles il a un droit de préemption, celles qui ont trop usé des fiançailles.

« Quiconque est fiancé trois fois, sans se marier, va brûler en enfer. »

(An neb a ra tri dimezi
tri dimezi heb eurigi
e la d'an ifern du loski)
(Burzaz-Breiz : La fiancée de Satan).

Il pousse l'audace jusqu'à se présenter à la bénédiction nuptiale à l'église, mais les prêtres, gens avisés, le reconnaissent à certains signes. C'est ce qui advint à Trézeny.

Le pasteur procédait au mariage d'une de ses belles paroissiennes, lorsqu'au moment de l'élévation il s'aperçut que le visage du conjoint devenait aussi noir que du charbon et ses mains rouges comme braise au feu. Il appela la jeune fille et sut d'elle que celui-ci avait exigé qu'elle n'irait plus à la messe. Nul doute. Elle avait épousé le diable en personne, et de fait, un instant après, elle était emmenée en enfer dans une galopade folle. (2).

---

(1) La Paroisse Bretonne nov. 1907 : Catherine la damnée.

E buhé e zo bet skrouiet.
Kant dé pardon doh é laret
(Sa vie a été écrite
cent jours de pardon à la redire).

(2) A. Le Braz : *La Légende de la Mort II* : Celle qui fut mariée au diable.

Une remarque toutefois s'impose.

Alors même que le démon tient ses epousées au fond de sa prison, il ne les a pas à sa discrétion absolue.

Il leur reste des moyens de sortir de ses griffes, si elles savent en user.

Marthe Richard de Trézény, prévenue par son recteur, s'entêta à ne jamais obéir à son mari, quoiqu'il lui commandât, et, en dépit des mauvais traitements, elle fit si bien que n'ayant plus pouvoir sur elle celui-ci finit par la renvoyer.

Il y a des talismans précieux qui sont pour la femme du diable des protecteurs tout puissants : Sa croix, son chapelet, son ruban de noces et sa bague d'alliance. Aussi longtemps qu'elle les garde, son mari est plein d'égards. Elle « n'a ni désir ni mal... Assise sur une chaise dorée, elle apprête de l'hydromel pour les damnés. » (1)

Mais qu'elle se débarrasse de ces objets bénits, elle est perdue à jamais, le puits de l'enfer se referme sur sa tête et à dater de ce moment commencent les tourments.

« Tenez le ruban de mes noces, dit la fiancée de Satan du Barzaz-Breiz aux ménétriers qui sont venus la voir, Emportez-le, si vous voulez.

Tenez l'anneau de mes noces ; portez-le chez moi à mon mari...

Ils n'avaient pas fait un pas qu'ils entendirent jeter un cri.

Mille malédictions sur vous, ménétriers !

Le puits de l'enfer était sur sa tête.

Si elle eût gardé son ruban et l'anneau d'or de ses noces, et son anneau bénit le puits de l'enfer était abîmé.

Aussi imprudente et aussi malheureuse est l'héroïne d'une autre chanson du pays de Vannes (2). Son cousin est venu voir où le diable son mari l'a emmenée :

> Emportez, lui dit-elle, ma croix, mon chapelet,
> et aussi ma bague d'alliance...

---

(1) *Barzaz-Breiz* : La fiancée de Satan.

> *n'e denz na hoant na drouy ched...*
> *me zo en eur gador nouret*
> *o reski mez d'ar re zaonet.*

(2) *La Paroisse bretonne*. Décembre 1907 : Jeannette de Trémarec

Sept lieues à la ronde on l'entendit
criant après sa croix, son chaplet
et sa bague d'alliance.
Dieu est aussi détaché de moi
que la branche l'est du chêne.
Enlevez de ma tête mon ruban ;
je brûle jusqu'à la cervelle,
Arrachez de mes reins ma ceinture,
Car mon corps brûle tout autour.

Il y a là une croyance très chrétienne et bien bretonne.

De même qu'il suffit d'un signe de croix pour mettre en fuite le démon, de même on se préserverait des tourments de l'enfer, si l'on se présentait avec un objet bénit au lieu de la damnation. L'entrée d'un seul juste en la prison ténébreuse, si dieu le permettait, en éteindrait le feu. Malheureusement ça ne s'est jamais vu.

XVII

LE POSSÉDÉ DU DIABLE

A quelque distance de la ville de Baud (1), quand on descend vers les prairies au milieu desquelles l'Evel chemine paresseusement, on aperçoit un humble village qui ne paraît pas destiné à la célébrité. Avec ses maisons rustiques écrasées sous le chaume et percées d'étroites fenêtres qui ressemblent à des meurtrières, avec ses ruelles cahoteuses où la boue monte à mi-jambe, Kermorvan n'attira jamais les curieux et ne s'en plaint pas davantage.

Le diable pourtant en trouva la route, mais ce ne fut pas de lui-même. Il fallut qu'un pauvre ambitieux l'y appelât.

En ce temps-là, il y avait parmi les habitants un paysan bien rente qui avait de belles terres au soleil, de gros écus en son bas de laine et une jolie fille à marier. Il avait à son service deux jeunes valets qui l'aidaient à labourer ses champs. Le plus âgé, Fransez Pautr louank, était un rude travailleur. Qu'il s'agit de défrichage ou de fauchage, de semer ou de moissonner, il n'en craignait point un autre. Du lever au coucher du soleil il était à la tâche. Il ne se réservait que la nuit pour son plaisir personnel et là-dessus il ne transigeait pas. Sitôt les premières ténèbres, il n'y avait plus à

(1) Baud est une grande commune de l'arrondissement de Pontivy. Son territoire arrosé par le Blavet et l'Evel est des plus pittoresques avec ses collines abruptes, semées de landes et de bois et ses terres basses que se disputent les prairies et les champs de culture.

compter sur lui. On l'entendait lancer ses joyeuses « grouifaden » (2), à la sortie du village, et puis il s'en allait, comme il disait, faire la cour à sa belle (3). Il ne manquait ni une danse ni une veillée.

Cependant, en dépit de l'insouciance qu'il affectait, Fransez était un ambitieux. Il avait fait un beau rêve. Il aurait voulu épouser la fille et recueillir le magot du maître, mais que de difficultés dans la réalisation d'un tel projet pour un garçon de ferme. Un ami lui donna un conseil : « Sais-tu, Fransez, lui dit-il en plaisantant, que tu as le moyen d'être riche ? »

« Vraiment ! » « Oui, il suffit que tu t'entendes avec le diable. »

« Merci ! Encore faut-il le rencontrer. »

» Qu'à cela ne tienne. Sois à minuit un soir dans un champ à trois cornes, par clair de lune, et tu verras. »

Le soir même, il était dans un champ à trois cornes. Or, comme les douze coups sonnaient à l'horloge de Baud, voilà qu'il se trouva nez à nez avec le Malin.

« Je sais ton désir, Fransez, lui déclara ce dernier, sans plus de préambule, et il m'est facile de le satisfaire. Toutefois un service en vaut un autre. On doit être honnête en affaires. Donnant, donnant, mon garçon. »

« Qu'exigez-vous de moi ? » demanda le jeune homme.

« Je ne réclame pas ton âme, puisqu'elle m'appartient à peu près sûrement. Il me faut davantage. Voilà : Dans ce pays de dévots, je perds mon latin à séduire les bonnes gens. Je veux que tu me prêtes ton concours. De plus... oui, j'y songe. Il me déplaît de courir seul la nuit par les chemins. Tu seras mon compagnon.

---

(1) Ces Grouifaden rappellent un peu le ululement de la chouette. C'était par ce cri que les Chouans communiquaient entre eux.

(2) L'expression bretonne *Gober el les* est d'usage courant pour dire qu'un jeune homme fait la cour.

Désormais nous irons ensemble, moi sur tes épaules, par tous les lieux où je te commanderai de passer. »

« Et combien de temps dureront ces petites promenades? »

« Cela dépendra du nombre d'âmes que tu entraîneras dans mes filets. Tu as un an pour travailler. Si tu échoues, je t'emmène. »

« Mais c'est affreux ! »

« Tu l'as dit. A prendre ou à laisser pourtant. Réussis, et ta fortune est assurée. Tu épouseras la fille du maître. »

Le diable était si pressant que le malheureux n'osa dire non. Il signa le pacte.

Dès le lendemain il se mettait à l'œuvre, cherchant à corrompre ses camarades, à les entraîner aux plaisirs défendus et à les livrer aussi au diable. Il y perdit son temps. Son échec fut lamentable. Alors commença le châtiment. Le diable fut sans pitié.

Chaque nuit, quel que fût le temps, dès que les ténèbres avaient envahi la terre, il venait le réveiller, sautait sur ses épaules, et en avant! au galop! Il fallait courir pendant des heures par bois et landes, talus et fondrières, jusqu'à perdre haleine. Le pauvre Fransez n'en était quitte qu'à l'aube.

Il y avait déjà des semaines que cet étrange manège durait et personne ne s'en doutait, sauf son jeune camarade, l'autre valet, qui couchait avec lui dans le hangar, auprès de l'aire à battre. Un soir, dans un demi-rêve, le petit gars avait cru entendre un bruit étrange mêlé de gémissements. En se réveillant, il avait trouvé vide la place de son compagnon.

« Il se passe ici, songea-t-il, quelque chose qui ne semble pas naturel. Où est allé Fransez? »

Une seconde et une troisième fois, même disparition au milieu des mêmes circonstances troublantes. Le jeune homme ne reparaissait qu'au lever du jour, et il avait l'air très abattu, le corps brisé.

« D'où viens-tu donc, ami? demanda le petit valet. Pourquoi me quitter ainsi chaque soir? »

Fransez comprit qu'il ne pouvait dissimuler plus longtemps. Il livra son secret.

« Hélas! avoua-t-il, j'expie durement un quart d'heure de folie. Depuis plusieurs mois, je suis le jouet du diable, et encore ne suis-je pas au bout de mes malheurs. »

« Peut-il t'arriver pire infortune? » fit son camarade.

« Il peut m'arriver d'être entraîné en enfer, et c'est en effet ce qui m'attend, si dans trois jours je ne rencontre pas un être charitable qui veuille me libérer. »

« Moi, je m'en charge. Dis-moi seulement comment m'y prendre. »

« Il faut pour cela un courage héroïque. Arme-toi d'une fourche bien aiguisée et poste-toi sur la route qui conduit à l'Evel. Quand tu me verras venir avec le diable en croupe, va, n'hésite pas, enfonce-moi ta fourche dans le corps, jusqu'à ce que le sang jaillisse. L'oseras-tu? »

« Oui, sûrement, si ce n'est plus difficile. »

A la nuit suivante, quand Fransez partit, le petit gars partit aussi. Il se mit au guet à la place indiquée; mais le pauvret avait trop présumé de lui-même. En apercevant à quelque distance des flammes vertes qui zébraient les ténèbres et qui annonçaient l'approche du diable, il sentit son courage l'abandonner. Il s'enfuit à travers champs, sans regarder derrière lui.

Fransez rentra, comme d'habitude, à l'aube, plus exténué et plus désespéré que jamais. Il eut pour son ami des paroles amères :

« Je le pensais bien. Ce n'est pas toi qui pourras me délivrer. »

Celui-ci avait baissé la tête : « J'avoue que j'ai eu peur, répondit-il, mais je n'abandonne pas la partie. Patience! ce soir je ne faillirai pas. »

Ce soir-là cependant il manqua encore de résolution et sa défaite fut lamentable. En voyant arriver le groupe diabolique dans un tourbillon de feu, avec la rapidité d'un cheval au galop, il se mit à trembler, cloué sur place par l'épouvante, et tomba sans connaissance.

Quand il reprit ses sens, le soleil était levé et Fransez était de retour. Cette fois celui-ci ne lui adressa pas de reproches, mais il y avait sur son visage une telle expression de tristesse qu'il en fut touché jusqu'au fond du cœur et fondit en larmes.

« Oui, murmura-t-il, j'ai été lâche et coupable envers toi. Sois persuadé néanmoins que je retournerai sur le chemin de l'Evel. Je te le jure, foi de breton, ce soir je te délivrerai. »

Fransez avait hoché la tête d'un air incrédule, en disant : « Je crains que ce jour ne soit le dernier que nous passions ensemble. Tu n'oseras pas plus ce soir que les soirs précédents ». Il se trompait. Cette fois son camarade osa braver le diable.

La nuit était sombre. Ni lune ni étoiles au firmament. Le vent, avec des accents lugubres, soufflait en rafales par la vallée, courbant la cime des arbres et chassant de gros nuages dans le ciel. Il y avait de quoi donner du frisson à l'âme la mieux trempée.

Le brave petit gars ne s'était pas arrêté à ce détail. Il était résolu à vaincre ou à mourir, et, la fourche dressée, il attendait la chevauchée infernale. Son attente ne fut d'ailleurs pas longue. Il y eut soudain un grand bruit du côté de la rivière, une sorte de galopade effrénée qui montait vers lui, accompagnée de milliers d'éclairs, et déjà il était face à face avec l'effroyable vision. Son cœur battait à se rompre, mais, loin de reculer, il s'était jeté, la fourche en arrêt, au milieu du sentier.

Il distinguait maintenant, au milieu d'une nuée de feu, son pauvre ami, le visage en sueur, les yeux en larmes, et qui semblait lui dire : Courage ! Frappe donc !

Il distinguait également, campé sur son dos, le diable avec sa tête cornue et ses pieds fourchus, qui, un rictus aux lèvres, avait l'air de le narguer.

« Attends, Fransez ! » s'écria-t-il, et il fonça sur le groupe, en donnant de sa fourche de toutes ses forces dans la poitrine de ce dernier. Un flot de sang jaillit, et à l'instant le diable s'écroula sur le sol, comme s'il avait bras et jambes coupés.

Il avait pris du goût à l'ouvrage : « A ton tour, toi aussi ! » fit-il, en assénant un formidable coup sur la tête du Malin. La tête rendit un son métallique, sans être autrement blessée.

Il ignorait que le fer ne saurait meurtrir le diable et qu'il n'y a contre lui que les armes spirituelles. Alors il dessina sur sa poitrine un large signe de croix, en invoquant Sainte Anne et, devant ce geste, le Maudit, dans un rugissement de colère, tourna le dos, sans attendre son reste. Il détala vers l'Evel et disparut dans la nuit sombre, et jamais plus on ne le revit à Kermorvan.

Fransez, d'ailleurs, n'était plus tenté de le rappeler. La leçon lui avait servi ; il avait côtoyé l'enfer de trop près pour avoir envie d'y descendre. Sa conversion était complète. Guéri de son ambition, il n'eut ni la fille ni la fortune de son maître, mais il avait retrouvé le bon chemin et le suivit jusqu'au bout. Sans doute, comme tant d'autres vrais chrétiens de son pays, l'aura-t-il mené tout droit au paradis.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Le diable est de caractère fantasque et il a de singulières exigences à l'égard des siens. Ça l'amuse de les humilier et ça flatte aussi son esprit orgueilleux et méchant. Si l'on en croit la légende, le supplice imposé au malheureux Fransez n'est pas une exception. A quelles extravagances et à quelles misères ne sont

pas condamnés, par exemple, sorciers et sorcières. Quand ils vont au sabbat, il leur faut chevaucher par les airs, montés sur un manche à balai ou en croupe avec un démon inférieur déguisé en bête, au risque de se rompre les os, et lorsqu'ils assistent à une fête présidée par leur maître il n'est pas d'abominations auxquelles ils ne doivent consentir.

Le cas du jeune paysan de l'Evel n'est autre que celui du Loup-Garou (1), personnage redoutable et mystérieux qui occupe, dans l'imagination bretonne une place considérable.

Le Den-Bleiz (L'homme loup) remonte à la plus haute antiquité. Il en est question au XIIe siècle dans Marie de France dont les naïves et gracieuses poésies sont d'inspiration si bretonne. Le plus célèbre de ses Lais n'est autre chose que la triste aventure du Bisclaveret (2) ou du chevalier réduit à vivre en loup trois jours par semaine et odieusement trahi par sa femme.

Est-ce la Bretagne qui en fut le berceau ? on ne saurait le dire, car on trouve ses traces en toute l'Europe, et spécialement en Scandinavie. Nulle part cependant l'idée n'en est mieux enracinée que dans la Bretagne et aussi bien dans la Haute que dans la Basse.

L'accord ne cesse que quand il s'agit de définir le caractère de cet être étrange. Comme un loup, il s'en va errant par les campagnes, en poussant d'affreux hurlements : Il a la figure et la peau de cet animal, les yeux étincelants, les dents crochues et marche à quatre pattes. Il en a les mauvais instincts, se plaît parfois à étrangler les chiens et les petits enfants et les mange de bon appétit. On ne peut le tuer qu'avec des balles bénites à certaines heures de la nuit, dans une chapelle de Saint-Hubert.

D'autre part, il n'en reste pas moins un homme ; mais quelle sorte d'homme ? Ici, c'est un malheureux vendu au diable et changé par lui en épouvantail destiné à effrayer tout le monde ; là, c'est un pécheur mort excommunié ou en état de faute grave et qui demeure garou, tant qu'il n'est pas délivré par un vivant. Ailleurs encore, c'est un défunt coupable dissimulé sous les traits d'un animal, cheval blanc, chat noir, chèvre mystérieuse, mouton

---

(1) Loup-Garou, Loup dont on se gare.

(2) La Borderie, Hist. de la Bretagne III. Il propose de traduire le mot par Bleiz-lavaret (soi-disant Loup).

fantastique, et qui court landes et chemins creux. (1) en attendant la rémission de ses péchés. (2).

Enfin il peut-être le démon lui-même, comme il advint à Kermorvan, et le démon avec tout ce qu'il a de malice et de méchanceté. En certaines contrées, on ne croit pas que ce soit un autre que lui. Dans le Poitou en particulier, quand on l'entend hurler la nuit, on se garde de mettre la tête à la fenêtre, de peur d'avoir le cou tordu.

Son plus grand plaisir étant de tourmenter les gens, volontiers il consent, si on le lui demande, à se prêter au rôle de justicier. Une famille a-t-elle eu l'un des siens assassiné et ignore-t-elle le lieu de sa sépulture ? elle lance le garou contre le témoin qui connait l'auteur du crime et ne l'a pas dénoncé. Le témoin ou le criminel est alors condamné à porter longtemps le diable sur son dos et à courir la nuit sous son fouet à travers le pays (3).

Un gars de Rochefort-en-terre qui, témoin d'un meurtre, avait refusé de révéler le nom du coupable aux juges de Vannes tomba en la possession du garou qui, chaque soir, l'entraînait vers la croix de la Grèle et l'obligeait à courir autour en hurlant, jusqu'au lever de l'aurore.

Une fois prisonnier du Garou-démon, il existe un unique moyen de s'en défaire, celui qui fut employé par le petit valet de Kermorvan.

Il faut que coule le sang de la victime.

« Je suis, dit en pleurant, le pauvre gars de Rochefort, possédé par le garou et je ne serai délivré que lorsque quelqu'un, au lieu de s'enfuir, en entendant mes cris, osera foncer sur moi avec un instrument tranchant et fera couler mon sang. » Son ami se rendit à la croix de la Grèle et l'aperçut, vêtu d'une peau de bouc qui lui descendait aux talons et bondissant avec des clameurs.

Il lui enfonça son alène dans le ventre, et le sang coula, et il en échappa comme une souris chauve. C'était le garou qui s'envolait. (4).

« Il y avait un jeune homme nouvellement marié qui était

---

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire Infernal*. Les Loups-garous.
2. Herpin. *La côte d'Emeraude*. Comment on revient, 456.
3. Le Diberder : *Bugul-Noz et Loup-Garou*.
4. Herpin.

condamné à porter le diable durant sept ans, et chaque nuit il se levait pour faire ce qui lui était ordonné. A la fin desséché par la fatigue, il était presque prêt à mourir.

Il en avoua la raison à sa femme : Il y a, lui dit-il, un moyen de me sauver. Demain, à minuit, trouve-toi près de la descente, au bord de la rivière. Je passerai là. Apporte une pelote chargée d'épingles pointues, et, quand tu verras le garou, lance la au milieu du feu (car le garou jetait du feu partout, par ses deux yeux et par sa bouche). Si tu peux tirer du sang, une goutte de sang de moi, je suis sauvé. »

La femme fit ainsi qu'on le lui avait demandé, et aussitôt l'homme s'arrêta debout sur le bord de la rivière, et le diable en fureur se jeta au fond de l'eau (1).

Pourquoi cette efficacité du sang ? Mystère. Sans doute parce que le sang de chrétien a en soi une vertu expiatoire suffisante pour désarmer la puissance du Mauvais. Dans l'autre monde, libre à lui d'agir à sa fantaisie ; il a tout pouvoir sur ses damnés, mais dans celui-ci, tant que la vie n'est pas à son terme, il y a des limites qu'il ne saurait franchir.

Une âme, fût-elle liée à lui par un pacte, ne lui appartient complètement que du moment où elle a franchi le pas de la mort. Ainsi l'a voulu le Souverain Maître, soucieux de préserver sa créature jusqu'au dernier instant.

---

1. Le Diberder : recueilli au Hézo près de Vannes.

TROISIÈME PARTIE

LES REVENANTS

XVIII

LE CHATEAU HANTÉ

Il y avait six ans qu'Armel, soldat sans peur, courait le monde, et il n'avait jamais encore rencontré un homme qui eût osé mesurer ses forces avec les siennes. Las d'user ses semelles sur les routes et de voir son épée se rouiller au fourreau, il s'en retournait au village, lorsqu'il arriva devant une pauvre chaumière à la porte de laquelle une vieille femme filait sa quenouille.

« Dieu vous protège, petite mère, et Madame Sainte Anne aussi, lui dit-il, en s'inclinant avec respect. Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer un endroit où je trouverai table et gîte pour la nuit ? »

« Volontiers, mon filleul, répondit la bonne femme. Prenez à votre gauche la route qui grimpe le long de la colline. Quand vous serez au bout, vous apercevrez un château aux noires murailles autour duquel les corbeaux, les orfraies et les chouettes poussent leurs cris lugubres. Si vous n'avez pas peur, entrez. La table est bien servie et les lits sont moelleux; mais ne dormez que d'un œil, car la maison est hantée. Depuis des siècles, une jeune fille y est enfermée que personne n'a réussi à délivrer. Beaucoup d'hommes de guerre l'ont tenté. Ils ont tous péri, victimes de leur témérité. »

« Par Saint Armel, mon patron ! s'écria le soldat, voilà une aventure qui me plaît. Nous verrons si je serai plus heureux que mes devanciers. »

Il pressa le pas vers le château. En entrant dans la cour, il sonna la cloche du beffroi; personne ne vint à

son appel. Alors il pénétra à l'intérieur et, les uns après les autres, il parcourut les appartements. Pas un être vivant.

« En vérité, murmura-t-il, c'est ici la maison du sommeil. Pourvu que ce ne soit pas la maison du carême perpétuel. »

Il n'avait pas achevé ces mots que du plancher une table sortait automatiquement, et devant lui les mets les plus variés étaient servis.

« Oh! oh! reprit-il, si mes hôtes ne savent pas causer, ils savent régaler ; » et il se mit à manger avec un appétit dévorant, ne se refusant rien, pas même la pipée de tabac de la fin.

Quand il se sentit l'estomac à l'aise, il se leva ; la table disparut instantanément et à sa place apparut un lit moelleux avec couvertures, oreillers, draps bordés de dentelles.

« Diantre! s'écria-t-il, on n'est pas si gâté à la caserne. Le roi ne dormira pas d'un meilleur somme que moi. »

Il se trompait. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était sur sa couche qu'une lueur indécise se projetait sur le mur en face. Un flambeau tenu par une main invisible descendait lentement l'escalier.

« Holà! fit-il, redressé sur son séant, voilà, je crois, le maître du logis. »

« Qui est-là? » demanda une voix dure. « Approchez et vous le saurez », répliqua-t-il. « Je n'oserais, car je vous épouvanterais. » « M'épouvanter? Vous ne connaissez pas le soldat Armel. Il y a des années qu'il court le monde. Il a vu des choses étonnantes et des monstres singuliers. Jamais il n'a encore connu la frayeur. »

« A merveille », fit la voix, et sous ses yeux une façon d'être vivant apparut, et son aspect était tellement hideux, ses traits étaient si repoussants qu'à la considérer, ses cheveux se hérissaient sur sa tête. Elle s'en aperçut et sa voix devint plaintive et pleine de repro-

ches : « Je m'en doutais bien, vous avez peur. Vous ne sauriez donc me délivrer. » « Peur! protesta-t-il, non assurément; c'est la surprise. Que demandez-vous de moi? »

« Je voudrais que vous consentiez à passer trois nuits en ce château. Chaque nuit, vous serez attaqué, maltraité, meurtri. Gardez-vous néanmoins de prononcer une parole. Vous frotterez vos membres avec l'onguent que contient ce vase et vous serez guéri. »

Armel promit et s'endormit d'un profond sommeil. Le coup de minuit le réveilla. Autour de son lit un bruit confus de voix s'élevait, voix de personnes en colère, sans qu'il fût possible de discerner un visage humain. Ces voix s'adressaient à lui : « Qui es-tu ? Pourquoi es-tu là? Hors d'ici! » Mais il se rappelait la recommandation et il n'eut garde de souffler mot. Alors ce fut un débordement d'injures; des bras de fer l'enlacèrent et le secouèrent sur sa couche, au point que ses os craquèrent. « Parleras-tu? » hurlait-on autour de lui. Il continua de se taire et malgré ses souffrances fit semblant de dormir.

Avec l'aube, la forme monstrueuse était de retour, mais déjà elle était changée. Sur l'horrible corps, une tête de femme merveilleusement belle était greffée.

« Merci! lui dit-elle; grâce à vous, je commence à redevenir moi-même. Mais la plus dure épreuve n'est pas passée. Souvenez-vous que le silence, quoi qu'il arrive, est le salut. »

« Je n'aurais garde de l'oublier, répondit-il; je suis trop payé pour ne pas en savoir le prix. »

La nuit suivante, il lui fallut subir des tourments plus terribles encore. Il fut battu, pendu au plafond, finalement jeté sur son lit, à demi mort, mais il n'avait pas poussé un soupir. Grâce à l'onguent, il cicatrisa ses blessures et se sentit aussi dispos que jamais. Dès le premier rayon de soleil, sa visiteuse était dans sa chambre, et sa vue lui arrachait un cri de

surprise. Elle était métamorphosée jusqu'à mi-corps en une femme ravissante.

« L'épreuve décisive est pour ce soir, déclara-t-elle. Encore un peu de courage et nous aurons l'un et l'autre notre récompense. »

« J'ai promis de tenir bon, répliqua Armel. Je tiendrai bon jusqu'au bout. »

Il ne faillit pas à sa parole, mais en vérité il n'eut jamais tant à souffrir. Les voix courroucées répétaient avec rage leur question habituelle : « Parleras-tu ? » et les coups pleuvaient drus sur son pauvre corps. Il lui semblait qu'on lui broyait les membres, et c'est à peine s'il eut la force de se servir de l'onguent. Il n'avait d'ailleurs pas poussé un soupir et sa victoire était complète. Ses peines étaient finies.

Quand, à la pointe du jour, sa visiteuse ouvrit la porte, elle était rayonnante de joie. La transformation était opérée; la forme horrible avait disparu. Devant lui il y avait une jeune fille de taille élégante et d'une beauté souveraine.

« Je ne saurais jamais assez vous témoigner ma reconnaissance, lui dit cette jeune fille, pour le service que vous m'avez rendu. Vous m'avez délivrée des ennemis qui me gardaient prisonnière en ce château depuis trois siècles. Je veux vous payer ma dette en vous donnant ma main. Je reviendrai cette nuit, et désormais je serai votre femme. »

Malheureusement la malchance s'en mêlait. Lorsqu'elle rentra à la nuit close, Armel était profondément endormi. En vain l'appela-t-elle, il ne répondit pas. En vain menaça-t-elle de fuir à jamais, il ne se réveilla pas davantage. Il fallut qu'elle prît son parti. Elle écrivit ses adieux, en pleurant, sur une feuille de papier, les mit avec son mouchoir de satin sous la tête du dormeur, puis elle s'en alla. Dans trois jours, s'il ne la rejoignait pas, elle devait épouser le Soleil.

La douleur d'Armel fut grande, quand il se réveilla, mais il n'était pas homme à se laisser abattre. A la

hâte, il revêtit ses habits et ses armes, et le voilà en route.

Comme il passait le long d'une rivière, il remarqua que l'eau était très agitée. Un gros poisson s'y débattait, la queue prise dans les mailles d'un filet. Il en eut pitié et le délivra.

« Je vous suis bien obligé, ami, de m'avoir sauvé la vie, déclara le poisson. Dites-moi ce que je puis faire à mon tour pour votre service. »

« Je ne sais vraiment, répliqua Armel, à moins que ce ne soit de m'aider à rejoindre ma fiancée au palais du soleil. »

« Le palais du soleil ! s'écria le poisson. Ma foi, c'est la première fois que j'en entends parler. Je ne vous renseignerai donc pas là-dessus, mais où que vous voudrez aller, je suis à votre disposition et je vous seconderai. »

Un peu plus loin, le voyageur aperçut au bord d'une fontaine une vieille chercheuse de pain qui, à genoux, s'efforçait en vain de puiser de l'eau dans un sabot percé, afin d'étancher sa soif : « Vous perdez votre temps, marraine, observa-t-il. Laissez-moi donc boucher les trous, sinon vous ne boirez jamais. » Il dit, et la pauvresse put enfin se rassasier. Ravie d'avoir été servie par cet obligeant jeune homme, elle demanda : « Quel service me sera-t-il permis de vous rendre, mon fils, en récompense de votre charité ?.

Armel eut un soupir. « En fait de service, murmura-t-il, je n'en vois qu'un qui me toucherait : Je suis à la recherche de ma fiancée, qui est chez le soleil, et personne au monde n'est à même de m'enseigner où habite le soleil. »

« Qui sait ? répliqua la vieille. Je suis la reine de tous les oiseaux de la création. Je m'en vais les convoquer. Il est possible que l'un d'entre eux nous l'apprenne. »

Elle mit ses doigts à ses lèvres et lança un coup de sifflet strident. A l'instant, des quatre points cardinaux accoururent une multitude de volatiles qui formèrent

autour de sa tête un cercle gracieux. Or, pas un n'avait ouï parler de la demeure du soleil.

Armel se disposait à prendre congé, lorsque l'on vit arriver bon dernier un corbeau qui se traînait lourdement, comme à bout de forces. Sans doute sortait-il d'un festin, car il tenait dans son bec un os à demi rongé. Il commença par s'excuser : « Pardonnez mon retard, maîtresse, je viens de loin ; j'assistais aux préparatifs de noces du soleil, et dam ! il y avait tellement à manger que je me suis oublié ».

« Vous étiez au palais du soleil? s'exclama le jeune homme. Pourriez-vous m'en indiquer la route ? »

« Volontiers ! mais je vous préviens qu'il y a du chemin ; c'est par delà et les mers, à plus de deux cents lieues d'ici. »

« Ce serait au bout du monde que cela m'importerait peu ! Et Armel se souvint du poisson. Il appela : « Poisson ! poisson ! vite à mon secours ! »

Déjà le poisson était à ses pieds. Il monta sur son dos, et guidé par le corbeau, il partit avec la rapidité du vent, franchissant les obstacles, sans les apercevoir. Au matin du jour suivant, il était à destination. Il en était temps d'ailleurs. Dans le château maîtres et serviteurs se démenaient. Les invités se formaient en cortège pour conduire à l'église ceux qui devaient se marier.

Il importait de ne pas perdre la tête. Il alla se poster au milieu de la route, à l'instant même où le cortège se mettait en mouvement, et déploya le mouchoir de satin qu'il avait trouvé sous sa tête. A cette vue, la future pâlit et s'arrêta interdite ; ses yeux ne l'avaient pas trompée. Elle détacha son bras de celui du soleil.

« Voilà, s'écria-t-elle, un messager qui m'apporte des nouvelles de chez moi. Il me serait agréable de lui causer avant d'entrer à l'église. »

Le soleil n'y fit aucune difficulté. « A votre guise, ma belle, répondit-il. Tout vous est permis aujourd'hui ».

L'imprudent! il avait parlé sans réfléchir. « Grand merci! » dit la jeune fille, et s'élançant vers Armel elle sauta en croupe avec lui sur le poisson et disparut aussitôt, tel un éclair.

En vain maîtres et serviteurs se précipitèrent à sa poursuite. Au bout de quelques minutes ils eurent perdu ses traces.

A quelques jours de là, Armel installé avec sa promise dans le vieux château jadis hanté publiait ses bans de mariage.

Ce fut un événement dans le pays que les noces d'une jeune fille qui avait trois cents ans d'âge. Longtemps on en parla et aujourd'hui le souvenir ne s'en est pas effacé.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Dans le royaume du mystère, la légende a accordé aux Revenants une place aussi importante qu'aux démons. Sur l'idée spiritualiste de la survivance des âmes et d'une sanction dans l'au-delà, les imaginations bretonnes ont brodé à l'infini et donné naissance aux plus extraordinaires inventions. Elles s'y sont d'ailleurs laissé aller d'autant plus volontiers qu'il n'est pays au monde où la pensée de la mort soit plus familière aux esprits qu'en Bretagne. Ils en sont obsédés et sans cesse ils y reviennent. Il leur semble très simple et très naturel de passer de la vie à la mort ; la cloison qui sépare les deux termes est d'ailleurs si mince et si fragile.

Pourquoi la réciproque ne serait-elle point vraie ?

Serait-il plus difficile de quitter l'au-delà un instant que d'y séjourner à jamais ? A celui à qui il est permis de déchaîner la mort, pourquoi serait-il interdit d'en suspendre les effets ?

Le raisonnement est conforme à la doctrine chrétienne, mais on en a exagéré les conséquences à l'excès. Le ciel, la terre et la mer de Bretagne sont peuplés de revenants.

Le domaine qu'ils remplissent est si vaste qu'on n'en saurait

tracer les limites. Il n'est pas rare que les démons eux-mêmes soient rangés parmi eux.

En tous cas, beaucoup, tels qu'ils apparaissent dans la légende, ont figures de revenants.

Ne seraient-ce point des démons ces personnages mystérieux qui, dans le château hanté, frappent si durement le brave Armel ?

D'ordinaire cependant, le nom n'est réservé qu'aux morts, à ceux qui sont damnés en enfer et à ceux qui accomplissent leur temps de purgatoire. On peut croire combien ils sont nombreux, quand on saura que tout trépassé est obligé de revenir trois fois sur la terre (1).

Autres d'ailleurs sont les motifs qui ramènent les uns et les autres. Quand dieu consent à ce qu'une âme quitte l'abîme infernal, c'est afin que sa présence soit une leçon et au besoin une punition pour les vivants. Quand il laisse aller une âme du purgatoire, c'est afin de lui permettre d'accomplir sa pénitence aux lieux où elle a commis ses fautes.

Parfois les âmes sont seules, parfois elles sont en groupe. Au pays de Léon, les grands vents qui montent de la côte ne sont que des tourbillons de damnés qui accourent d'enfer afin de ravager la terre. Pour se garer de leur fureur, il faut se jeter la face contre le sol, sinon on risquerait d'être entraîné à leur suite.

Les revenants damnés ne sont jamais animés de bonnes dispositions. Si l'on est seul et que l'on en rencontre un, mieux vaut ne pas lui adresser la parole. A trois de compagnie, il ne peut rien, car trois baptêmes réunis lui enlèvent ses moyens.

S'il se montre trop agressif, on n'a qu'à recourir à la formule de conjuration : Si tu es de la part de dieu, dis ce que tu veux ; Si tu es de la part du diable, va ton chemin, comme moi le mien.

On est d'autant plus fort contre lui que l'on a sur soi un instrument de travail, bêche, hache, aiguille, couteau, parties de charrue, car les instruments de travail, et surtout la charrue, sont bénis.

Pour être absolument à l'abri de ses maléfices, il suffit de tenir dans la main de l'ortie avec du millefeuille. (2).

Une recommandation que l'on ne doit pas oublier, il faut le tutoyer, en lui causant, et ne jamais lui manquer de respect. On

---

1. Le Braz : *La légende de la mort II*, 151.
2. Collin de Plancy : *Dictionnaire Infernal*. Revenants.

ne peut que lui souhaiter du bien : voilà pourquoi on emploie toujours l'expression : *Doué er pardono !* (Dieu lui pardonne !) en parlant d'un mort. (1).

Ainsi que le démon, le damné qui revient emprunte différents visages, mais quels qu'ils soient, de son corps se dégage un froid de glace. Tantôt on le voit sous ses traits naturels, tantôt sous ceux d'un animal, un âne, un cheval, le plus souvent un corbeau ou un chien noir. Les revenants qui jouent à la soûle et dansent la danse macabre sur la lande devant Yvonic (2) le joueur de bombarde, ne sont que des squelettes. Le mort qui crie : Je suis damné ! à la porte d'un couvent de Chartreux dans le désert n'a qu'un crâne.

Les juifs prétendent que le revenant ne reconnait pas la personne qu'il se propose d'effrayer, si elle porte un voile sur le visage, mais que si elle est en état de péché, le voile tombe, et il la reconnait et la poursuit.

Quoiqu'il en soit, son pouvoir qui est grand ne lui sert qu'à mal faire. Dans le château hanté, il réussit à ensorceler une jeune fille durant trois cents ans, en la transformant en monstre hideux. Souvent il devient le messager de la mort. C'est ainsi qu'aux noces du roi Alexandre III d'Ecosse il apparut, en annonçant à ce dernier qu'il allait trépasser et quelque temps après la chose arriva. (3).

Les mauvais traitements qu'il inflige sont parfois terribles. Malheur à qui rencontre dans la nuit noire le marquis de Pontlez aux abords du ruisseau de Quéménéven et messire Rénorche sur le pont du Signan, surtout s'il s'est laissé aller à des libations tant soit peu prolongées au pardon.

Un bain froid au fond de la rivière lui est réservé et tant mieux s'il s'en tire encore à ce prix. (5).

Le pouvoir du damné en effet s'exerce jusque sur la vie de l'homme. Le tailleur de Kerlo, pour n'avoir pu fournir aux Lutins ou aux damnés qui étaient à son service autant de travail qu'ils en demandaient, fut battu par eux jusqu'à en expirer et finale-

---

1. Le Braz : *La Légende de la Mort II.*
2. François Cadic *Contes et Légendes de Bretagne* I. A la recherche de la peur. L'Ermite et le Damné.
3. Dictionnaire Infernal.
4. *Contes et Légendes de Bretagne* : Le Marquis de Pontlez. L'Etang de Renorche

ment changé en pierre et jeté contre le mur où il est demeuré dans la situation d'un homme accroupi. (1).

Outre le rôle du revenant en cette légende, il faut encore noter celui d'un personnage qu'on est surpris d'y voir apparaître en posture de jeune homme à marier. Il s'agit du Soleil.

Il n'y a pourtant là rien qui soit de nature à étonner, si l'on songe à l'habitude du peuple de tout humaniser, les puissances supérieures et les puissances inférieures, les astres, les plantes et les animaux. Les conteurs qui comme les fabulistes travaillent sur la matière fournie directement par le peuple ne pouvaient manquer de l'adopter. Ils ont donné figure d'homme au soleil, et c'est ainsi que le plus averti des folkloristes de la Bretagne, Luzel, dans son recueil de Contes populaires de la Basse-Bretagne a pu grouper tout un cycle de curieux récits dont le soleil est le centre, un soleil-homme qui agit, qui sent et qui aime de la même façon qu'un être vivant. (2).

---

1. *Contes et Légendes de Bretagne* : Travail de diable.

2. Luzel. *Contes populaires de la Basse-Bretagne I*, voyages vers le soleil.

XIX

LA BÊTE DE LA LOHIÈRE

Elle se nommait la Biffardière, et lorsqu'on voulait la flatter on l'appelait la belle Jeannette. Elle était belle en effet, mais de la beauté du diable, et elle avait l'âme aussi noire qu'une taupe. Jamais elle n'avait un mot aimable pour le malheureux, et si d'aventure un chercheur de pain s'avisait de solliciter son aumône, elle lançait contre lui ses chiens.

Elle était pourtant riche, la méchante créature, ses terres couvraient tout un canton. Il n'y avait pas un recoin pittoresque en Guer qui ne lui appartînt, merveilleuse vallée des Vaux encerclée de rocs sauvages, butte isolée du Dran d'où l'on commande le pays, coteaux boisés le long desquels l'Aff paresseux et flâneur dessine un sillon d'argent. Ses vassaux se comptaient par centaines, mais ils étaient si misérables qu'ils auraient préféré manger des pierres, plutôt que de rester sous son commandement, si on leur avait donné à choisir.

D'habitude elle séjournait en son château de la Lohière, en Loutehel. Elle était là au cœur de son royaume. Au plus loin que son regard pouvait s'étendre, elle avait le droit de dire : ce champ, cette lande, ce bois sont à moi. J'en dispose à ma fantaisie.

Il y avait cependant un bout de terre excepté; oh! pas grand'chose, une prairie qui touchait au pont de Peillac, sur la rivière, et qui appartenait aux moines du prieuré des Moustiers, en Guer. Elle était d'assez

médiocre rapport, mais elle était enclavée dans son domaine et sa vue avait le don de l'irriter.

Une prairie appartenant à des moines! Quel est le coupe-bourse, de haut ou de bas lignage, en frac, en livrée ou en guenilles, qui, à une époque quelconque, a su respecter cela? Un jour on apprit aux Moustiers que la Biffardière avait étendu ses doigts crochus sur le pré et l'avait confisqué.

On a beau occuper son temps aux choses de l'éternité et se désintéresser de celles d'ici-bas, personne n'aime à être dépouillé de son bien. Les religieux poussèrent des cris d'indignation qui émurent le pays; le sénéchal s'interposa et la dame dut rendre gorge.

On juge de sa colère. Elle en prit un tel accès qu'elle trépassa, au milieu d'une tempête de blasphèmes. Comme de juste, son âme descendit tout de go en enfer. Sans doute les voleurs et les malfaisants sont toujours les bienvenus dans la ténébreuse demeure, mais la Biffardière en avait particulièrement fait. Le diable ne put contenir sa joie en présence du riche cadeau qui lui tombait de la terre. Il devina une âme sœur dans cette âme encroûtée de vices, aussi laide que la sienne, et il s'y mira avec complaisance comme le crapaud se mire dans l'eau bourbeuse du marais.

Chose étonnante, lui dont le cœur ne s'ouvre qu'à la haine, il se mit à aimer cette fille des hommes. Il s'en éprit follement, au point d'oublier pour elle les soucis de sa charge. Elle eut le premier rang à sa cour, parmi les créatures perverses qui s'y pressent.

Quel scandale! On ne parlait plus en enfer que de cette bretonne qui avait la figure si belle et l'âme si difforme. Les langues allaient leur train. On en disait et on en redisait; il n'y en avait que pour elle.

Nul cependant ne lui en voulait davantage que la femme du diable. Celle-là, jalouse autant que peut l'être une femme, lui avait voué une inimitié mortelle. Elle cherchait le moyen de se défaire de l'encombrante rivale.

A l'insu de son mari, elle réunit le conseil des démons et leur tint ce discours : « Vous connaissez aussi bien que moi cette Biffardière qui nous est venue du pays de Guer, en Bretagne. Pensez-vous qu'il convienne de la garder parmi nous? Il n'y a pas encore huit jours qu'elle est ici que déjà elle commande en maîtresse. En vérité, je vous le dis, il en sera bientôt de l'enfer comme du paradis. Depuis que là-haut ils ont laissé s'introduire un certain Saint Yves, il est entré tellement de bretons que les autres saints ne trouvent plus où se nicher. Que cette femme reste en enfer un mois seulement, et vous verrez ses compatriotes y arriver en procession. Ils seront si nombreux et si forts qu'ils s'empareront des meilleures places. Nous, nous n'aurons qu'à céder. Accepterez-vous d'en être réduits là? »

« Non, mille fois non! » clamèrent les démons en fureur et leurs protestations étaient si bruyantes que le diable qui, en ce moment, était en tournée sur la terre, en entendit distinctement l'écho. Il accourut aussi vite que l'éclair. « Que signifient ces cris de colère? » demanda-t-il, de son ton de commandement.

« Il y a, lui fut-il répondu, que nous en avons assez ici de cette maudite Biffardière. Elle est capable de nous attirer tout ce qu'il y a de bretons en Bretagne, et nous ne tenons nullement à voir cette espèce de gens parmi nous. Le paradis seulement est bon pour eux. »

« Elle vous gêne! s'écria le diable, dont la nature méchante avait repris le dessus, elle partira! » Aussitôt dit, aussitôt fait.

La Biffardière, saisie aux pieds et à la tête et lancée par mille mains crochues à travers l'espace, fut rejetée en Guer.

Chute effroyable. Elle tomba, tête première, au fond de la coulée du Vanniel, sur une énorme pierre fichée dans le sol. On entendit un bruit sourd. Tout autre aurait eu la tête brisée, mais la vilaine créature était bretonne : ce fut le rocher qui fut ébranlé.

Il est toujours là, ce rocher, et il garde de la secousse une telle impression qu'il en tremble encore. Il suffit d'un rien pour le mouvoir et les jeunes filles viennent le balancer, afin d'apprendre de lui si elles se marieront dans l'année.

Cependant, en se retrouvant de nouveau au pays de Guer, La Biffardière se sentit le cœur plein d'aise. Elle eut un petit rire méchant : « Ils me croyaient partie, les voisins, murmura-t-elle. Ils vont connaître mon retour. Ils n'ont pas craint d'exprimer leur satisfaction à ma mort. ils n'auront pas perdu pour attendre. »

Elle avait appris, durant son séjour en enfer, maint artifice, et, entre autres choses, à nuire aux gens, en se déguisant en bête. A dater de ce moment, on ne parla plus que de la bête de la Lohière.

Parmi les personnes auxquelles elle en voulait particulièrement, il y avait un excellent seigneur, celui de la Touche-Boulard, dont les terres voisinaient avec les siennes. C'était lui qui avait dénoncé au sénéchal le larcin qu'elle avait commis au détriment du prieuré des Moustiers. Il fut sa première victime.

Chaque après-midi, après son déjeuner, le brave homme avait l'habitude de faire sa *marienne* (sa méridienne) sous un chêne, dont les branches touffues le garantissaient contre les ardeurs du soleil. Transformée en corbeau, elle choisit ce chêne pour perchoir. A peine le dormeur commençait-il à goûter les douceurs du sommeil qu'elle poussait des croassements lugubres. Il ne fallait plus songer à fermer l'œil. Inutile d'ailleurs de se servir d'une arme contre le trouble-fête. Les traits ne portaient pas. Le corbeau était invulnérable. La marienne sous le chêne était rendue impossible.

« Ce vilain animal ne me laissera jamais la paix, se dit le pauvre sire ; il vaut mieux que je cherche un autre refuge. »

On aurait juré que la Biffardière avait deviné sa pensée. Elle eut une dernière malice. Un jour qu'elle l'avait laissé, contre son habitude, dormir à l'aise, elle

profita de l'instant où il se réveillait pour lui lancer dans les yeux un flot de poussière, et il en demeura à moitié aveugle.

Après le gentilhomme, les bonnes gens eurent leur part. Quand avait lieu la foire de Guer, on voyait entrer dans les auberges un grand chien noir qui avait l'air d'écouter les buveurs avec beaucoup d'attention. Si l'on prononçait le nom de la Biffardière, il dressait l'oreille. Si quelqu'un en parlait mal, il avait un grondement sourd.

Malheur ensuite à celui-là, lorsqu'il rentrait chez lui le soir. Le chien était dans ses jambes, lui aboyant aux chausses, le bousculant, le mordant jusqu'au sang. Il n'était pas rare que le pauvre homme, surtout lorsqu'il s'était livré à des libations trop copieuses, ne demeurât une nuit entière à cheval sur l'échalier de son courtil, parce que la Biffardière lui tenait les pieds et l'empêchait de se dégager. Pendant ce temps, la maudite créature riait malicieusement et l'on sentait qu'elle prenait un plaisir immense aux angoisses de sa victime.

On ne saurait croire combien de vilains tours elle joua ainsi aux habitants de Guer. Un fermier avait-il perdu son cheval, une chèvre, un mouton, elle accourait au devant de lui, changée en mouton, en chèvre ou en cheval, se laissait conduire docilement au village, puis, arrivée à la porte de l'écurie, elle disparaissait dans la nuit, en lançant une ruade et en éclatant d'un rire sardonique.

Venait-on puiser de l'eau à la Claire-Fontaine ? on apercevait un petit poisson au fond de la source, mais gare à qui touchait ce poisson. Il grossissait, au point de remplir le réservoir, jouait de la queue comme un possédé et mouillait jusqu'aux os l'imprudent qui l'avait dérangé. Et toujours, pour accompagner le mauvais tour, le même rire méchant.

Faut-il croire que son passage en enfer l'avait rendue frileuse ? Sans doute, car elle redoutait les rigueurs de l'hiver. Lorsqu'il gelait, elle était obligée

d'entrer dans les maisons, afin de ranimer ses membres engourdis. Un soir qu'elle avait pénétré dans la maison de la Claire-Fontaine, un des hommes qui assistaient à la veillée la reconnut à sa figure roussie par le feu éternel et à son air mauvais de damnée, et lui lança une plaisanterie : « Souffle donc la flamme, *goule neille* (bouche noire), si tu veux te réchauffer ! »

La plaisanterie éveilla en elle une colère terrible. Elle se mit en effet à souffler, mais ce fut avec une telle violence que les étincelles jaillirent de toutes parts et communiquèrent le feu à la maison qui fut brûlée aussi vite qu'une meule de paille.

Tel fut son dernier exploit. A dater de ce moment, il ne fut plus question d'elle au pays. Elle disparut pour toujours. Elle devait être au bout de ses méchancetés, et sans doute le diable avait-il jugé à propos de l'emmener.

Bonnes gens, quand vous passerez à Guer, vous entendrez peut-être encore raconter les méchants tours de la Biffardière, mais ne tremblez pas ; vous ne la rencontrerez sûrement plus en chemin. La Bête de la Lohière n'est plus qu'un souvenir des vieux.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

C'est un fait d'observation que les Revenants sont hantés par les idées et les sentiments qui occupèrent leur esprit durant leur séjour sur la terre. Ils semblent en poursuivre la réalisation avec plus de résolution encore.

Marie-Jeanne Perennou, la riche fermière de Plogonnec condamnée à l'enfer à cause de sa coquetterie, n'a rien de plus pressé, quand elle revient dans sa demeure, que d'essayer ses beaux atours et on l'entend qui murmure : « Jésus, me zo liebel,

Jésus me zo braû ! » (Jésus me voilà bien attifée, Jésus que je suis belle) (1).

La Biffardière, dans ses diverses incarnations, ne songe qu'à une chose, comment s'y prendre pour causer davantage de mal aux gens. Son incurable méchanceté n'a fait que s'exaspérer en enfer et il lui a suffi d'y être demeurée un mois seulement pour être au courant de tous les artifices dont le diable se sert pour son œuvre de perdition. Avec quelle joie elle en essaie l'efficacité sur les personnes contre lesquelles elle a de la rancune à assouvir.

Le revenant, par un instinct naturel, retourne de préférence aux lieux qu'il habita jadis. La Biffardière se retrouve à Guer avec infiniment de satisfaction, non point parcequ'elle a gardé à son pays un certain attachement (une âme de damnée est incapable d'aimer) mais parceque sa perversité éprouve plaisir et orgueil à la fois à revoir les endroits où elle commit le mal et parcequ'elle voudrait, au moyen de ses procédés diaboliques, entraîner à sa suite dans la voie de la perdition les gens qu'elle a connus.

Il est à remarquer que cette femme, par sa condition, s'élève au-dessus du commun. Elle est femme de caste et le fait mérite d'être signalé. D'ordinaire les conteurs ne réservent pas le beau rôle aux riches et aux puissants. Il y a chez eux le préjugé du petit contre le grand. Accapareurs du bien d'autrui, spoliateurs des faibles, désœuvrés livrés aux désordres et aux passions déréglées, méchants prêts à nuire à leurs semblables, tels apparaissent à leurs yeux les riches, nobles et bourgeois. Leur fortune est marquée des signes de l'iniquité et d'en avoir joué est une raison pour être écarté de l'entrée du ciel. En enfer, ils sont multitude, tandis que les paysans au contraire y sont très peu nombreux, la vie de misère qui est leur partage sur la terre les dispensant d'être malheureux dans l'autre monde (2).

Il n'est guère facile de se débarrasser des mauvais revenants : on dirait qu'ils se cramponnent aux lieux qu'ils fréquentent. La Bête de la Lohièvre partit, parce que son temps était venu ; mais d'ordinaire, il faut l'intervention d'un pouvoir supérieur pour les chasser. En Basse-Bretagne il n'y a guère que les prêtres, et encore pas tous les prêtres, certains seulement plus habiles et

1. Le Braz : *La Légende de la Mort*, II. La fille à la robe rouge.
2. Le Braz : Id.

plus résolus que les autres, à peine un çà et là, qui en soient capables.

C'est à eux que l'on doit recourir, quand il s'agit de délivrer une maison hantée. Ils doivent procéder par exorcismes, armés d'eau bénite et de leur étole, mais ils doivent être de taille et d'humeur aussi à user de force physique.

Quand le prêtre a dépisté le revenant, il n'est pas rare que celui-ci lui refuse de partir. Alors il lui faut engager avec lui une lutte terrible qui dure parfois une nuit entière et dont il sort exténué. Une fois qu'il l'a vaincu, il l'enchaîne étroitement et le conduit dans un lieu abandonné où il pourra faire sa pénitence, sans causer de mal désormais à personne.

Messire Renorche qui épouvantait les gens au passage du Signan fut ainsi emmené par le recteur de Noyal jusqu'au milieu de la lande de Bendavat. Là l'homme de Dieu traça autour de lui une circonférence large comme un cercle de barrique, en lui disant : « Voici le lieu de ta pénitence. Tu tourneras dans ce cercle, sans jamais en sortir, jusqu'à la consommation des siècles. » Et depuis, le vilain personnage est resté là-bas (1).

D'ordinaire le prêtre enferme le revenant dans le corps d'un animal, par exemple un chien noir, et le fait conduire au loudic par un homme de confiance.

Le recteur de Plogonnec chargea ainsi le valet de charrue de conduire Marie-Jeanne Pérennou changée en chien jusqu'à la dernière ferme des Monts d'Aré, à l'entrée du marais de Saint-Michel, en lui disant qu'une fois là quelqu'un l'en débarrasserait. Il y rencontra en effet le recteur de Saint-Rivoal qui était déjà prévenu par ses livres et qui fit disparaître l'âme malfaisante.

Un autre recteur de la contrée, celui de Quéménéven, avait de même réduit à l'impuissance un fantôme malfaisant, le marquis de Pontlez, qui terrorisait les campagnes. Après une bataille qui dura sept nuits, il le jeta dans l'étang de Poulhalec.

Toutefois aucun prêtre n'eut jamais le succès de Tadic-Coz, recteur de Bégard, contre les revenants. Dieu lui avait donné autant de pouvoir qu'au pape. « On prétend que de temps en temps il passait la tête dans le soupirail de l'enfer, demeurait penché sur l'abîme et conversait avec les diables (2). Ceux-ci

---

1. François Cadic : Contes et légendes de Bretagne, I. L'étang de Renorche.

2. Le Braz : La légende de la mort, II. Le conjuré de Tadic-Coz.

n'avaient pas de pire ennemi. Nul ne s'entendait mieux à les conjurer et aussi à chasser les âmes de damnés qui erraient par le pays. Jamais aucun recteur n'en dépêcha autant au loudic.

Il manqua à la Biffardière de trouver un Tadic-Coz sur sa route, mais il y a un temps pour tout, même pour le mal et le dernier méfait qu'elle commit et qui fut d'incendier une maison acheva sans doute d'exciter la colère de Dieu, car depuis lors Guer ne la revit plus.

XX

LE CHASSEUR FANTOME

La fortune de Jehan de Porcaro s'était dissipée au vent des guerres et des aventures. Il s'en fallait bien que le brave sire fût plus le rente des gentilshommes du duché de Bretagne.

N'avaient été son pigeonnier par derrière, son motif ogival sur le pignon et par devant le blason sculpté sur le linteau de la porte, son château n'aurait guère passé pour une demeure seigneuriale. Ses murs lézardés et son toit cabossé lui donnaient les allures d'un mendiant en guenilles.

Le pays aussi était à l'avenant, pas riche du tout. Des landes et puis des landes, hérissées de rochers sauvages, d'ajoncs stériles et de bruyères rabougries. On aurait dit un désert.

Rien d'agréable n'eût arrêté le regard dans cette morne solitude, si l'on n'avait distingué à l'horizon une lisière de forêts et vers l'orient, du côté de Guer, de gracieuses collines dont les pentes étaient semées de champs de blé et le long desquelles l'Oyon, gentille et paresseuse rivière, déroulait son sillon d'argent à travers les prés.

Messire Jehan, malgré son dénuement, était un homme charitable. Il n'était infortuné qui vint crier misère à sa porte sans trouver une main largement tendue. S'il y avait du pain pour la maisonnée, il y en avait aussi pour les envoyés de dieu. Fier avec les grands, pitoyable avec les petits, telle était la devise de la

famille. Pas un de la lignée ne s'en était allé de vie à trépas, sans emporter les regrets du pauvre monde.

Pourquoi faut-il cependant que sur cette terre il ne se rencontre de perfection qui n'ait sa contre-partie ?

Il avait aussi son défaut, messire Jehan, un gros défaut. Il avait pour la chasse une passion immodérée. Était-ce pour occuper ses loisirs ? Était-ce pour exercer ses muscles que le repos énervait ? Était-ce pour détruire les bêtes sauvages ? Il n'y avait jour que le créateur fit, sans qu'il ne passât, au galop de son cheval et suivi de sa meute, par les landes de Porcaro et de Coëtquidan, par les bois de la Voltais, de Coetbo et du Silio ; et le jour ne lui suffisait pas, il chassait encore la nuit.

Le dimanche, tandis que par dessus les moutiers et les chapelles s'élevait la sonnerie des cloches appelant les fidèles aux offices, on entendait le bruit éclatant de son cor qui jetait l'hallali le long des rives de l'Oyon.

« Bah ! disait-il, dieu est bon ; Je répandrai autour de moi tellement de charités, j'obligerai tellement de malheureux, qu'il ne saurait me garder rigueur de manquer la messe le dimanche ».

Dieu est bon, oui sans doute, mais il ne faut pas oublier que ses commandements doivent être observés.

Il y avait déjà quelque temps que Jehan de Porcaro était parti rejoindre les siens au cimetière de la paroisse les échos de l'Oyon ne renvoyaient plus le bruit de son cor et la lande était redevenue silencieuse. On commençait à oublier le pauvre sire. Même ceux là qui avaient le plus bénéficié de ses largesses n'en parlaient presque plus, lorsque, dans le pays, on apprit de singulières choses. Il n'était question que d'un chasseur fantôme qui chaque nuit errait dans les terres, emporté par un coursier plus rapide que le vent. Il passait de préférence autour du village de Saint-Joseph et de la ferme de la Ville-Hue. Ceux qui ne l'avaient point vu l'avaient bien entendu.

Comme minuit sonnait, la meute fantastique partait dans un galop endiablé. On percevait les aboiements

furieux des chiens, le bruit des sabots du cheval qui bondissait par-dessus les obstacles, les excitations du chasseur qui ne semblait jamais las ; puis une fois au bout de la lande, auprès d'une petite chapelle dédiée à Saint Jean, la chevauchée s'arrêtait, les chiens hurlaient à la mort, le fantôme poussait un cri d'effroi qui déchirait les cœurs et tout s'évanouissait dans les ténèbres.

La terreur régnait au pays de Guer, et il y avait motif. Les plus courageux ne se hasardaient pas à traverser la lande de Saint-Jean, quand la nuit était venue.

Qui donc était ce singulier fantôme ? Personne ne se risquait à percer le mystère.

En ce temps, vivait aux environs un homme de dieu pieux et charitable, aimant les pauvres et l'église, dont les anciens redisent encore le nom avec vénération. Il s'appelait Pierre Laloy. Celui-là était trop vertueux pour avoir rien à redouter des fantômes ou du diable. Ce fut lui qui mit fin aux chevauchées du revenant.

Une circonstance imprévue l'avait retenu au bourg de Guer ce jour-là.

Depuis longtemps la terre était noyée dans les ténèbres, car il était minuit.

Il suivait pour s'en retourner à la maison un sentier qui coupait à travers la lande et qui passait non loin du château de Porcaro, près de la chapelle de Saint Jean, quand un bruit insolite le fit se retourner. Cela semblait sortir du bout de l'horizon et courir vers lui avec la rapidité du vent.

« La cavalcade du chasseur fantôme ! » murmura-t-il.

C'était bien cela.

On entendait les aboiements des chiens, le galop du cheval et la voix du cavalier, et ce vacarme dans la nuit sombre était d'un effet terrible. On aurait dit un ouragan déchaîné. A peine eut-il le temps de se garer. La meute était déjà auprès de la chapelle.

Alors il fut témoin d'une scène inoubliable.

Au fur et à mesure que chaque chien arrivait

à côté de la porte, il poussait un hurlement, et il disparaissait à l'intérieur. Il ne restait plus que le cavalier qui gémissait à fendre l'âme.

Lui aussi cherchait à entrer dans la chapelle, mais il avait l'air de n'avancer qu'à regret. Il ne mettait le pied sur le seuil que pour reculer, et ses gémissements reprenaient de plus belle.

Quelle pouvait être la cause de ses hésitations ? Hardiment Pierre Laloy, s'armant du signe de la croix, s'avança vers lui.

Horreur ! le fantôme se retourna et il s'aperçut que ce n'était qu'un squelette revêtu d'un long suaire, dont les ossements s'entrechoquaient avec un bruit de bois mort et dont les orbites vides semblaient brûler d'une flamme ardente.

Tout autre que Pierre eût reculé d'effroi, mais il se sentait fort de la vertu divine. Il se posta devant l'effrayante vision :

« Qui que tu sois, s'écria-t-il, élu de dieu ou fils du diable, si tu viens de la part du ciel, approche et parle. Si tu viens de la part de l'enfer, parle encore et puis va-t-en ».

Le fantôme eut un soupir de soulagement, et de ses orbites jaillit un éclair de joie. Pierre crut voir son visage s'illuminer d'une auréole :

« Qui que tu sois toi-même, répondit-il, chrétien courageux, je te remercie de l'acte de charité que tu accomplis par ta seule présence en ce lieu. Non ce n'est pas de la part du diable que je suis ici, mais de la part de dieu.

Sur la terre j'avais nom Jehan de Porcaro, homme de bien, suivant le monde, car je ne rebutais pas les malheureux, mauvais chrétien suivant le souverain juge, car pour satisfaire ma passion de la chasse, j'oubliais la messe du dimanche. La main du seigneur s'est appesantie sur moi et dure a été ma punition.

Tandis que le feu du purgatoire me dévore à l'inté-

rieur, il faut que chaque soir je recommence mes chasses.

Voilà des années que je cours du bois du Silio à celui de Coetbo, des landes de Coëtquidan à celles de Saint Jean, sans trêve ni repos, poursuivi par le bras vengeur du justicier, attendant en vain que, dans cette chapelle, un prêtre célèbre pour moi les messes que j'ai manquées. Sans doute mon supplice aurait-il duré longtemps encore, mais Dieu a eu pitié de ma détresse. Il t'envoie au-devant de moi pour m'apporter enfin le salut.

Béni sois-tu. Ton cœur généreux de chrétien ne me refusera pas le seul service que je réclame de toi; voici ce que je voudrais... ».

Que voulait le fantôme ? A maintes reprises la question fut posée à Pierre : « Que t'a-t'il donc demandé?» Toujours celui-il l'éludait et il se contentait de répondre : «Il m'a rappelé le troisième commandement. »

Le brave homme mourut sans avoir livré son secret, mais sans doute avait-il tenu les engagements qu'il avait pris, car jamais plus on ne vit de revenant près de la chapelle de Saint Jean. La justice de dieu avait dû pardonner et Jehan de Porcaro avait fini sa pénitence.

N'oublie pas le précepte, chrétien, car il est rigoureux et de grave conséquence : « Les dimanches tu garderas, en servant dieu dévotement. »

COMMENTAIRE EXPLICATIF

La seconde catégorie de Revenants, celle des âmes du purgatoire, occupe le plus de place dans la légende bretonne. A l'en croire, la plupart d'entre elles font leur pénitence sur la terre. Elles y sont aussi pressées que les brins d'herbes des prairies. Il y a même un jour dans l'année où toutes, sans

exception, retournent au monde et se rassemblent dans les maisons qui furent les leurs ou dans celles de leurs parents et de leurs amis, c'est la veille de la Fête des Morts, au soir de la Toussaint.

« Ce soir là, il y a plus d'âmes dans chaque maison que de grains de sable dans la mer et sur le rivage. » (1).

Elles y sont d'ailleurs les attendues, et l'on a soin de balayer le sol, afin qu'elles ne se salissent pas, de mettre au feu une grosse bûche, afin qu'elles se réchauffent, car les morts ont toujours froid, et de servir sur la table des mets en abondance (2), afin qu'elles se régalent copieusement, car il leur faudra jeûner longtemps ensuite, mais on n'a garde de laisser un trépied sur le foyer, car les morts s'y assoieraient et s'y brûleraient, et en punition un membre de la famille mourrait dans l'année.

Le lieu qui est assigné aux revenants du purgatoire pour leur pénitence est celui où ils ont commis leurs péchés. Ils y sont en groupe parfois. En certaines églises on voit entrer, sur le coup de minuit, une multitude d'ombres qui viennent assister à une messe célébrée par un prêtre fantôme. Ce sont des âmes de la paroisse qui en ont pris jadis trop à leur aise avec le précepte de l'observation du dimanche et qui soldent leur dette à la justice divine.

Sur les côtes, il n'est pas rare d'entendre, les nuits de tempête, des cris lugubres : iou ! iou ! ce sont les noyés qui n'ont pas reçu la sépulture sainte et qui errent en bandes, en s'appelant entre eux. Ils n'entreront pas au paradis s'ils ne sont ensevelis.

Le chasseur de Porcaro est accompagné de toute une meute de chiens dans ses chevauchées à travers la lande de Coelbo, parceque ses chiens comme lui manquèrent à la loi du repos dominical.

Le plus souvent cependant, le revenant est seul. Ici c'est un paysan qui empiéta sur la part du voisin, en labourant son champ, et qui cherche à tracer un sillon qui réparera le larcin (3). Il attend qu'un vivant lui prête assistance. C'en est un autre qui a déplacé à son profit la borne séparant deux morceaux de terre et qui s'en va chaque nuit portant cette borne sur ses épaules et criant d'une voix lamentable : « *E' men' è lakein mé er méu man ?* »

---

1. Cambry : Voyage dans le Finistère.

2. François Cadic. Contes et Légendes de Bretagne : I. Le revenant du Miz du

3. Contes et Légendes de Bretagne. Bien d'autrui tu ne prendras,

(où mettrai-je cette pierre?) jusqu'au moment où une voix de vivant lui aura répondu : « *Lakeit hon e leh hues er havet* » (Mettez la où vous l'avez trouvée).

Ailleurs, sur la côte de Cornouailles, c'est Iannic an od (Jean de la Grève), sur celle du Morbihan Pautr er mor (Le gars de la Mer), l'un et l'autre des noyés sans sépulture et que l'on entend hurler de façon sinistre, surtout quand il y a grand vent.

Certains revenants ont à faire pénitence dans des endroits autres que ceux où ils ont péché. Ainsi les naufragés de la baie de Douarnenez font la leur pendant huit jours à Morgat, dans la grotte de l'Autel, puis ils se rendent dans l'autre monde.

Les pendus restent entre ciel et terre et n'iront jamais ni en paradis ni en enfer; les enfants morts sans baptême volent comme des oiseaux dans l'air. A la fin du monde, Saint Jean les baptisera et ils entreront au paradis (1). Les assassinés errent à l'endroit où ils ont perdu la vie, jusqu'à ce qu'on leur érige une croix ou que leurs assassins aient payé tribut.

Entre les revenants, ceux qui sont condamnés à la pénitence la plus rigoureuse sont les chrétiens insouciants qui ont négligé d'accomplir des pèlerinages obligatoires à tout breton. Il y a d'abord celui de Sainte Anne d'Auray. Tant pis pour celui qui n'y est pas allé de son vivant ; il faudra qu'il y aille après sa mort. Il y a ensuite celui de Saint Ronan dont la Troménie ou pèlerinage circulaire à travers le pays sanctifié par l'anachorète a lieu tous les six ans et attire une foule énorme de dévots.

Ce pèlerinage s'impose aussi à tout breton, vivant ou mort. Les morts n'y manqueront jamais. Quand le mauvais temps empêche la procession de sortir, on voit leur cortège se former dans les nuages et suivre le parcours sacré, Saint Ronan en personne à leur tête.

Trois pèlerinages valent à qui les manque vivant une punition particulièrement sévère, Notre-Dame de Bulat, Landeleau et Saint Servais. On y va, une fois mort, son cercueil sur le dos et en n'avançant chaque année que de la longueur de ce cercueil. Nombreux sont les cercueils qui arrivent chaque jour à Saint Servais. Il suffit de prêter l'oreille pour les entendre tomber dans le puits creusé dans le mur de l'église.

Les personnes qui sont infidèles à la parole donnée ne sont

---

1. Le Bras : *La Légende de la Mort*, II.

pas non plus ménagées dans l'autre vie. Une jeune fille qui avait promis à son frère de l'enterrer à Lanhouarneau et qui avait négligé de le faire fut contrainte par le mort de transporter son corps sur son dos, de Plougar où on l'avait inhumé jusqu'à Lanhouarneau (1). Un soldat de Napoléon, Mathias Carvennec de l'Ile Grande qui avait pris avec un camarade l'engagement de ramener ses ossements au pays natal et qui n'y avait plus songé dut acquitter sa dette après sa mort. Il dut aller chercher les ossements et ramener sur son dos le cercueil qui pesait le poids de l'arbre entier qui en avait fourni les planches. Il marchait, du coucher du soleil au chant du coq, et faisait à reculons, les nuits paires, la moitié plus la moitié de la moitié du chemin gagné, les nuits impaires. Son voyage dura quinze ans (2).

Beaucoup de revenants conservent un aspect humain, mais il en est qui revêtent un corps d'animal. Les âmes des matelots qui se noient en mer se changent en pétrels pour venir réclamer des prières (3). Les anciens seigneurs de Tonquédec, Coatfrec et Coatnizan, durs au pauvre monde de leur vivant, sont devenus des lièvres après leur mort. L'animal le plus peureux et le plus débonnaire a remplacé l'homme de guerre féroce. En revanche ce lièvre est invulnérable aux traits. Celui de Coatnizan reçoit un coup de fusil d'un chasseur sans en être incommodé et déclare qu'il lui en faut encore sept cent vingt et sept, avant d'être délivré.

Les âmes des personnes pour lesquelles dieu se demande s'il les sauvera ou non sont changées en corbeaux jusqu'à la fin du monde. D'autres sont transformées en chevaux, vaches, moutons, colombes, éperviers, voire en arbres (4).

Les occupations des revenants sont variables. En général ils font ce qu'ils étaient accoutumés de faire de leur vivant. Certains sont dans une sorte d'état contemplatif parmi les buissons de lande, les haies d'épines, les blés, où il prient sans doute. Certains sont plus actifs. On en rencontre qui coupent de l'ajonc et des mottes de tourbe, afin d'entretenir le feu du purgatoire.

---

1. Sauvé. Revue des Traditions populaires, II, 257.
2. Le Braz. La Légende de la Mort, II. L'histoire de Marie-Job Kerguénou.
3. Sébillot. Revue des trad. popul. XII, 395.
4. Le Braz : La Légende de la Mort : Les deux vieux arbres.

On en trouve aussi qui sont toujours en mouvement, tels les chasseurs de nuit.

Johan de Porcaro n'est pas une exception dans la légende bretonne. Les cavaliers fantastiques y reviennent souvent ; tantôt c'est le diable lui-même qui joue ce rôle (1), tantôt un damné, tantôt une âme du purgatoire.

Jean René Cuzon, à son retour de Landerneau un soir, est rejoint par un cavalier qui ayant eu besoin de s'absenter un moment lui confie la garde de sa bête ; or cette bête est une femme qui lui conseille de prendre la fuite, car c'est le diable qu'elle porte.

Alanar Guillou d'Elliant ayant bu plus que de raison et ne tenant plus sur ses jambes à la nuit est rejoint par un cheval sur lequel il grimpe et qui le promène dieu sait où d'un train infernal. Ce cheval était le diable. La course aurait fini de façon tragique, si le coq n'avait chanté soudain, annonçant le jour (2).

Simon le Bigre, en rentrant de Châteaubriant, à l'heure des ténèbres, aperçoit contre un buisson un cheval qui l'interpelle :

« Tu vas bientôt rencontrer mon maître. Il ne manquera pas de te demander ton couteau. Si tu veux éviter la mort, présente lui la lame et non le manche. » Ce cheval n'était autre que le seigneur de Coëtenfao, un huguenot dissolu qui après une vie d'excès de toute nature terminée par un suicide, menait des chevauchées fantastiques à travers bois, tantôt chasseur entouré de sa meute, épouvantail des bonnes gens, tantôt cheval lui-même, portant le diable en croupe.

Simon se garda d'oublier le conseil. Quelques pas plus loin il vit apparaître le démon et le premier mot de celui-ci fut : « Ton couteau ! ». Il s'empressa de lui en présenter la lame. Le démon passa sans rien dire, mais un instant après il déchargeait sa colère sur son cheval. On l'entendait crier : « Tu as parlé, maudite bête, malheur sur toi ! » et il se perdait dans le bois avec un vacarme effroyable. (3).

Les revenants sont de caractère très ombrageux : ils n'aiment pas qu'on médise d'eux, ni qu'on les plaisante, ni qu'on les trouble ou les moleste. Ils n'aiment pas non-plus rencontrer les vivants la nuit, surtout entre dix heures et deux heures, car la nuit

---

1. V. Le possédé du diable.
2. Le Braz.
3. Histoires et Légendes du pays de Châteaubriant.

étant à eux, ils ne veulent pas que ceux-ci qui ont le jour empiètent sur leurs droits. Malheur à qui siffle, à qui s'avise de répondre aux iou ! iou de Iannic-an-od. Il ne leur plait pas davantage qu'on s'apitoie sur leur sort.

S'ils sont heureux, les larmes des vivants troublent leur béatitude ; s'ils attendent au purgatoire d'être sauvés, les larmes retardent leur salut. S'ils sont damnées (1), elles retombent sur eux en pluie de feu et redoublent leurs tortures.

Leur manquer, c'est s'exposer à des châtiments terribles, car ils ont reçu le pouvoir de punir sévèrement et de frapper jusqu'à tuer. Les obliger c'est attirer de leur part reconnaissance et bons procédés, car même par delà le trépas ils ont encore le droit de bien faire. Un fils de roi de France qui allait périr en mer dut son salut à un mort qu'il avait trouvé abandonné à l'entrée d'un cimetière, parceque insolvable, et dont il avait payé les dettes (2).

Pierre Laloy n'a jamais livré son secret, mais on peut être sûr d'une chose. En délivrant l'âme de Jehan de Porcaro, il s'est assuré à lui-même le bonheur éternel. Les morts n'oublient pas leurs amis.

---

1. Le Braz.

2. François Cadic. Contes et Légendes de Bretagne I. Le fils du roi de France et la Mort.

Le Braz : Légende de la Mort. Jean Carré.

XXI

LE LÉPREUX DU PONT SAINT NIEL

Il s'en allait tristement, le pauvre lépreux, le dos courbé, le pas chancelant, le visage dissimulé sous les rebords de son large chapeau, vers son village du Clandy (1) là-bas au bout du coteau, tout contre le bourg de Noyal. Que de fois il l'avait parcourue, cette route de Noyal à Pontivy, apportant avec lui le produit de la seule industrie qu'il fût permis aux malheureux de son espèce d'exercer, des cordes de chanvre.

Du moins aurait-il eu le droit d'espérer une juste rétribution de sa peine, mais d'ordinaire il ne récoltait que des affronts de la part des gens de la ville. Sitôt qu'on voyait apparaître au détour de Saint Mélard son visage hideux, rongé par le chancre, semé de plaies sanglantes et d'écailles purulentes, les enfants se sauvaient, les femmes détournaient la tête avec horreur et les hommes excitaient leurs chiens en criant : « Hé ! le Cacous ! Hé ! le Malord (2) ! que viens-tu faire ici ? Tu vas nous donner la malchance ! Tafaut ! Kidu, mords-le ! »

Ce jour-là, il avait été particulièrement rebuté. C'était pourtant le jour de la grande foire du pays, la Foire de Novembre (3), et les affaires auraient dû

---

1. Maison des malades. C'était là que se trouvait la léproserie de Noyal.

2. Cacous et Malord étaient les termes d'injures par lesquels on désignait les lépreux en Bretagne.

3. La foire de Kalan-Gouian à Pontivy est d'institution ancienne et très réputée en Bretagne.

marcher à souhait. Loin de là. Il avait eu beau proposer sa marchandise dans la rue et à l'entrée des maisons, personne n'y avait prêté attention. Il n'avait recueilli ni un rouge liard ni un morceau de pain et il lui avait fallu s'en refourner, la bourse vide et l'estomac tiraillé par la faim.

Déjà il commençait à se faire tard. Lentement le soleil s'inclinait derrière la muraille de granit des collines de Malguénac et les petits oiseaux chantaient déjà la vêprée, blottis dans le lierre. Une brise légère frissonnait au bout des branches, et bien qu'on fût à l'arrière-saison, le ciel avait encore de douces clartés, les douces clartés de l'automne qui précèdent les sombres tristesses de l'hiver. Il y avait de la joie dans la nature et chaque être semblait se presser de profiter des derniers beaux jours.

Seul, le cœur du lépreux était dans la détresse. Les charmes de l'ambiance étaient un trop rude contraste pour être capables de l'ensoleiller. Quelle existence avait été la sienne, depuis le moment où il s'était senti gagner par l'horrible contagion et où il avait dû quitter la société de ses semblables pour vivre seul dans une cabane, en un village isolé, sans autre compagnie que celle de misérables atteints du même malheur que lui, rebutés des hommes et maudits de Dieu. Ah! oui, plutôt que de se réjouir, il avait envie de pleurer.

La route de Noyal, quand on a quitté Pontivy, rencontre, au bout d'un quart d'heure de marche, un modeste village, Saint-Niel (1), dont les habitations rustiques s'élèvent à la bonne franquette et s'égaillent derrière les fossés, sans souci du cordeau ni de la symétrie, masures de tâcherons coiffées d'une calotte

---

1. Le village de Saint-Niel a eu ses célébrités. Dans la ferme de Kergrésil à côté est né Leperdit, le petit tailleur, maire de Rennes pendant la Révolution, qui en imposa à Carrier, et dans une des chaumières vécut le mendiat aveugle Jacques Coinec (Jacq en dall à Seniel), l'un des derniers et des plus célèbres bardes de Bretagne, auteur d'une infinité de chansons populaires.

de paille, maisons de fermes précédées de l'aire à battre et flanquées du portail cintré qui leur donne une allure seigneuriale, auberges dont les portes et les fenêtres étroites semblent loucher vers les passants et leur dire : « Entrez donc, ici l'on boit et l'on mange à satiété. »

Le malheureux le savait; dans les auberges de Saint-Niel, aussi bien que dans les autres auberges du pays, buvait et mangeait qui voulait, et autant qu'on voulait, encore est-il qu'il fallait y mettre le prix. Les porte-besace et les gueux n'y avaient guère accès. Ce n'était pas pour eux que pétillait le cidre mousseux dans les pichets au ventre rebondi.

D'ordinaire il passait à côté sans oser regarder, mais cette fois il ne put résister à la tentation. La faim le tenaillait jusque dans les entrailles et il se sentait défaillir.

Il s'arrêta devant la première auberge. Devait-il entrer? Le spectacle n'était pas engageant. Le long du mur, des troupeaux de moutons bêlaient éperdument, des vaches beuglaient à déchirer les oreilles et, à l'intérieur, des buveurs qui revenaient de la foire se disputaient avec force jurons et chantaient à tue-tête des chansons bachiques qui n'avaient ni rimes ni mesure. Il pensa : bien que leur raison ait déjà sombré dans les verres, peut-être auront-ils pitié de moi, et timidement il s'avança sur le seuil :

« La charité, s'il vous plaît, mes bonnes gens, murmura-t-il, pour celui qui a faim, au nom du Seigneur Dieu et de Madame Sainte Noyale. (1) »

Les buveurs s'étaient retournés vers la porte : « Qui donc avait l'audace d'interrompre leurs libations et de parler de faim, alors qu'eux ils ne songeaient qu'à leur soif? »

La figure horriblement défaite du malheureux leur apparut dans l'entre-bâillement : « Le lépreux du

---

1. La vierge martyre sainte Noyale est la patronne de Noyal-Pontivy et elle est en grande vénération dans le pays.

Clandy ici! s'écrièrent-ils, quelle audace! Il vient sans doute jeter un sort à nos bestiaux. Il lui en coûtera cher; » Et se levant de table, hurlant, sacrant, pestant, ils s'élancèrent sur lui, le précipitèrent sur le chemin et se mirent à le piétiner avec fureur, tels une bande de chiens enragés.

Lorsque, de lassitude, ils s'arrêtèrent, le pauvre être n'était plus qu'une loque. Le sang jaillissait par mille plaies. Il eut grand'peine à se redresser; ses jambes fléchissaient sous lui. Pourrait-il jamais, tel qu'il était, arriver jusqu'au Clandy? Il le fallait bien, cependant, car à rester là il risquait la mort. Rajustant ses haillons et s'appuyant sur son bâton, il reprit donc son pénible calvaire.

La route, en sortant de Saint-Niel, descend une longue pente qui, insensiblement, aboutit à une vallée dans le creux de laquelle court un ruisseau, le Signan, qui rejoint le Blavet à quelques kilomètres au sud. En temps ordinaire, ce ruisseau n'est qu'un filet d'eau qui s'en va paresseusement avec des gazouillis entre sa double bordure d'aunes, de trembles et de peupliers. A l'époque des pluies d'automne, il devient un torrent fougueux qui se répand sur ses deux rives et de sa vaste plaine de prés verts fait un lac immense.

En ce moment, il débordait de son lit et son flot déchaîné battait avec violence contre le tablier de la passerelle jetée en travers de la route. Que d'infortunés voyageurs avaient déjà trébuché par les soirs obscurs, en franchissant cette passerelle, et avaient trouvé leur sépulture dans le lit glacé de la rivière.

Quand le pauvre lépreux y parvint, en se traînant avec difficulté et en laissant derrière lui des gouttes de sang, la nuit commençait à tomber. Derrière l'horizon le soleil avait disparu, les villages, Kerlebaut, Kerbellec, Talcoët-Noyal s'évanouissaient l'un après l'autre dans la brume, et l'imposante colline de Notre-Dame de la Houssaye qui, avec sa belle église de dentelles, semble [illegible] bout de la vallée, n'apparaissait plus

que comme une immense masse vaporeuse servant de trait d'union entre le ciel et la terre. Dans les fermes, les coqs avaient salué le crépuscule d'un dernier chant, et peu à peu un silence reposant descendait sur la campagne.

Il n'y avait de trouble que dans l'âme du paria. Ses oreilles retentissaient toujours des clameurs de haine dont la foule avinée l'avait poursuivi, et son cœur battait à se rompre. A mesure qu'il se rapprochait de la passerelle, son inquiétude grandissait :

« Pourvu seulement, murmurait-il, que je ne rencontre pas d'obstacle et que je passe de l'autre côté sans tomber. »

Hélas! dès l'instant où le malheur se met à la poursuite des gens il ne s'arrête pas à mi-chemin. L'abîme appelle l'abîme et l'eau a une particulière attirance pour qui souffre.

A peine s'était-il engagé sur la passerelle qu'il heurta une lourde pierre. Il recula en chancelant et chercha un point d'appui, mais il n'y voyait plus. Il se trompa de direction; le pied se posa dans le vide. Ce fut la fin. Il y eut un cri terrible dans la nuit, puis un remous dans la rivière. Le lépreux avait disparu. Le Signan avait enveloppé dans son sein celui que les hommes avaient rebuté et pour son trépas lui avait donné le blanc linceul de ses eaux.

Alors aussi sonna l'heure de Dieu. Il convenait que le martyr fût vengé, et il le fut. Huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'on racontait d'étranges choses. On entendait la nuit, sur le pont de Saint-Niel, des clameurs affreuses qui glaçaient les voyageurs d'épouvante. On voyait passer à toute vitesse le long de la route qui, du pont, grimpe jusqu'au village, tantôt un lièvre d'une taille démesurée, tantôt un grand chien noir qui se jetait dans les jambes des bonnes gens pour les faire tomber. C'était, disait-on, le lépreux qui revenait et qui prenait sa revanche des mauvais traitements que lui

avaient infligés les habitants de Pontivy et de Noyal, spécialement ceux de Saint-Niel.

Malheur surtout aux ménagères qui, panier au bras, pot au lait sur la tête, s'en allaient au marché de la ville avec le matin-jour ! Soudain le chien sortait on ne sait d'où, fonçait sur elles en trombe et les envoyait rouler dans la douve, pot d'un côté, panier de l'autre. Bientôt il n'y eut plus qu'un cri dans le pays : Comment se débarrasser du dangereux fantôme ?

On imagina une pieuse recette. Chaque année, le lundi de Pâques, les boulangers de Pontivy cuisaient un petit pain spécial qu'ils faisaient bénir à l'église et qu'ils distribuaient aux ménagères qui passaient au pont Saint-Niel. La recette était bonne. Le chien ne s'attaqua plus aux personnes qui avaient mangé de ce pain.

Sans doute le revit-on encore et l'usage des petits pains bénits continua jusqu'à ces derniers temps, mais peu à peu il espaçu ses visites. Seuls les vieux prétendent l'avoir rencontré. Le mauvais sort doit être maintenant levé. La justice de Dieu est satisfaite et l'âme du pauvre lépreux dort en paix.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Il n'y a pas d'histoire plus pathétique et qui mérite davantage de tenter la plume d'un écrivain bien averti que celle du Lépreux (1). C'est le paria de la société du Moyen-Age et son existence n'est qu'un affreux calvaire dont on a peine à comprendre aujourd'hui les angoisses et les souffrances.

Michel. *Histoire des races maudites de France et d'Espagne* de Rochas. *Les Parias de France et d'Espagne.*

D. Anger. *Les Proscrits.*

Rosenweig. Les Cacous de Bretagne. (Bulletin de la Société Polymat, du Morbihan, 1875.

L'horrible maladie remonte presque aux origines de l'humanité. On en retrouve les traces dans les sépultures de l'ancienne Egypte et le livre du Lévitique lui consacre un de ses chapitres (XIII).

L'Orient fut son berceau, mais elle eut tôt fait de gagner l'Occident à la suite des Phéniciens, des Grecs et des Romains. On la signale en Gaule au IVe siècle, en Ecosse au VIIe, en Allemagne au VIIIe, en Irlande au Xe. Les migrations des Iles Britanniques en Bretagne l'implantèrent sans doute en ce dernier pays.

Au Moyen-Age, elle était devenue une véritable contagion que les croisades contribuèrent à propager de façon terrible. On comptait 19000 léproseries en Europe dont 2.000 en France et les hôpitaux n'étaient plus en nombre suffisant. Certaines provinces Languedoc, Guyenne, Gascogne, et la région Pyrénéenne avaient été particulièrement éprouvées. Nulle cependant plus que la Bretagne. En 1472 et les années suivantes, cela prit les proportions d'une calamité publique dans cette dernière contrée. Pouvoir civil et pouvoir religieux durent unir leur bonne volonté pour essayer de l'enrayer. Les malheureux lépreux, ou pour employer des termes plus ordinairement usités en Bretagne, les Ladres, les Cacous, les Caqueux et les Malardos, termes correspondant à ceux de Colliberts dans le Bas-Poitou, de Marrons dans l'Auvergne, de Chrestraos et de Cagots dans les Pyrénées, de Gabets et de Capots en Guyenne, Gascogne et Languedoc, furent pourchassés à l'égal d'ennemis de la nation. On multiplia contre eux les règlements draconiens.

Le premier de ces règlements qui nous soit parvenu émane de l'évêque de Tréguier et porte la date de 1430. Il prescrit aux Lépreux de se tenir aux offices derrière les autres fidèles, afin d'éviter les disputes. Ils ne recevront pas la paix avant eux.

Les ordonnances des ducs ne sont pas moins sévères que celles des évêques. En 1456, Pierre II leur interdit de louer des terres et d'en tirer profit.

En 1475, François II leur défend de circuler sans un morceau de drap rouge sur leur robe, d'exercer d'autre métier que celui de cordier et de labourer autre chose que leur jardin. Deux ans après, le même duc autorise les caqueux du diocèse de Saint-Malo à louer les terres voisines de leurs maisons, mais sous la réserve de n'en vendre et de n'en donner les récoltes à d'autres qu'à des lépreux.

Nulle considération de personnes ou de conditions n'était capable de désarmer la loi et l'opinion publique. Si tôt qu'un

homme était atteint par le terrible fléau, il devait être isolé et séquestré.

Tantôt c'était l'autorité civile, tantôt c'était l'autorité ecclésiastique qui prononçait sur les cas d'isolement, après examen de personnes compétentes. A Quimperlé, cette tâche revenait au chambrier du Monastère de Sainte-Croix, à Tréguier à l'official ou à un vicaire-général.

S'il s'agissait d'un homme riche qui s'engageait à s'enfermer dans sa chambre sans jamais en sortir, ou d'un malade qui se retirait dans une léproserie religieuse, ou de certains cas de réclusion ordonnés par l'autorité civile, la séparation avait lieu sans bruit sinon elle était précédée de cérémonies religieuses spéciales, sorte de funérailles d'avant la lettre.

Après avoir annoncé la triste nouvelle au prône du dimanche précédent et après avoir engagé les paroissiens à prier, le prêtre revêtu du surplis et de l'étole, précédé de la croix et de l'eau bénite et suivi par les fidèles, se rendait chez le malade. Celui-ci l'attendait, vêtu d'une housse ou tunique retenue par une ceinture de cuir, le visage couvert, un linceul blanc sur la tête, pendant par derrière, le drap des morts par dessus, et une petite croix de bois entre les mains. Après avoir été aspergé d'eau bénite, il s'en allait à l'église après le prêtre, à pied ou sur un brancard couvert d'un drap noir, au chant du De profundis, du Libera ou des psaumes de la pénitence, la foule venant ensuite.

Il assistait à la messe à genoux sous son drap mortuaire, devant les tréteaux funèbres ou couché sur le brancard, entouré de flambeaux comme un mort.

Parfois on lui chantait la messe de Requiem. Parfois aussi on l'autorisait à se confesser encore à l'église, à recevoir le viatique et l'extrême-onction, et puis tout était fini. Le monde n'existait plus pour lui. Il en était si bien sorti que, dans le diocèse de Dol entr'autres, des maris se jugeant libérés convolaient à de nouvelles noces. (1).

Le départ pour la léproserie se faisait avec le même cérémonial funèbre. Le prêtre bénissait ses habits qui se composaient d'une housse, d'un capuchon et de deux chemises, lui remettait une cliquette, un baril, des gants, une pannetière pour ses aumônes, l'aspergeait et l'emmenait à sa dernière demeure, en

---

1. D. Lobineau, Histoire de Bretagne, I. 204.

chantant le De profundis, le Libera, les psaumes de la pénitence ou les Litanies des Saints.

En certains endroits, l'usage était de traverser le cimetière. Le malade choisissait le lieu de sa sépulture et s'agenouillait, puis le prêtre lui jetait trois fois de la terre sur la tête s'il était séculier, sur le corps s'il était prêtre, en disant : « c'est signe que tu es mort quant au monde, et pour ce ayes patience en foi ; » enfin on arrivait à la léproserie.

Là le prêtre lançait de nouvelles pelletées de terre sur les pieds ou la tête du malade, sur le seuil ou sur le toit de sa maison, en répétant : *De terra plasmati me*, et après lui avoir recommandé d'espérer en dieu il lui intimait les défenses de rigueur.

Défense d'entrer à l'église, au monastère, au moulin, au marché, à l'auberge, là où il y a foule, de quitter sa maison sans son habit et ses cliquettes et de marcher pieds-nus, de se laver ou de laver ses ustensiles au ruisseau ou à la fontaine, de boire de l'eau ou du vin sinon de son baril, de toucher à un objet marchandé avant de l'avoir acheté, de causer à une personne sur la route, avant de se placer sous le vent, de passer par un chemin étroit ou un pont, de toucher à un puits ou à la corde sans mettre ses gants, de toucher ou de rien donner aux enfants, de boire ou de manger avec d'autres qu'avec des lépreux. Pouvait-on fréquenter un être qui, d'après la légende, passait pour avoir procuré aux bourreaux de Notre Seigneur les liens dont ils l'avaient garrotté et qui avait en outre la réputation de jeter des sorts ?

Il n'y avait guère de paroisse de quelque importance en Bretagne où ne s'élevât une léproserie. D'ordinaire c'était à l'issue ou à petite distance de la ville ou du bourg, au bord des voies anciennes les plus fréquentées où les malheureux tendaient la main aux voyageurs.

Le nom du village variait : Kerroch en St-Caradec-Hennebont, Kerarff en Kervignac, La Malpeauderie en Pontivy, la Corderie en Campénéac, et en Caro, Saint Marc en Guer et en Mauron, Saint Denis en Plourmel, la Maladerie ; mais il y avait deux noms qui étaient d'usage plus fréquent, le Clandy (La Maison des Malades) comme en Noyal-Pontivy, Locminé, Plumelin et la Madeleine comme à Quimper, Pluvigner, Mohon, Guilliers, Plumeret etc...

Si une chapelle s'y trouvait, presque toujours elle était sous le vocable de Sainte Madeleine, la grande convertie qui fut la

sœur du patron des ladres, Saint Lazare, et qui longtemps elle-même, au cours de sa vie déréglée, eut l'âme entaidie de la lèpre du péché.

C'était dans cette chapelle que les malades assistaient à la messe. Un chapelain nommé par le fondateur et pourvu d'un bénéfice, annexé habituellement à la cure de la paroisse, était chargé de pourvoir à leurs besoins religieux.

Leur cimetière était à côté, à eux seuls, car la malédiction les poursuivait jusque par delà le trépas. Leurs cendres ne devaient pas être mêlées à celles du commun des fidèles.

Ils n'avaient le droit d'assister aux offices à l'église paroissiale que dans le cas où ils manquaient de prêtre ou de chapelle, ou si leur nombre était trop réduit, mais alors il fallait se précautionner contre eux. Le morceau d'étoffe rouge qu'ils portaient sur le dos et la poitrine les faisait reconnaître des fidèles. Ils n'étaient pas autorisés à prendre le pain bénit dans le panier. On le leur jetait dans leur chapeau. Ils avaient quelquefois leur bénitier. Une place spéciale leur était réservée, qui les séparait de l'assistance ; ils y pénétraient par une petite porte affectée à leur usage et par laquelle le peuple se gardait de passer. En quelques églises, comme à Ploumiliau et à Saint Corentin de Quimper, ils avaient à leur disposition un étroit réduit attenant à l'église et d'où, sans être vus, il assistaient à l'office par une croisée grillée. On l'appelait *Kambr ar lorr* (La chambre du Lépreux). Ailleurs, ils étaient parqués dans le porchet.

Morts à la vie du monde, les malheureux n'en avaient ni les inconvénients, ni les avantages. Ils ne payaient ni les charges, ni les impositions, mais aussi ils n'étaient pas admis à hériter où à témoigner en justice. Ce qui leur était encore plus pénible, c'étaient les conditions d'existence qui leur étaient imposées. Il ne leur était permis de travailler que dans le bois ou le fil. Ils ne pouvaient être que charpentiers, bûcherons, tonneliers, fabricants de rouets ou barattiers comme à Quimper, surtout cordiers. On s'explique dès lors le nombre considérable de ceux d'entre eux qui étaient obligés de recourir à la mendicité.

Plusieurs siècles de cette mise hors la loi et hors la vie commune durent sembler bien pénibles aux pauvres parias. A la longue ils voulurent échapper à leur triste sort, mais les préventions du peuple sont tenaces, surtout en Bretagne ; ils n'obtinrent droit de cité qu'au commencement du XVIIIe siècle. L'opposition fut particulièrement vive au XVIIe siècle, quoique les marques

de la lèpre eussent entièrement disparu, de l'aveu de tous, depuis plus d'un siècle.

En 1630, on les rendait encore responsables à Saint Malo d'une épidémie générale et on leur interdisait l'entrée de la ville. Des habitants de Quimper, en 1667, ne voulaient pas qu'on baptisât leurs enfants à la cathédrale ni qu'on enterrât leurs morts au cimetière commun de Sainte Catherine.

Enfin les magistrats se décidèrent à leur faire rendre justice. En 1679, le vicaire de Saint-Caradec-Hennebont, messire Maillard, ayant refusé de recevoir à l'église paroissiale et d'enterrer au cimetière de la ville le corps d'une lépreuse, le sénéchal ordonna de traiter les caquins comme les autres fidèles. Appel fut interjeté au Parlement de Rennes qui conclut de même façon et par arrêt du 20 mars 1684 stipula que sans aucune distinction les habitants de Kerroch, qui jusque-là avaient leur chapelle et leur cimetière à part, seraient admis aux charges de la paroisse pendant leur vie et inhumés dans l'église après leur mort.

La question, semble-t-il, était tranchée, mais le peuple n'en prit pas si volontiers son parti. Il y eut des émeutes à Pluvigner. Les cordiers de la Madeleine ayant prétendu enterrer à l'église l'un des leurs, le 10 mai 1687, le clergé refusa d'ouvrir les portes, la foule s'attroupa, le sénéchal de Pluvigner et le convoi furent lapidés et finalement le cercueil fut jeté sur le chemin où le corps resta trois jours.

A quelque temps de là, second décès de cordier. Le recteur, messire Charles Charrier, un étranger qui n'avait pas les préjugés du pays ni non plus les sympathies de ses paroissiens, crut pouvoir transporter le cadavre à l'église. Les habitants lui barrèrent la route, en lui déclarant que « s'il s'avançait de vouloir enterrer quelque habitant de la Madeleine en son église, il serait le premier tué et jeté dans un fossé comme un chien. »

A la fin de janvier 1688, troisième décès de cordier. Le recteur amène le corps jusqu'à la porte de l'église. Les femmes le lui arrachent et le déposent près de la Cordrie. Le sénéchal d'Auray accourt. Il est accueilli avec des pierres, repoussé dans l'église et obligé de fuir au galop. Les parents du défunt en appellent à la justice et cette fois force reste à la loi. La maréchaussée s'interpose ; six personnes sont arrêtées, un homme et une femme sont pendus sur la place d'Auray, tête et pieds nus, en chemise et la corde au cou.

En vain les habitants de Karvignac cherchèrent-ils à imiter l'exemple de ceux de Pluvigner, en déterrant le cadavre d'une

cordière de Kerarff inhumée à l'église paroissiale. Ils durent aussi obéir et permettre dorénavant l'enterrement des Cacous dans le cimetière commun.

Les malheureux parias avaient enfin obtenu gain de cause et l'ostracisme dont ils souffraient était maintenant levé. Sans doute fut-il encore question d'eux en Bretagne. Un dénombrement des biens de l'évêché de Saint-Brieuc daté de 1690 atteste qu'il existe toujours des caquineries à Saint-Michel de Saint-Brieuc, Plérin, Pléguien, Ploufa, Pléhédel, Plélo, Trégommeur, Quintin, Plédran, Quessoy, Hénon, Loudéac, Plumieux, Trédaniel, Le Gouray, Maroué, Rucq, Erquy, Pléneuf, Planguenoual, Hillion, Yffiniac. On signale en 1716 à Planguenoual un cas d'enterrement de caquin à l'église où l'on est obligé d'appeler la force armée, mais ce n'est plus là qu'un cas isolé.

Sauf quelques paroisses des régions d'Hennebont, de Port-Louis et de Pluvigner où des préventions ont survécu et où l'on applique encore à certaines familles la triste étiquette de cacous, le lépeux maintenant n'est plus, ni un hors la loi ni un hors la société. Non seulement on ne songe plus à le repousser, mais dans la plupart des paroisses on ne le distingue plus du reste de la population et on a perdu jusqu'au souvenir de son nom.

Ainsi en est-il à Noyal-Pontivy. Personne ne sait quels habitants il y avait au Claudy ni la destination spéciale du cimetière de la Madeleine, près du bourg. On ne voit plus au pont de Saint Niel ni le lièvre ni le chien fantastique et ceux qui en parlent encore se demandent s'il s'agit du lépreux qui mourut là de triste mort ou du fantôme de messire Renorche, un vilain personnage du vieux temps, qui prétendit submerger dans les eaux la chapelle de la patronne du pays, Sainte Noyale, et qui pour sa pénitence fut condamné pendant des siècles à errer le long du Signan (1). A force d'aller, la mémoire du peuple, si elle ne se trompe pas, finit par oublier.

---

1. François Cadic. *Contes et légendes de Bretagne*. I. L'étang de messire Renorche.

QUATRIÈME PARTIE

LES SUPPOTS DU DIABLE

XXII

OU NAQUIRENT LES KORRIGANS

Sur le dernier contrefort des hauteurs de Lanvaux, face à la plaine d'Arvor, et à petite distance de Vannes, il y a une église dont la tour solidement campée veille comme une sentinelle sur le plat pays. Quelques maisons rustiques serrées autour, telles des abeilles contre une ruche, forment le bourg de Saint-Avé.

Saint Avé! Quel est ce saint? demandera-t-on. Personne ne répondra. Les habitants en effet, à la différence de ceux des autres paroisses qui témoignent à leurs patrons un attachement sans limites, affectent d'ignorer complètement celui dont ils portent le nom et se refusent à lui accorder le moindre hommage. A cela il y a une raison grave, une raison qui engage l'amour-propre et qu'on ne saurait trouver nulle part ailleurs. Qu'on en juge.

En un temps qu'on ne saurait préciser, vivait dans un village du côté de Vannes, à Keravé, un personnage extraordinaire que les bonnes gens tenaient en singulière vénération. Il avait nom Avé ou Avienn. Il aurait fallu chercher loin pour rencontrer son semblable. Il avait la taille d'un nain. A trente ans, on aurait dit un enfant. Des jambes menues, un torse écourté, la figure pas plus grosse que le poing, rien en lui n'attirait, et cependant de partout on recourait à lui, car ses prières avaient la vertu de celles des saints. Sa vie était celle d'un anachorète; il ne se plaisait qu'aux métiers les plus humbles et les plus pénibles.

Il y avait au village de Kerbiguet, près de chez lui, une belle maison de plaisance où l'évêque de Vannes aimait à se reposer des fatigues du ministère pastoral. Volontiers il y offrait ses services pour les dernières fonctions de l'office.

Dans d'immenses carrières du voisinage on extrayait des pierres destinées aux constructions de la ville. La tâche était pénible. Les pierres brisaient bras et jambes. En quelques années les ouvriers étaient à bout de forces. Avé, loin de s'en effrayer, était des plus assidus à ces carrières et semblait prendre plaisir à remuer les blocs de granit. Malgré ses apparences chétives, la besogne lui était un jeu. Au simple contact de ses doigts, le roc se dégageait du roc, se mettait en mouvement, se plaçait à l'endroit marqué. Le miracle engendrait le miracle, et chaque jour une foule de gens accouraient à ce qu'on commençait d'appeler et qu'on a continué d'appeler *Menglerien Sant Avienn* (les carrières de Saint Avé), pour admirer le travail du bienheureux.

Avant d'entreprendre quoi que ce fût, celui-ci avait l'habitude d'assister à la messe soit à l'église du bourg, soit à celle de la trève de Meucon, dès la première heure. Qu'il plût ou qu'il ventât, qu'il gelât à pierre fendre ou que la neige eût jeté son tapis blanc sur la lande de Lesvellec, aucun obstacle ne l'arrêtait. De nombreux solliciteurs l'accompagnaient à son retour au village. Chacun réclamait de lui une faveur, nul toutefois avec plus d'empressement que les jeunes mères qui lui apportaient leurs nourrissons à bénir. Avec la seule imposition de ses mains, il guérissait radicalement chez eux constipations ou diarrhées.

Comment expliquer que ce soient précisément des enfants qui aient manqué de respect, et de la façon la plus grave, à l'égard d'un saint aussi bienfaisant et dont les bontés allaient à eux spécialement? Voilà ce que l'on ne pourrait guère comprendre, si l'on ne savait la malice

du diable et avec quelle habileté il s'entend à semer les obstacles sous les pas des amis de Dieu.

Avé, à son heure accoutumée, gagnait ce matin-là, par le travers des terres arides de Lesvellec, la chapelle de Meucon, quand soudain il vit se dresser devant lui une multitude de petits gars qui prétendaient lui barrer la route. C'étaient les bergers qui gardaient leurs troupeaux dans la lande. A leurs cris, d'autres et puis d'autres accoururent, et voilà qu'autour de lui ils formèrent la ronde et se mirent à danser une sarabande effrénée. On aurait dit que tous les pâtres, à plusieurs lieues à la ronde, s'étaient donné le mot pour organiser le sabbat.

Passe à la rigueur de s'amuser, mais ce qui était plus grave, c'est que les vilains moutards injuriaient copieusement le saint et lui prodiguaient les épithètes les plus déplacées : « Va donc, nain, clamaient-ils avec de grands éclats de rire, prie tant que çà te plaira ; tes patenôtres n'ajouteront pas un pouce à ta taille. Tu seras toujours un homme manqué. »

On a beau avoir toutes les vertus du ciel, il est des outrages qu'on ne tolère pas. Avé ne put contenir sa colère. Aussi bien était-il admissible qu'il fût traité de la sorte par ceux-là qu'il avait le plus obligés ? Un châtiment s'imposait qui serait une leçon vivante pour la postérité : « Hé bien, méchants bergers, s'écria-t-il, puisque c'est ainsi que vous soldez la dette de reconnaissance, nains resterez-vous désormais vous-mêmes. Vous vous êtes moqués du bon Dieu. Vous apprendrez qu'il dépend de lui seul de donner ou de refuser taille et force aux humains. Puisse-t-il ne plus ajouter une ligne à votre corps et vous laisser tels que vous êtes jusqu'au temps qu'il aura marqué. J'ai dit ».

Aux malédictions des saints le ciel ajoute toujours sa sanction. Il exauça le vœu d'Avé avec une impitoyable rigueur. Les bergers de la lande de Lesvellec gardèrent leur petite taille d'enfants, non pas seulement la durée ordinaire d'une vie d'homme, mais pour des

siècles et des siècles. Ils devinrent ce peuple de nains malicieux des Pautred-Kian (pauvres petits gars) ou encore des Popekianned, des Korrigans et des Poulpiquets, dont beaucoup ont entendu les voix grêles dans le silence des nuits et que plusieurs ont vus se livrer à des danses interminables autour des grandes pierres des landes.

Dieu a voulu qu'ils servent d'exemple aux générations futures. Ils ne mourront pas jusqu'à ce que le monde finisse, mais la lumière du soleil leur est refusée et l'existence la plus misérable sous la terre est leur partage, sauf aux heures de ténèbres où il leur est permis de s'ébattre dans les lieux solitaires.

Quant au bienheureux Avé, à dater de ce jour il perdit tout son crédit. Les habitants du pays conçurent pour lui la haine la plus violente. Ils ne lui pardonnaient pas d'avoir infligé à leurs petits gars un châtiment si sévère. Leur rancune ne s'apaisa même pas avec la mort. Lorsque, une fois parti au paradis du bon Dieu, le recteur leur proposa de le choisir comme patron de la paroisse, il n'y eut qu'un cri de protestation :

« Ah non ! s'écrièrent-ils, celui que vous voudrez, mais pas lui. Il nous jouerait encore quelque vilain tour. Et puis que diraient de nous les voisins de n'avoir que ce bout d'homme pour patron ? »

Il fallut que le recteur s'inclinât. Il laissa de côté Avé qui n'eut pour son partage que la modeste chapelle du presbytère de Meucon et lui substitua à la tête de la paroisse deux protecteurs, qui n'avaient d'ailleurs rien de breton, saint Gervais et saint Protais.

Bien que l'on soit couronné de gloire dans le ciel, on ne reste pas moins sensible aux affronts. Avé fit de nouveau sentir combien il était froissé. S'il ne maudit pas ses compatriotes, il jeta sur eux une sorte de défaveur dont ils sentirent longtemps les effets. Il y en eut d'ailleurs aussi pour les voisins dont ils redoutaient les sarcasmes. Aujourd'hui encore les uns et les autres

sont tenus en médiocre estime, et la malignité publique s'exerce à leurs dépens. On ne fréquente pas sans inconvénient les gens de Saint Avé, de Plescop et de Mériadec, à ce qu'affirme le dicton populaire :

Si vous passez à Saint-Avé sans être raillé,
A Plescop sans être molesté,
A Mériadec sans être assommé,
Vous pourrez faire le tour du monde.

Ainsi s'est vengé Avé, et cela prouve qu'il ne faut pas se moquer des saints, car toujours la justice de Dieu s'en mêle.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Dans la solitude des landes et des clairières de Bretagne il y a un peuple d'êtres mystérieux auxquels seule la légende prête une existence et dont seule aussi elle prétend connaître les origines.

Elle n'a pas été embarrassée pour leur trouver des noms et elle leur en a fourni à profusion.

Elle les appelle les Ozeganned, Pautr'Kianned, Popekianned, Tud Sabbat en terre de Vannes, les Korred, Duzigou-noz Gouazéganned en Cornouailles, ailleurs les Poulpiquets, les Farfadets, les Kornandons, et plus généralement les Korriganned.

C'est un peuples de nains, ainsi que le signifie le mot Korrigan (*Korrig* petit et Grand génie, en vieux breton) apparentés de très près avec les Lutins, dont on relève les traces dans toutes les contrées d'Occident. Leur taille serait de un pied ou d'une coudée.

A en croire M. l'abbé Le Bayon, le restaurateur du théâtre breton, dans son amusante saynète des Ozeganned, ils auraien-

une origine éthérée. « *Nous ne sommes ni hommes ni bêtes,* leur fait-il dire,

Nous sommes les Korrigans
tombés un soir des étoiles (1)

M. de la Villamarqué reste plus près de la terre, bien qu'aussi imaginatif. Pour lui, et il s'appuie sur une opinion qui a cours en certaines campagnes, ils sont les enfants issus du mariage des fées avec les hommes, mariages tellement contre nature qu'ils ont donné naissance à des êtres ratés, sorte de monstres de l'espèce.

Dans ce domaine de la supposition, l'explication qui veut que ce soient simplement les bergers de la lande de Lesvellec métamorphosés sous la malédiction de Saint Avé, semble aussi plausible. Saint Cornély a bien pétrifié les soldats romains qui le poursuivaient sur la grève de Carnac. Pourquoi Saint Avé n'aurait-il pas eu le pouvoir de maintenir en leur taille de méchants garnements qui l'accablaient de leurs injures ?

Toutefois, il y a une dernière croyance plus communément répandue, suivant laquelle ils ne seraient ni fils des étoiles ou des fées, ni des bergers de Lesvellec, mais simplement des démons de catégorie inférieure, plus rapprochés de l'homme, moins malfaisants que les autres, plus disposés à faire des malices qu'à nuire, diablotins espiègles qui entendent surtout s'amuser aux dépens des naïfs et des esprits forts. Dans la hiérarchie des mauvais comme des bons anges il y a de nombreux degrés. Ceux-ci seraient au dernier échelon.

Quelle que soit néanmoins l'opinion que l'on adopte, un fait est considéré comme acquis par les historiens de l'antiquité et la Bible elle-même, l'existence d'une race de nains, ou de Pygmées. « Ce n'est pas une fable » déclare le grave Aristote (Histoire ancienne XII). « Ils n'offrent dans leur extérieur rien de sauvage ni de farouche » ajoute Photius. Il n'empêche qu'ils sont de tempérament guerrier, affirme Ezéchiel (XXVII, II) : « Les Pygmées qui étaient dans les tours (celles de Tyr) ont suspendu leurs carquois le long de tes murs et ils ont ajouté à ta beauté. »

La mythologie grecque a consacré une large place à ces personnages qu'elle représente en luttes incessantes avec leurs

---

1. *Nen don Ket na tud na lonned*
Ni zou ni en Ozeganned,
Koëbet un noz ag er stired.

voisins, et le moyen-âge n'a pas manqué de prêter foi à des affirmations que les récits de Marco-Polo venaient encore corroborer et que Swift plus tard traduisit de si originale façon, au cours de son voyage de Gulliver au pays des Lilliputiens.

Que la mythologie bretonne se soit inspirée des fictions de l'antiquité grecque, en imaginant ses Korrigans, la chose est possible, les relations étant assez fréquentes entre les navigateurs des deux nations, plus encore avec les navigateurs de la Phénicie qui avait aussi ses nains dans les Courètes et les Carikines (Strabon X, 466), mais il est beaucoup plus probable qu'elle a puisé dans les données de la tradition universelle et dans le dogme druidique.

Le Korrigan, quoiqu'il appartienne à une nombreuse famille répandue partout, apparaît plutôt comme une trouvaille des races celtiques, des deux côtés de la Manche. Un ancien écrivain latin, Pomponius Mela, le désigne déjà presque sous ce nom, quand il parle des *Garrigenal*, et les vieux bardes gallois s'en rapprochent tout-à-fait, quand ils nomment la *Koridguen*, l'une des neuf vierges chargées de la garde du bassin sacré.

Au contact du christianisme, le type primitif aura subi quelques modifications, sans éprouver cependant d'altérations essentielles. La légende qui veut tout expliquer a prétendu lui forger un extrait de naissance et comme de juste elle y a mêlé les saints.

Chose plus étonnante, Saint Avé qu'elle en a chargé manque d'état-civil lui-même et ses papiers ne sont en règle avec aucune chancellerie. Il n'importe.

Le conteur n'a pas besoin de parchemins pour étayer ses affirmations. Il dit, et cela suffit pour qu'on le croie. Tant pis si les braves gens des excellentes paroisses de Saint Avé, de Plescop et de Mériadec ont quelques égratignures à leur réputation, en passant, et sont gratifiés d'un fâcheux dicton, il ne fallait pas permettre à leurs petits gars de manquer aussi gravement à un serviteur de Dieu. C'est grâce à eux que Saint Avé a eu besoin d'un défenseur et que les Korrigans ont trouvé une origine.

XXIII

L'ENFANT DE LA KORRIGANE

Dans un champ à trois cornes protégé par de hauts talus, à côté de la maison d'un fermier, une tribu de Korrigans avait élu domicile. C'étaient de petits êtres, hommes et démons à la fois, qui n'avaient guère plus d'un pied de taille, mais qui avaient de la malice à revendre. Partout où ils passaient, on les reconnaissait à leurs méfaits. Leur unique souci était de tourmenter le pauvre monde. Dès la nuit venue, sitôt que par dessus les bois, le hibou jetait son cri, leur sabbat commençait. On entendait leurs ébats tumultueux, leurs rondes tourbillonnantes et leurs chansons discordantes. A deux lieues à la ronde ils inspiraient une terreur folle et, pour tout l'or de la terre, le gars le plus vaillant n'aurait osé, à l'heure des ténèbres, approcher de leur campement.

Le plus à plaindre était le fermier leur voisin. Ils en voulaient au pauvre homme, Dieu sait pourquoi, et sans cesse ils cherchaient une occasion de lui nuire. Leur esprit diabolique, du matin au soir, lui suscitait une méchanceté.

Ils s'avisèrent un jour d'un tour nouveau qui dépassait les précédents en perfidie.

Un enfant venait de naître au paysan, dont il avait lieu d'être fier, car il n'en était pas un dans le pays qui l'égalât en beauté. Son teint avait la blancheur et la fraîcheur du lis, ses joues l'incarnat de la rose et ses grands yeux veloutés une douceur qui attirait les caresses. On aurait dit qu'il avait été détaché des essaims d'anges qui voltigent contre les lambris des églises. Il

n'y avait femme aux alentours qui ne fût jalouse de sa mère.

Aucune cependant ne l'était davantage qu'une affreuse korrigane qui, elle aussi, sur les entrefaites, avait eu un nouveau-né. Celle-là avait quelques raisons d'éprouver de l'envie, car il était impossible d'imaginer une créature aussi laide que son nourrisson. Des yeux louches, un nez camard, des jambes cagneuses, le corps épais et mal bâti, il était si difforme qu'avec des cornes sur la tête on l'aurait cru le fils du diable. Les Korrigans jugèrent bon de s'en débarrasser et ils eurent recours pour cela à un stratagème dont le fermier et son enfant furent les victimes.

Un jour que la fermière était partie aux champs, laissant son petit au berceau à la garde des anges, ils arrivèrent en tapinois, apportant avec eux l'avorton. Prestement ils le dissimulèrent dans le berceau, puis se saisissant du fils de la paysanne et se hissant les uns sur les autres, ils allèrent déposer celui-ci au fond d'un nid de corbeau qui se balançait, semblable à une ruche renversée, à la cime d'un hêtre voisin. Cela fait, ils disparurent. La supercherie eut le résultat qu'ils escomptaient.

Retrouvant un nourrisson au berceau à son retour, la fermière n'eut même pas l'idée de se demander si c'était un autre que le sien. L'amour rend les mères aveugles et leur cache les défauts de leurs enfants, alors qu'ils sont le plus visibles. Comme sa femme, le fermier lui aussi se laissa induire en erreur.

Le sommet du hêtre cependant s'agitait et de plaintifs vagissements partaient du nid de corbeau. « Est-ce que par hasard il y aurait un enfant là-haut ? se demandèrent les braves gens ; voilà qui paraît au moins singulier ». Le paysan grimpa à l'arbre et ramena dans ses bras un mignon petit innocent qui pleurait toutes les larmes de son corps.

« Femme, s'écria-t-il, c'est sûrement Dieu qui nous

envoie un de ses anges. Hé bien ! nous le garderons. Çà nous fera deux fils qu'il nous aidera à nourrir. »

Les deux poupons grandirent l'un à côté de l'autre dans le même berceau, ainsi que des jumeaux, sans qu'il y eût entre eux différence de traitement, mais, à mesure qu'ils avançaient en âge, leurs caractères révélaient une opposition absolue. Tandis que le jeune korrigan témoignait d'une méchanceté qui n'avait d'égale que sa laideur, qu'il était désobéissant et grossier envers ses parents nourriciers, hargneux et agressif pour ses camarades, dur au pauvre monde, aussi vicieux qu'un démon, son frère adoptif montrait les plus belles qualités, celles qui gagnent le mieux les suffrages des hommes, la bonté, la douceur et la générosité.

Il n'était d'avanie que celui-ci n'eût à souffrir. Tantôt, par jalousie, le korrigan lui volait son pain; tantôt, par malice, il lui brisait ses jouets ou détruisait les nids qu'il avait découverts dans les buissons.

La vie devint tellement impossible qu'en désespoir de cause il partit. Il s'en alla demander l'hospitalité aux religieux d'un monastère qui l'accueillirent avec joie. Il apprit d'eux à chanter au lutrin, à servir aux offices, et se mit à l'étude du latin. En quelques années il faisait un savant et bientôt il était prêtre. Il demanda et obtint la faveur d'exercer le ministère en sa paroisse natale.

Il y était depuis quelques mois, tout occupé au bien des âmes, lorsqu'un soir il fut appelé auprès d'un malade. Le hasard de la route permit qu'il passât non loin de la demeure de ses parents. Or, comme il longeait le champ hanté par les korrigans, voilà qu'un orage épouvantable l'obligea à chercher un abri sous les arches d'un pont. Un bruit confus de voix aigres et perçantes, mêlé d'éclats de rires qui partaient du champ, attira son attention. C'étaient les korrigans qui racontaient leurs prouesses et leurs méfaits.

Une korrigane se distinguait par son animation et son intarissable verbiage. Elle parlait de tout et il crut

même qu'elle parlait de lui. Il prêta plus attentivement l'oreille. Il ne s'était pas trompé. Il s'agissait de lui.

La vilaine créature expliquait à ceux de son espèce de quelle façon elle s'était prise un jour pour jouer un tour au fermier voisin, comment elle s'était déchargée sur lui du soin d'élever son fils, en le substituant au sien, et comment enfin l'enfant des korrigans, aujourd'hui en âge d'homme, trahissait les vices de sa race, en dépit de l'éducation soignée dont il avait été l'objet.

Le prêtre n'en entendit pas davantage. Il était fixé. Il courut chez ses parents. « Que devient mon frère? demandat-t-il. Je désire le voir présentement ». « Votre frère! lui répondirent-ils, il n'est pas difficile de deviner qu'il s'emploie à quelque mauvaise action, car il est resté aussi méchant et dépravé qu'autrefois. Il déteste tout le monde, vous particulièrement. Gardez-vous de lui. »

Il les rassura avec un sourire : « Je n'ai ni inquiétude de sa haine ni peur de sa force. Je suis justement ici pour mettre un terme à ses vilenies ».

Il n'avait pas fini de parler que le korrigan rentrait, une flamme dans les yeux, la bouche tordue par la colère. La vue du prêtre l'irrita encore davantage. Il s'élança, le poing tendu, mais l'homme de Dieu l'attendait. Il avait mis son étole et il l'aspergeait d'eau bénite : « *Vade retro, Satana!* » (arrière Satan!) s'écria-t-il.

Une blessure mortelle n'aurait pas produit un effet plus immédiat. Le korrigan eut un hurlement affreux, comme s'il avait été brûlé jusqu'aux os; il proféra un blasphème et se précipitant hors de la maison il disparut dans les ténèbres, sans que jamais plus on ne le revit.

Les autres korrigans furent-ils humiliés de l'outrage et du châtiment infligés à l'un des leurs? Sans doute, car à dater de ce moment ils ne reparurent plus dans le champ à trois cornes. On n'entendit plus leur sabbat et ils cessèrent de terroriser le pays.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Les Korrigans vivent en familles plus ou moins nombreuses, pas très loin des habitations des hommes, dans les lieux peu fréquentés et redoutés, auprès des croix des carrefours, parmi les pierres druidiques, dans les champs à trois cornes. Ils se réunissent là où se rencontrent démons, revenants, sorciers, les êtres mystérieux auxquels ils sont apparentés. Quand il se livrent à leurs ébats, ils préfèrent les landes désertes où personne ne chemine et les beaux clairs de lune.

Comme les démons de la légende, ils sont des deux sexes, désignés, hommes et femmes, par le même nom. Sans doute ont-ils conscience de leur infériorité, car volontiers ils raviront les enfants des hommes, avec l'espoir de régénérer leur race.

Une chose est certaine c'est qu'ils ne se recommandent guère par les avantages de leur type. S'ils sont vraiment fils de fées, on ne s'en aperçoit pas : non-seulement leur taille est celle des nains, ils sont encore d'une laideur repoussante. Leur peau est noire et couverte de poils, leur front ridé, leur corps ventru, leurs jambes écourtées. Ils ont des pieds fourchus de boucs, des mains avec des griffes de chat et, pour terminer, une queue semblable à celle du diable. Leur voix chevrotante de vieillards étonne, mais leurs yeux brillants comme des tisons et mauvais épouvantent.

Pour être d'apparence chétive, leur puissance n'en est pas moins grande. Elle est très supérieure à celle des hommes et rappelle celle des fées. Ils prétendent connaître l'avenir et se livrent à la divination. Ils savent les vertus des plantes et les remèdes contre les maladies les plus graves. Volontiers ils sont médecins, quand il s'agit de guérir leurs amis.

Leur faculté de déplacement est singulière. En une seconde ils se transportent d'un pays à l'autre. Il suffit qu'ils prononcent la formule sacrée :

A drest en hent,
a drest er men,
a drest en dren,
a drest de beb tra e gavein (1)

---

1. Par dessus le chemin,
par dessus les pierres,
par dessus les buissons
par dessus tout ce que je trouverai

et leur troupe passe en un vol d'oiseaux rapides, si rapides qu'on n'a pas le temps de les apercevoir, quoique l'air remué par eux nous arrive au visage.

Ils sont habiles à se déguiser et empruntent, quand ils en ont fantaisie, la forme d'un animal ou d'un autre. Leurs transformations d'ailleurs n'ont guère pour fin que de jouer de vilains tours, car le fond de leur caractère est proprement la malice. On dirait qu'ils ont plaisir à se trouver à cet effet sur le chemin de l'homme.

Le sentiment qu'ils ressentent à son égard est de la jalousie, mais il y a quelqu'un à l'égard duquel ils ressentent de la haine, le prêtre. Il en est de même de tout ce qui touche à la religion, les saints, les églises, les croix, les cloches, et cela donnerait créance à une opinion assez accréditée qui verrait en eux des génies malfaisants ou des divinités champêtres, des sortes de Dieux Pan que l'introduction du christianisme aurait chassés des lieux où ils régnaient jadis sans partage.

La rancune qui a survécu au fond de leur esprit les porte à vouloir se venger. Ils cherchent l'occasion de se mettre face au prêtre ; ils se plaisent à mener leurs rondes autour des croix des carrefours, comme s'ils voulaient narguer l'image du divin crucifié. Vaines malices de Pygmées impuissants.

Ils n'ont pas le droit de renverser les croix et il suffit de deux mots du prêtre pour les réduire au néant, *Vade-retro !* Ce qui est divin et ce qui est sacré sont au dessus des limites de leur pouvoir.

Les amusements, les rires, voire les bouffonneries leur sont permis. Rien de plus. Le meutre, quoiqu'ils en aient envie, leur est interdit.

Le mal pourtant est dans la nature des vrais Korrigans et par ce trait ils se rapprochent encore davantage de la famille des démons. En vain la Korrigane imagine-t-elle de confier son rejeton aux soins d'une mère vertueuse et chrétienne, celui-ci est né vicieux et il reste vicieux. Les bons conseils de ses parents adoptifs pas plus que les excellents exemples de son frère de lait n'ont d'influence sur son caractère rebelle. A mesure qu'il avance en âge ses fâcheuses dispositions n'en apparaissent que plus violentes.

Son sang est corrompu et il ne saurait l'améliorer. Ceux de sa race sont maudits ; maudit il est lui-même. Nul n'est capable d'effacer la tâche indélébile.

XXIV

LES KORRIGANS DE SAINT ORGAN

Lorsque Mariette Kerbarbotte, la vieille mendiante de Mené-Plouz, se fut décidée à quitter cette vie de misère et qu'elle eut franchi le pont jeté par le créateur entre le monde et l'au-delà, elle n'éprouva pas la moindre hésitation sur la route à prendre ; elle alla tout de go vers le paradis. Le ciel n'a-t-il pas été promis aux pauvres ? Et pour être pauvre, sûrement qu'elle l'était et des plus notoires encore. D'une main ferme elle frappa à la porte : Toc, toc !

« Qui va là ? » demanda, d'une voix un peu maussade, le portier céleste, Saint Pierre, dont la récapitulation des entrées de la veille absorbait en ce moment l'attention et qui n'aimait pas à être dérangé dans ses calculs.

« C'est moi, Mariette Kerbarbotte, répondit-elle ; vous savez bien, monsieur Saint Pierre, la chercheuse de pain de Mené-Plouz. »

« Mariette Kerbarbotte ? reprit le bienheureux. Ah ! oui, j'y suis. On m'a annoncé votre mort hier et votre nom est sur mon registre. On vous a réservé un petit coin là-haut dans les béatitudes. Seulement, avant de vous laisser entrer, je voudrais vous poser une question. »

« Deux, si vous le désirez, monsieur Saint Pierre. »

« Il y a longtemps que je n'ai vu ici personne de votre pays. Dites-moi donc : Qu'y est-il arrivé ? »

« Il n'y est arrivé rien qui vaille, bon saint ; au

contraire, il se passe chez nous, dans la lande de Kergareu, des choses scandaleuses. Vous pouvez m'en croire. Chaque nuit, par ténèbres obscures ou pâr clair de lune, les korrigans y font un sabbat du diable et s'y livrent à des danses interminables, et cela à la barbe de notre digne patron, Saint Organ; dam oui, monsieur Saint Pierre, au nez du grand Saint Organ lui-même. Heureux encore s'ils laissaient tranquilles les braves gens, mais ils s'en prennent à tout le monde. Moi qui vous parle, ils m'ont volé mon chat Fridu et ma poule Garrit. Si ça continue, ils seront cause de la damnation du pays entier. »

L'apôtre avait écouté la bonne femme avec stupéfaction. Il ne s'expliquait que trop bien maintenant pourquoi il ne venait plus personne de là-bas au ciel, et c'étaient ces vilains petits malfaisants qui servaient d'instruments au démon. Ah! il leur montrerait de quel bois il se chauffait et ce qu'il en coûte d'enlever des âmes à son maître.

Un ange qui baignait ses ailes d'or dans l'azur du firmament passait en ce moment devant la porte, doucement balancé comme un souffle de zéphyr.

« Approche céans, beau messager, lui cria-t-il; il paraît, foi de Mariette Kerbarbotte ici présente, qu'il se passe de singulières choses dans la lande de Kergareu. Les korrigans y sont, et nul à cause d'eux ne peut plus gagner le paradis. Va et mets moi ordre à cela. »

L'ange inclina la tête en signe d'assentiment et, prenant son vol, il s'élança dans l'espace. Il allait vite, aussi vite que l'éclair qui précède le coup de tonnerre, mais quelle que fût sa célérité, il faisait nuit lorsqu'il parvint au-dessus de la Bretagne. Une lune au croissant argenté brillait au firmament et, sous sa lumière blafarde, les objets avaient apparence de fantômes.

Un spectacle étrange frappa sa vue, dès qu'il posa le pied dans la lande de Kergareu. Parmi les grands menhirs qui pointaient du sol, c'était un véritable grouillement d'êtres. Il y avait là une multitude de petits

hommes, hauts comme trois pouces, roux, velus, ventrus, bossus, avec des pieds en fourche et des têtes encornées, qui, la main dans la main, dansaient une ronde effrénée autour d'une chapelle à moitié ruinée, en répétant avec des rires moqueurs une chanson de leur composition :

Saint Organ est un bon saint
Qui aime bien ses petits nains ;
Un bon saint c'est saint Organ ;
Il aime bien les Korrigans !

Jamais saint du bon Dieu n'avait été ridiculisé avec plus de sans-façon. L'ange scandalisé sentit le rouge de l'indignation monter à son visage.

« *Vade retro !* » cria-t-il dans un geste de menace, et voilà que soudain les petits hommes disparurent. On aurait dit que chaque touffe d'ajonc en avait dévoré un. En un clin d'œil la lande était devenue d'un silence impressionnant ; il n'y restait plus que l'ange.

Celui-ci entra dans la chapelle. Elle aussi était silencieuse et vide, derrière ses murs branlants. Plus d'autel, ni de tabernacle, ni de chaire à prêcher, plus de crucifix ni de statue. Seul dans un coin, au fond d'une niche mangée par la mousse, un vieil évêque de pierre, à la barbe blanche, les yeux rougis par les pleurs, les mains tendues en vain pour saisir une crosse absente, veillait sur cette solitude.

« Est-ce vous Saint Organ ? » demanda le messager céleste d'une voix un peu sévère. »

« Hé oui, bel ange ! répondit tristement le pauvre évêque, et je n'en suis pas plus fier. »

« Comment tolérez-vous de telles abominations auprès de votre chapelle ? »

« La première peine est pour moi, croyez-le bien, mais je n'y puis rien. J'ai donné ma parole, et parole donnée, parole sacrée. »

« Vous avez donné votre parole d'autoriser de

pareils scandales ! Voilà qui est étrange et guère dans les habitudes des amis de Dieu. Expliquez-vous clairement, car je vous préviens que je rapporterai tout au maître. »

L'ange s'était assis sur un fût de colonne brisée et trempant une plume de son aile dans un rayon de lune qui filtrait par une fenêtre, il écrivait. L'histoire que lui conta le saint en pleurant était lamentable.

Il vivait paisible dans sa solitude, loin du monde, sans souci du temps qui passait, perdu dans ses méditations, quand un soir une multitude de korrigans se précipita dans la chapelle. Ils criaient tous ensemble et juraient à qui mieux mieux, en lui adressant des gestes de menace : « Cette lande est à nous, disaient-ils ; nous voulons cette lande, Organ, et ta chapelle aussi ».

Devant l'attitude irrespectueuse et les prétentions par trop osées de ces vilains petits êtres qui mettaient en doute son droit de propriété, le doux solitaire n'avait pu réprimer un accès de colère. Il avait levé sa crosse et, frappant avec force à droite et à gauche, il avait jeté à la porte la troupe des insolents. Ceux-ci disparurent, et il se croyait délivré d'eux à jamais, lorsqu'un jour lui survint pire aventure encore. Des impies qui se donnaient le nom de révolutionnaires, et qui couraient le pays en faisant la guerre à Dieu et aux saints, entrèrent dans sa demeure et s'y livrèrent aux pires excès, en l'accablant de sarcasmes : « Un évêque ici, hurlaient-ils, il n'en faut plus d'évêques. Plutôt pas qu'on lui laisse un palais pour abriter sa fainéantise, alors que le pauvre peuple qui travaille n'a que de misérables chaumières pour se reposer de ses peines », et ils l'avaient arraché de sa niche, en lui brisant sa crosse, l'avaient enfoui dans une charrette, et finalement l'avaient traîné jusqu'à la ville, où on l'avait relégué dans une chambre de débarras, au milieu de dépouilles arrachées aux églises.

Ah ! certes, il en avait eu des malheurs, le bon saint Organ, le sort ne l'avait pas ménagé, et cepen-

dant de plus grandes humiliations encore lui étaient réservées.

Comment cela advint? Il ne se l'expliquait pas, mais les korrigans réussirent à découvrir sa misérable retraite. Une nuit ils arrivèrent en bande dans son grenier, en vociférant ainsi que des possédés : « Nous te retrouvons enfin, bonhomme, criaient-ils, et en bel accoutrement en vérité. Ça te va bien cette couche de poussière qui te sert de manteau et ces défroques bénites qui te montent jusqu'à la ceinture. Parions que tu n'es plus le fier-à-bras d'autrefois ». Ce disant, ils lui montraient le poing, lui tiraient la langue et le secouaient à le réduire en poussière.

Le malheureux se sentait gros cœur d'humiliation et de chagrin. Il avait les larmes aux yeux et il implorait d'une voix dolente : « Ayez pitié de moi, mes petits amis, je suis vieux et sans force. Vous me brisez les membres. » Plus il demandait grâce, plus les autres s'acharnaient : « Pitié de toi, failli saint! clamaient-ils. Avais-tu pitié de nous quand tu nous bâtonnais avec tant d'ardeur? Ah! tu es vieux, ah! tu es sans force; bonne affaire, il sera plus facile de t'amener à composition. » Et ils lui grimpaient sur le dos, le saisissaient par la barbe, lui secouaient la tête et s'excitaient mutuellement en criant : « Allons-y, les gars, il n'a plus sa crosse, il n'est plus à craindre ».

La victime était à bout de souffle. A peine si on entendait sa plainte : « Mes amis, mes bons amis, laissez-moi, vous allez me tuer. » Les coups n'en continuaient pas moins à pleuvoir comme grêle. Les vilains nains avaient un caprice et ils prétendaient le satisfaire, le pauvre vieux dût-il y perdre la vie. « Ta lande, hurlaient-ils, pour y danser à notre gré; ta chapelle pour nous y reposer à loisir. Ta liberté est à ce prix. »

« Vous savez bien que ce n'est pas possible. »

« Ce n'est pas possible; eh bien! ceci le sera. » Et la séance recommençait, et ils le martyrisaient de plus belle. Encore un peu et le saint rendait l'âme pour de

bon. Il estima qu'il valait mieux entrer en composition en conserver son existence au prix de quelque concession.

« Puisque vous y tenez tant, murmura-t-il, peut-être nous entendrons-nous tout de même. Prenez la lande et laissez-moi la chapelle. »

« Çà va! s'exclamèrent les nains, faisons la paix. » Comme par hasard, le lendemain, sans qu'il se fût expliqué la chose, le vieil évêque avait quitté son grenier à débarras et il avait reintégré sa niche dans la chapelle de Kergareu, mais alors ce furent des tourments d'un autre genre auxquels son âme fut en butte.

Chaque soir les korrigans envahissaient la lande et s'y livraient à des désordres inouïs. Il en venait de partout, tous plus méchants les uns que les autres. Non seulement ils l'empêchaient de se livrer à l'oraison par leurs danses effrénées, leurs chants disparates et leur sabbat infernal, mais encore ils semaient l'effroi dans la contrée par leurs vilains tours aux gens. Personne n'osait plus s'aventurer sur la lande de Kergareu. Les fidèles qui venaient à son pardon oubliaient la route de sa chapelle et bientôt il se trouvait plus abandonné que s'il avait vécu au fond d'un désert.

Ah oui, il avait raison d'en vouloir à ces nains néfastes qui lui avaient ravi le bonheur et l'avaient acculé à la ruine pour satisfaire leurs passions mauvaises.

L'ange avait écouté avec attention le triste récit. Le cas était grave et il n'avait garde d'excuser le saint pour la faiblesse qu'il avait eue. Ne valait-il pas mieux résister jusqu'à la mort plutôt que d'autoriser un scandale? D'autre part, les korrigans dépassaient la mesure. Était-il permis de se jouer des gens comme ils le faisaient? Il fallait un terme à ces excès.

« Votre faute est grande, déclara-t-il au solitaire, et il n'y a que la miséricorde infinie de Dieu pour pardonner à votre repentir, mais je reconnais que le tort principal est du côté de ces nains. Il ne convient pas

qu'ils continuent plus longtemps ici leur œuvre malfaisante. Ils s'en iront. »

Il ferma ses tablettes et remettant sa plume dans son aile il se leva : « Etres impurs, s'écria-t-il, serviteurs de Satan, au nom de celui qui vous créa, je vous adjure, quittez cette lande. Ces lieux sont à Saint Organ. N'y revenez plus jamais ».

Un moment après le rapide messager était à la porte du paradis où Saint Pierre l'attendait, en faisant la causette avec Mariette Kerbarbotte qui avait voulu différer jusqu'à son arrivée son entrée dans le chœur des béatitudes.

« Hé bien ? » demanda l'apôtre.

« Hé bien oui, répondit l'ange, Mariette avait raison. Dans la lande de Kergareu se passaient d'abominables choses et Saint Organ qui avait autorisé cela était très coupable. Mais il a payé cher sa faiblesse, car sa vie n'était qu'un martyre. Dieu lui aura pardonné. Quant aux korrigans, je les ai renvoyés au diable et il n'en sera plus question. »

Il n'en a plus été question en effet. Ils sont partis pour ne plus revenir. La lande a retrouvé son calme, Saint Organ la paix de la conscience, et les pèlerins ramenés à sa chapelle chantent avec confiance le jour de son pardon :

Je vous supplie, oh ! monsieur Saint Organ,
Devant le trône de Dieu souvenez-vous de moi.
Demandez pour nous des grâces continuelles
Pour que nous allions près de vous aux joies de l'éternité.

[Oh ! Eutru Sant Organ, hou suppliein e van
Dirak en eutru Doué hou ped chonj anehan.
Goulennet avrit omb grésen kontinuel
Eit ma hemb devat ah d'er joéieu éternel.]

COMMENTAIRE EXPLICATIF

Les anciens bardes gallois qui nous ont fait connaître la fée Korridguen l'associent à un nain qu'ils nomment Guion (de Gouiet, savoir). Chargé de surveiller le vase mystérieux aux rebords garnis de perles qui contenait l'eau du génie de la divination et de la science, celui-ci laissa tomber sur sa main trois gouttes de l'eau bouillante.

Il la porta vivement à sa bouche, et à l'instant il eut la révélation de l'avenir et des mystères de la science.

Ce nain très apparenté avec le Mercure des Romains était, au dire de César, la principale des divinités de la vieille Bretagne. On lui attribuait l'invention des lettres, de la poésie, de la musique et des arts. On l'invoquait dans les voyages, les marchés et les affaires de commerce. On le représentait, une bourse à la main, et voilà pourquoi les bardes l'appelaient le nain à la bourse. (1).

Or les nains de l'Armorique sont figurés de même façon avec une bourse et on leur prête des attributs semblables. Ils ont aussi l'amour de la science et de la poésie, le goût des arts. S'ils sont invisibles pendant le jour, c'est parceque, au fond de leurs demeures souterraines, ils sont occupés aux travaux de l'esprit. Ingénieux bâtisseurs, ce sont eux qui ont dressé les pierres druidiques et gravé sur elles des signes cabalistiques qui sont une énigme pour les savants. Qui déchiffrerait ces grimoires découvrirait leurs trésors, car les Korrigans sont immensément riches. Ils forgent des métaux précieux, fabriquent de la monnaie vraie ou fausse et la bourse de cuir qu'ils portent est toujours pleine d'or.

Les cachettes qui recèlent leurs richesses sont d'ordinaire sous les dolmens ou le pied des menhirs. Il y veillent avec soin. Il n'y a guère qu'une occasion dans l'année où l'on pourrait surprendre leur vigilance, c'est la nuit de Noel. Pendant la messe de minuit en effet, les grandes pierres s'en vont boire aux rivières, laissant leurs trésors à découvert. Seulement le voyage

---

1. La Villemarqué. Barzaz-Breiz. Introduction.

ne dure que le temps de l'élévation et elles marchent avec une rapidité effrayante. Tant pis pour l'imprudent avide qui s'attarderait à fouiller dans la cachette. Il serait infailliblement écrasé. On ne compte guère de gens qui aient réussi dans une tentative aussi osée, pas plus qu'on n'en trouve qui aient eu à se féliciter d'avoir dérobé la bourse des nains, car l'or qu'elle contient se transforme en vile matière, en changeant de possesseur. « Monnaie des nains ne vaut rien, » dit la chanson (*Paz arc'hant Korr tra na dal*) (La Villem).

Réduits à vivre le jour au fond de leurs cavernes obscures, les Korrigans ne sont pas redoutables, aussi longtemps que le soleil brille. Volontiers le paysan s'en moque, surtout s'il porte sur lui un objet bénit. Il n'en est plus de même la nuit, car avec les ténèbres leur puissance de mal faire devient réelle. La nuit marque pour eux l'heure des amusements. Il s'y livrent plus particulièrement la nuit du samedi, et voilà pourquoi on leur a donné en certains endroits le nom de Tud Sabbat (Hommes du Sabbat).

Dès que les ténèbres ont envahi la terre, leur troupe se précipite hors de leurs retraites et s'élance en décrivant des farandoles, vers l'endroit désigné pour la fête. A la lueur des étoiles ou par clair de lune, on les voit sur la lande, les mains enlacées, dansant autour des menhirs des rondes désordonnées; on entend leurs voix grêles et vieillottes qui lancent aux échos des chansons discordantes, parmi lesquelles revient indéfiniment le même refrain monotone :

Lundi, mardi, mercredi

auquel ils ont ajouté à la longue

Jeudi, vendredi, samedi
et le dimanche aussi,
et voilà la semaine faite,

sans ajouter beaucoup à la beauté de leurs rythmes et de leurs mesures.

Malheur au voyageur imprudent qui les surprend dans ces parties folles. En un clin d'œil il est saisi par des milliers de mains menues, mais fortes, armées de griffes acérées qui lui pénètrent dans les chairs. Il est entraîné dans le tourbillon, et il lui faut chanter, danser, sauter jusqu'à l'aube, jusqu'à ce qu'il

tombe sur le sol, la tête vide, les jambes brisées, le corps en sang.

Jaloux de leurs libertés, les Korrigans n'acceptent pas d'être dérangés par les importuns : Tant pis pour qui l'oublie. Il le paie cher. Ils n'en sont pas moins de joyeux compagnons qui aiment à plaisanter. Seulement en ceci comme en autre chose ils exagèrent et volontiers ils dépassent les bornes et manquent de réserve.

Leur conduite à l'égard du solitaire de la lande de Kergareu, au pays de Baud, en est la meilleure preuve. Sans respect pour son âge et pour ses droits, ils se livrèrent envers lui à toutes les facéties, voire aux mauvais traitements. Il est vrai que le pauvre Saint Organ ne fut pas non plus d'une énergie de bienheureux défendant des biens d'église, mais il était si vieux qu'il méritait indulgence et puis sans doute n'était-il pas trop sûr lui-même de ses titres de propriété.

D'où venait-il ? Depuis quand était-il là ? Personne n'en savait rien, lui probablement pas plus que les autres. Il appartenait à cette nombreuse milice de Saints d'origine mystérieuse, dont Saint Avé est un des modèles, que l'on rencontre un peu partout en Bretagne, dans les petites chapelles perdues, sortes de divinités champêtres veillant sur les moissons, héritiers peut-être des anciens Dieux indigètes, d'autant plus honorés des populations qu'elles ignorent ce qu'ils sont et ce qu'ils ont fait.

S'il recevait les honneurs de la sainteté, ce n'était pas le pape qui les lui avait accordés, et voilà pourquoi il n'était pas fier, mais la rude épreuve qu'il subit lui fut salutaire. Un ange du ciel revisa ses titres et le peuple y souscrivit. Organ est maintenant un grand saint et il n'est Korrigan qui puisse lui causer dommage.

XXV

LA FILLE DU CHARAGINE

Un puissant monarque avait un fils qui était son orgueil et sa joie. Il s'appelait Victor. Beau, bien fait, riche des qualités du cœur et de l'esprit, il avait tout pour être heureux, si un fâcheux sort n'avait pesé sur sa destinée. Il lui avait été prédit que les pires mésaventures lui étaient réservées, si jamais il s'éloignait du palais royal avant l'âge de vingt ans.

Comme on peut le croire, on veillait sur lui avec soin. Nuit et jour un fidèle serviteur était attaché à ses pas. Mais allez tenir en lisière un jeune homme ardent, expert aux armes et au jeu, amoureux d'indépendance et qui ne rêve que folles équipées. Les vingt ans n'étaient pas encore révolus qu'un beau matin il trompait la surveillance et partait, à l'insu de tous.

Il chevauchait par les routes, poussant droit devant lui, insouciant de la direction, aussi joyeux que l'oiseau qui a fui la cage, lorsque soudain, à l'issue d'un vaste désert, il se trouva en face d'un puissant château dont les murailles de blocs massifs avaient plus de cent coudées de haut. Une porte large comme une avenue y donnait accès et tout autour un étang, aussi brillant qu'un miroir sous les rayons du soleil, lui formait une ceinture d'argent. En ce moment, trois jeunes filles se baignaient dans l'étang.

« Diable, murmura-t-il, voilà de bien jolies personnes. Ce sont les filles du maître de céans sans doute. Il n'importe d'ailleurs, pourvu qu'elles m'indiquent le moyen d'entrer au château. »

Il s'approcha à pas de loup, enleva leurs habits et se cacha dans les roseaux ; mais quelque prompt qu'eût été son geste, elles s'en étaient aperçues et s'étaient mises à pleurer.

« Etranger, s'écrièrent-elles, pourquoi vouloir notre perte ? Rendez-nous nos vêtements, nous vous en conjurons, sinon notre père nous tuera ».

« Il ne vous arrivera pas pareil malheur, dit-il; reprenez les. Je serais désireux néanmoins de connaître le nom d'un père aussi méchant. »

« Il s'appelle le Charagine, fit la plus jeune, la plus belle aussi, qui répondait au doux nom de Victorine. Aucun voyageur n'est jamais sorti vivant de chez lui. »

« Vraiment, peut-être y aura-t-il exception pour moi. »

« Je ne vous engage pas à tenter l'aventure; mais au cas où vous voudrez vous risquer, je ne vous laisserai pas dans l'embarras. Vous n'aurez qu'à suivre mes conseils. »

Déjà au fond de son cœur elle éprouvait pour ce jeune homme de mine si avenante un sentiment de sympathie et elle s'était promis de le sauver.

Cependant le prince, de son cor d'ivoire, avait lancé un appel qui réveilla les échos de la demeure du Charagine. On entendit à l'intérieur un bruit effroyable, comme si vingt charriots avaient heurté la porte, et sur le seuil un homme parut, si grand que sa tête aurait atteint la cime d'un peuplier. Son visage hérissé de barbe était un buisson d'épines et ses longues dents pointues ressemblaient à celles du sanglier.

Un gros rire le secoua des pieds à la tête, quand il aperçut Victor.

« Par les cornes du diable, mon petit homme, s'écria-t-il, tu m'as presque fait peur avec ton joujou d'ivoire. Mais dis moi, avant que tu n'ailles, toi et ton cheval, dans ma marmite et que je ne vous mange pour mon souper, que cherchais-tu par ici ? ».

« Je venais savoir, répliqua Victor qui n'avait pas

perdu son assurance, si vous consentiriez à m'accorder la main de votre fille Victorine. Aussi bien je ne vous demande pas de déroger, puisque je suis de naissance royale. »

« J'aurais dû le deviner à ton air, et ton courage m'en est une preuve présentement; mais ignores-tu qu'on n'épouse pas ainsi la fille du Charagine et qu'il y a au préalable de dures épreuves à subir. »

« Je les accepte sans crainte. »

« A merveille ! Regarde cet étang. Avant que le dernier rayon de soleil n'y soit éteint, j'exige que tu le vides avec le seau percé que voilà. »

« Entendu ! » Et le jeune homme s'assit sur la berge et se mit à réfléchir. Il avait l'air rassuré ; au fond il était mortellement inquiet. Comment mener à bien une telle tâche ? La présence de Victorine qui accourait remonta son courage.

« Ne vous inquiétez pas, dit-elle. La besogne est plus facile que vous ne pensez. Prenez cet anneau et jetez le dans l'étang, en prononçant simplement cette formule : Eau d'un côté, poissons de l'autre. »

Il suivit le conseil, et à l'instant la nappe liquide fut à sec. Les poissons grouillaient par milliers dans la vase, leur ventre écaillé en l'air.

« Est-ce fini ? » demanda le géant, en le voyant rentrer une demi-heure après.

« Vous pouvez en juger vous même. »

« Soit ! A la deuxième épreuve maintenant.

Je veux qu'avec cette hache en bois tu abattes demain, du lever du jour à midi, la forêt de chênes qui s'élèvent derrière mon château. »

« Vous serez obéi. »

Le lendemain Victor se rendait à la forêt, sa hache sur le bras. Il sifflotait un air joyeux, car il avait confiance en Victorine. Celle-ci l'avait déjà rejoint. Grâce à elle, l'opération ne fut pas plus difficile que celle de la veille. Il n'eut qu'à répéter ces mots : arbres d'ici,

branches de là ! pour qu'à l'instant la forêt fût par terre, les branches mises en fagots et les troncs entassés avec symétrie les uns sur les autres.

Le Charagine ne put s'empêcher de témoigner son admiration devant un travail aussi bien fait.

« Décidément, s'écria-t-il, tu es un habile et diligent ouvrier, et je suis sûr que tu seras un excellent gendre. Je tiens cependant à te soumettre à une dernière épreuve. Sur la tour en verre poli qui est à l'entrée du château il y a un oiseau au plumage doré qui chante. Il me le faut dans deux heures. »

Autant valait demander l'impossible, car la tour était sans échelle et il n'existait aucun moyen de grimper là-haut. Heureusement que Victorine était présente : « C'est plus facile que vous ne pensez, dit-elle au jeune homme ; commencez par me tuer. »

Victor se récria : « Si fait, reprit-elle, n'hésitez pas : vous couperez ensuite mes membres en morceaux et, avec les os que vous joindrez ensemble, vous construirez une échelle qui vous permettra d'atteindre l'oiseau. Vous aurez soin après cela de remettre os et chair en place et de souffler dessus. Je reviendrai aussitôt à la vie. »

Il suivit le conseil, mais une fois l'oiseau attrapé et les membres de sa bien-aimée reconstitués, il se trouva si pressé de la ranimer qu'il oublia un os, celui du petit doigt de pied.

Victorine restait boiteuse, mais ne s'en montra pas plus chagrine. « Souvenez-vous de ce détail à l'occasion, » recommanda-t-elle.

Victor était maintenant au bout de ses épreuves : « Je suis satisfait de toi, lui déclara le Charagine ; tu es le gendre que je souhaitais. Il ne te reste plus qu'à choisir entre mes filles ; les trois se valent. »

Son choix était tout arrêté et lorsque, au milieu de l'obscurité de la nuit, son hôte croyant l'embarrasser, le conduisit devant le lit où celles-ci

main sur les doigts de leurs pieds pour marquer sa préférence. Ce fut Victorine qu'il désigna.

A quelques jours de là, le mariage était célébré en grande pompe. Le Charagine traitait ses invités princièrement. Il se montrait généreux à l'égard des deux époux. Il leur laissait la liberté d'agir à leur guise, à une condition pourtant, c'est qu'ils ne quitteraient jamais le château. La défense comportait la peine de mort.

Au début, tout à leur bonheur, ces derniers ne songèrent guère à enfreindre la consigne, mais comme les mois se succédaient, cette existence au fond d'une solitude leur parut ennuyeuse. Victor parla à sa femme des bontés de sa mère et des agréments de la cour de son père. Ils convinrent de fuir et de retourner chez ceux-ci.

Il s'agissait d'en trouver le moyen.

« J'en connais un, déclara Victorine, qui sûrement nous tirera d'affaire, si nous pouvons l'utiliser. Il y a dans la chambre du Charagine deux paires de bottes qui n'ont pas leurs pareilles. D'une enjambée avec l'une on parcourt sept lieues, avec l'autre quatorze. Il faut que nous mettions la main sur cette dernière et que nous prenions du champ, avant qu'il se réveille. »

A pas silencieux, pendant la nuit, elle se glissa dans la chambre du géant qui dormait d'un lourd sommeil, s'empara d'une paire de bottes et en chaussa son mari, mais la fatalité voulut qu'elle se trompât et qu'elle emportât les bottes de sept lieues. Or il ne fallait pas penser à retourner près du dormeur, car il s'agitait à la façon d'un homme qui se réveille. D'autre part, ils couraient gros risque à fuir, car avec les bottes de quatorze lieues celui-ci aurait tôt réussi à les rattraper. Le principal était de gagner du temps.

La jeune femme eut recours à un ingénieux stratagème. En quelques coups de ciseaux elle coupa ses beaux cheveux blonds, les posa sur son lit et leur

imposa l'obligation de répondre trois fois à sa place aux questions de son père.

Déjà les fugitifs avaient franchi l'enceinte du château et gagnaient au plus vite à travers les terres du Charagine. Ils n'étaient pourtant pas encore parvenus au bout que la femme de ce dernier se réveillait : « Ta fille doit être partie », murmura-elle.

« Crois-tu ? » répondit-il. Il appela : « Victorine ! Victorine ! »

« Qu'y a-t-il, père ? » firent les cheveux blonds à travers la porte entrebâillée. Trois fois il interrogea et trois fois ils répliquèrent. La quatrième fois, la question demeura sans réponse.

« Tu vois bien, observa la femme, que tu as été dupé ».

« Je ne le vois que trop, s'écria-t-il, mais ils ne perdront pas pour attendre. » Il sauta du lit, chaussa ses bottes de quatorze lieues et, un gros coutelas à la main, se lança à la poursuite des fuyards.

Ceux-ci avaient parcouru beaucoup de chemin, et il semblait à Victor que les terres du royaume de son père n'étaient plus loin, lorsque Victorine poussa une exclamation d'effroi : « Le Charagine ! Le Charagine ! »

Le terrible géant accourait en effet avec un bruit d'orage, du fond de l'horizon, déchaînant les éléments sur son passage.

Les deux jeunes gens se cachèrent dans un champ de genêts dont les hautes branches atteignaient aux rebords du fossé et il passa, sans les apercevoir. Ils prirent une autre direction, mais il n'y avait pas deux heures qu'ils cheminaient que le géant était de nouveau sur leurs traces. Une chapelle qui s'élevait contre la chaussée fut leur salut. Victor s'y changea en prêtre qui dit la messe, Victorine en enfant de chœur qui la sert.

« N'avez vous pas remarqué deux fugitifs qui passaient par ici ? » demanda du seuil la voix menaçante du géant.

« *Dominus vobiscum !* » prononça gravement le prêtre. — « *Et cum spiritu tuo,* » répondit avec dévotion le servant. On entendit un horrible juron, et le Charagine disparut, recommençant sa course éperdue.

Sur les entrefaites, la nuit approchait et les jeunes gens se croyaient débarrassés de leur ennemi, quand soudain leurs oreilles perçurent le bruit de tempête qui les avait tant effrayés : « Encore lui, s'écria Victorine, vite cachons nous ! »

Il y avait là, sur la place du village, une bande de poules et de poussins qui picoraient parmi le grain. Vivement ils se transformèrent en poule et en poussin et se mirent à picorer avec les autres. Comme on peut le croire, le Charagine ne les reconnut pas. Il s'était cependant arrêté auprès d'eux, essuyant la sueur qui inondait son visage. On aurait dit qu'un soupçon effleurait son esprit, mais il se contenta d'aspirer l'air et s'en alla.

Les deux époux s'en allèrent aussi. Il était temps du reste que cette poursuite prit fin, car ils n'en pouvaient plus de fatigue. Or, comme ils se reposaient au milieu d'un champ de blé, voilà que la silhouette du géant réapparut au bout du champ. Il semblait flairer leur présence. A peine eurent-ils le loisir de se changer, Victorine en perdrix, Victor en chasseur.

Déjà il était sur eux et il avait reconnu sa fille. « Cette fois tu ne m'échapperas pas, satanée créature ! » hurla-t-il, et transformé lui-même en faucon il fondit sur la perdrix qui fuyait à tire d'aile. Il n'avait pas pensé au chasseur. Celui-ci lança un trait, et frappé au cœur, il retomba sur le sol.

Les jeunes époux étaient sauvés. Ils retournèrent tranquillement à la cour du roi et il y eut de grandes réjouissances pour célébrer leur retour. Le conteur y eut sa part et ce ne fut qu'avec peine qu'on lui permit de se retirer pour venir raconter cette histoire.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

La tradition biblique nous révèle l'existence d'un personnage extraordinaire aujourd'hui disparu, le Géant : « En ce temps-là, dit-elle, existaient sur la terre ces hommes fameux qu'on a appelés les Géants ». (*Genèse*, IV). Les découvertes de la Géologie et les bas-reliefs des plus anciens monuments de l'Egypte ne font que confirmer le récit de Moïse. Il y eut, avant et après le Déluge, une race appartenant au type nègre, race de très haute stature, errante et vagabonde, qui se répandit à travers l'ancien et le nouveau continents et dont la disparition est demeurée un mystère. La légende universelle en a conservé le souvenir.

La Chine, l'Inde et l'Orient arabe ont leurs géants. L'Inde a consacré le plus beau de ses monuments littéraires, l'épopée de la *Ramayana*, aux luttes de son héros national, Rama, contre les géants. L'Orient arabe, dans ses *Mille et une Nuits*, met en scène des géants à maintes reprises.

La légende grecque et celles de l'Occident ne sont pas en reste avec les légendes d'Asie. Les géants y sont multitude. L'imagination grecque a trouvé Hercule, le géant bienfaisant, rareté de l'espèce d'ailleurs, qui s'en va courant le monde et le délivrant des fléaux qui l'affligent, mais elle a trouvé surtout les géants mauvais et cruels, les Centaures, les Cyclopes, les Titans, Antée, le brigand Cacus, le berger Polyphème.

L'occident a imaginé aussi un géant bon garçon, Gargantua, qui a laissé partout de ses traces. Il a davantage la réputation d'un gros mangeur que d'un redresseur de torts ; il n'en rappelle pas moins Hercule par plus d'un trait et sa popularité ne le cède en rien à la sienne.

Un second géant cependant est encore plus connu, géant foncièrement méchant celui-là et nuisible, l'Ogre. On a quelque peu discuté sur l'origine de ce mot ; ce n'est pas autre chose qu'une déformation du mot Hongrois.

Parmi les peuples pillards qui, dans les premières années du moyen âge, mirent à sac l'Europe occidentale, il n'y en eut pas un qui acquit un renom de sauvagerie et de cruauté comparable à celui des Hongrois. Fils des Huns et des Avares, ils montraient bien de qui ils tenaient. Dans leurs terribles randonnées à travers

l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, les Flandres, la France de l'Est et du Sud, ils détruisaient et massacraient tout. On en était venu à ajouter aux litanies une nouvelle invocation :

A timore Hungarorum libera nos, Domine.
(De la crainte des Hongrois délivrez-nous, Seigneur.)

On prétendait qu'ils mangeaient de la chair humaine, qu'ils buvaient le sang de leurs ennemis, qu'ils leur coupaient le cœur par morceaux et qu'ils le dévoraient comme un remède contre les maladies. Détail aussi horrible : Pour habituer leurs enfants à la douleur, les mères leur mordaient le visage, dès leur naissance. La pitié était inconnue de ce peuple qui n'aimait que la guerre et qui se figurait que, dans le monde de l'au-delà, les guerriers seraient servis par les ennemis qu'ils auraient tués.

Arrêtés enfin par les victoires des empereurs germaniques et convertis au christianisme, ils cessèrent leurs excès, mais cela ne leur enleva pas leur fâcheuse réputation. La terreur qu'ils avaient inspirée survécut et pendant des générations les mamans continuèrent à effrayer les imaginations de leurs petits, en leur redisant les horreurs commises par les Ogres. Les Contes de Perrault donnèrent à ces récits un caractère dramatique et un charme qui en ont assuré la durée et qui feront que jamais plus les enfants ne cesseront de s'y intéresser.

Chose digne de remarque, la Bretagne qui connaît le type de l'Ogre et les abominations dont il est capable, ignore son nom ou ne l'emploie que dans les légendes venues d'ailleurs. Elle lui substitue le nom de *Charagine* qui sans doute est une corruption du mot sarrasin. Ce nom est connu aussi bien dans la Haute que dans la Basse Bretagne, mais nulle part autant que dans le pays de Vannes. Ça doit être une importation des Croisades. Il est certain que les Hongrois n'ayant pas poussé leurs sanglantes chevauchées jusqu'en cette contrée si reculée de la France n'y étaient pas connus, tandis qu'au contraire les Sarrasins, peuple musulman contre lequel luttèrent tant de chevaliers bretons, au cours des expéditions en Terre Sainte, ne l'y étaient que trop. On mit à leur charge ce que dans d'autres pays on prêtait aux Hongrois. Les uns, ne le cédaient pas aux autres en cruauté.

S'il fallait définir le caractère du Charagine, on serait d'ailleurs embarrassé, car les conteurs ne sont pas très fixés. C'est

un être d'une taille immense, d'une force prodigieuse, d'une laideur effroyable. Son visage est noir et son âme méchante ; il est quelque peu apparenté au diable. Il tient des trois natures, humaine, animale et infernale. Il a l'appétit d'un Gargantua et un bœuf entier n'est pas de trop pour un de ses repas.

De toutes les chairs cependant, celle qu'il préfère est celle de l'homme, car c'est un cannibale féroce.

La chair des enfants surtout lui est un régal délicieux. Plus agréable encore lui est celle des chrétiens. Il ne faut pas oublier en effet que c'est un musulman, un païen, qui a horreur du Christ et de ses serviteurs et qui n'a rien tant à cœur que de chercher à leur nuire. Nuire est son plus grand plaisir.

Sa première pensée, en voyant apparaître le joli prince à la porte de son château, est de le croquer, lui et son cheval. S'il lui fait grâce et s'il semble acquiescer à sa requête, ce n'est que pour lui imposer des conditions tellement irréalisables qu'il ne saurait s'en tirer.

Comment serait-il humainement possible de vider un étang avec un seau percé, d'abattre une forêt avec une hache en bois et d'attraper sans échelle un oiseau au bout d'une tour de verre ?

Heureusement que toute sa famille ne lui ressemble pas. Il s'y rencontre parfois des exceptions. Sans doute la femme qu'on lui prête est aussi une ogresse d'une méchanceté qui égale la sienne, un peu plus roublarde et toute aussi friande de chair de chrétien, mais il arrive que ses filles valent mieux.

Elles ont un physique agréable et le cœur accessible aux bons sentiments. Ainsi que les fées, elles recherchent volontiers les alliances avec les hommes et se montrent très sensibles aux grâces des princes charmants. — On est quelque peu sorcier dans la famille et les mille sortilèges dont disposent leurs parents ne leur sont pas inconnus. Elles ont des formules qui mettent à sec un étang et renversent une forêt, des façons de subir la mort et de revenir à la vie sans peine, des cheveux qui empruntent leur parole, des bottes de voyage qui dévorent l'espace. Pas plus qu'à la Magali de la légende provençale les transformations les plus singulières ne leur coûtent. Elles se font indifféremment enfants de chœur, poules ou perdrix, en se jouant, et par leur finesse, elles mettent souvent en défaut les ruses diaboliques et les instincts pervers de leur père.

On dirait que la légende, en créant ce type de géant affreux et malfaisant, s'est appliquée à corriger l'impression d'horreur

qui se dégage de lui, en plaçant à ses côtés un type de femme belle, bonne et sentimentale, la fée secourable et obligeante en face de la force cruelle et destructrice.

Il y a dans les Contes des landes et des grèves de Sébillot, une légende recueillie au Gouray, *La Fille du Sarrasin*, qui rappelle celle-ci trait pour trait. Quoique la distance soit grande du Blavet morbihannais au pays gallo des Côtes-du-Nord, les deux conteurs ont l'air d'avoir puisé à la même source. C'est une nouvelle preuve de l'universelle popularité du Charagine. Nul plus que lui n'a contribué à alimenter le fond commun auquel ont recours les conteurs de partout et qui au genre si changeant de la légende locale ajoute un genre *ne varietur* de légende générale.

XXVI

L'HOMME AU BATON DE FER

Il y avait, en je ne sais plus quel coin de Bretagne, un gars si vigoureux que, dans tout le pays, il n'avait pas son pareil. A quinze ans, il s'essayait à déraciner les arbres de la forêt; à vingt ans, un chêne centenaire ne lui résistait plus.

L'idée lui vint de courir le monde pour voir s'il trouverait son maître. Il commanda à un forgeron un bâton en fer aussi massif et aussi résistant que possible.

Pendant huit jours l'ouvrier fit retentir enclume et marteau ; il croyait que son homme serait content et qu'il le complimenterait de son travail. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque celui-ci prenant le bâton le brisa sur son genou ainsi qu'une tige de verre et lui en jeta les morceaux, en disant : « C'est bon pour un enfant. Il me faut autre chose ».

Pendant quinze jours il peina encore. Le bâton était maintenant aussi gros que sa cuisse. Nous y sommes, pensa-t-il. Il n'y était pas, car le bâton eut le sort du premier. « Ça conviendrait peut-être ou à un tailleur, lui déclara son client. Quant à moi, ça me laisse loin de compte ». Le forgeron se remit à l'œuvre. Il besogna un mois durant, jetant dans la fournaise le fer par monceaux. Cette fois le jeune homme se montra satisfait. Son bâton avait les proportions d'un mât de navire.

Il lui tardait d'en éprouver la valeur. A sa première étape, il arriva dans une forêt et rencontra un bûcheron

boiteux qui, sur ses épaules, portait un faix de troncs d'arbres entiers et n'en était pas plus fatigué. — Çà doit être un rude compagnon, songea-t-il, et il lui demanda : « Viens-tu courir le monde, l'ami? Je cherche des gars solides dé ton espèce ».

« Je veux bien », dit l'autre, et il le suivit avec son faix de troncs d'arbres.

Ils atteignirent bientôt les bords d'un ruisseau presque à sec, sur lequel un moulin caché parmi la verdure semblait dormir, en attendant que la crue de l'eau lui permît de recommencer son train. Le garçon meunier s'amusait dans la prairie voisine. Il jouait aux palets avec les énormes pierres meulières qu'il lançait à bout de bras, comme si elles avaient été de légères galettoires.

« Que diable fais-tu là? s'écrièrent-ils. Ces pierres n'ont pas l'air de te peser bien lourd. »

« Ma foi non, répliqua le meunier. A peine si je les sens dans mes mains. Tandis que le moulin se repose, j'en éprouve la solidité. »

« Tu es vraiment notre homme. Veux-tu être des nôtres et voyager avec nous? »

« Ça me plaît. J'irai où vous irez »; et jetant ses pierres meulières sur son dos, le robuste garçon partit avec eux.

Ils marchèrent longtemps et parvinrent, avec la tombée du jour, en face d'un bois aux arbres centenaires qu'entourait un large cours d'eau. « Passons, » dit l'un; « passons », dirent les autres. L'homme au bâton de fer s'appuya sur son bâton, et d'un bond il fut sur la rive opposée. Le bûcheron fit un pont de ses troncs d'arbres et traversa l'eau sans peine. Le meunier lança ses pierres meulières dans le lit de la rivière et en deux enjambées il rejoignit ses compagnons.

Ils rencontrèrent sur le bord du sentier, au fond d'une clairière, une petite cabane dont le toit de mousse se confondait avec le feuillage. Un vieux paysan était assis auprès de la porte.

« Qui donc est le maître de ce bois, parrain? » demandèrent-ils.

« Le maître du bois, répliqua l'ancien, était aussi le maître du château voisin. Un jour il a disparu, dieu sait comment, et depuis le château est hanté. Quiconque y entre n'en sort plus. »

« Un château hanté! s'exclamèrent les trois gars La bonne aventure ! On va voir çà. »

« Allez voir, si vous y tenez; je ne vous en empêche pas. C'est par le sentier à gauche, à deux portées de trait, mais je vous engage à vous méfier de l'Homme barbu. »

Ils prirent la direction indiquée et, au bout de dix minutes, ils se trouvèrent devant les murailles d'une forteresse. Des tours garnies de créneaux et un donjon altier émergeaient du milieu de vastes douves. Or, la nuit était venue et ils n'entendaient aucun bruit. Ils n'apercevaient d'autres êtres vivants que des chauves-souris et des oiseaux sinistres qui de leurs ailes silencieuses leur frôlaient le visage.

Cependant la grande porte était ouverte à deux battants. Ils entrèrent et, dans une chambre luxueusement meublée, ils découvrirent des lits qui semblaient disposés exprès pour eux. Ils y goûtèrent un sommeil réparateur qui les rendit frais et dispos. Le lendemain ils délibérèrent sur le moyen de mener la vie le plus joyeusement possible en ce lieu. Il fut convenu qu'il y en aurait deux qui se livreraient au plaisir de la chasse, pendant que le troisième resterait préparer le repas. Au signal de la cloche, les chasseurs devaient rentrer.

Le bûcheron s'offrit à demeurer le premier jour.

Depuis un moment il vaquait avec ardeur aux soins du ménage. La bonne soupe aux choux mijotait dans la marmite. Midi approchait et déjà il songeait à tirer la cloche, lorsqu'un bruit insolite au haut de la cheminée lui fit dresser la tête. Du gravier et de la suie tombaient dans son potage.

C'est sans doute, se dit-il, quelque hibou que la fumée aura réveillé dans son trou, et il pensa à autre chose. Un gros caillou, suivi d'un second et d'un troisième qui s'écrasa dans la marmite le rappela à la réalité. Sûrement il y avait par là un mauvais compère qui lui cherchait noise.

« Attends, coquin, s'écria-t-il, que je te descende, avant que l'envie de recommencer te reprenne. »

« Attends toi-même que je te règle ton compte, » gronda une grosse voix, et, avant qu'il eût le temps de se ressaisir, un homme âgé, d'une taille gigantesque, le visage garni d'une barbe si longue qu'elle faisait sept fois le tour de sa personne, sauta dans la cuisine par la cheminée, l'empoigna à la ceinture et le terrassa aussi facilement qu'un enfant.

« Tu désirais me voir de plus près, l'ami, dit-il. Me voilà ». Et l'ayant ligotté, il le coucha sous la grosse pierre du foyer, puis il renversa la soupe et disparut.

Sur les entrefaites, les chasseurs commençaient à sentir la fatigue et aussi l'appétit. Ils attendaient avec impatience le signal de la cloche. Il était sûrement l'heure. A quoi diable songeait donc le boiteux? Il avait dû s'endormir, à moins qu'il ne lui fût arrivé malheur. Ils rentrèrent au château.

Un triste spectacle frappa leur regard, dès qu'ils eurent franchi le seuil de la cuisine. Le potage éclaboussait les meubles, les légumes et la viande étaient par terre et tous les ustensiles étaient brisés. On avait dû se battre rudement, mais du bûcheron aucune trace. Où avait-il disparu? Un gémissement qui sortait de dessous la pierre du foyer les fit se retourner. C'était la voix de leur compagnon. Ils s'empressèrent de le retirer de sa fâcheuse position. Dans quel état il était!

« Hé oui! gémit l'infortuné, j'ai eu affaire à l'Homme barbu et je vous jure qu'il a la poigne solide. Le diable n'est pas plus redoutable. »

« Nous te vengerons, déclarèrent-ils. Qu'il revienne. »

Le lendemain, le meunier réclama son tour de

garde. Il avait promis d'ouvrir l'œil. A côté de lui il avait posé ses pierres meulières, prêt à en écraser l'importun.

Il y avait pas mal de temps que ses camarades étaient partis, la matinée s'avançait et il surveillait la pendule, car la soupe allait être bientôt cuite à point, lorsque, sur le coup de midi, deux ou trois cailloux tombèrent dans la marmite.

« Voici mon homme, murmura-t-il. A nous deux ! » mais il n'avait pas encore saisi ses pierres meulières que le vieux géant surgissait devant lui : « Oui, à nous deux ! » s'écria-t-il à son tour, et ses bras puissants l'enserrèrent comme dans un étau, l'enchaînèrent, puis le précipitèrent dans une cuve à lessive sur laquelle il posa les pierres meulières.

Pendant ce temps-là, les deux autres compagnons s'étaient arrêtés de chasser. Ils regardaient le soleil qui était en plein midi, et comme la cloche ne sonnait pas ils se doutèrent qu'un nouveau malheur était arrivé. Ils rentrèrent à la hâte.

On n'entendait pas un bruit dans la cuisine, mais tout y était sens dessus dessous. La marmite gisait à terre parmi les légumes et le bouillon. Quant au meunier, il avait disparu.

« Au diable le barbu ! s'exclamèrent-ils. Il est capable d'avoir tué notre ami. »

D'un geste de colère l'homme au bâton de fer souleva les pierres meulières, les lança à travers la porte qui se brisa avec fracas, et le couvercle de la cuve ensuite. Une plainte étouffée parvint à ses oreilles et il vit le meunier replié sur lui-même, les bras et les jambes garrottés, et un bâillon sur la bouche.

Pour le coup sa fureur ne connut plus de bornes : « Je jure par mon bâton, déclara-t-il, que le maudit le paiera cher et que j'aurai sa peau. »

Le jour suivant il restait à son tour à la maison, tandis que les deux autres partaient courir le gibier. Tout en cuisinant, il veillait, son bâton à portée de sa

main. Soudain, une, deux, trois pierres furent projetées dans la marmite et il aperçut le géant qui dégringolait par la cheminée, sa grande barbe trempant dans la soupe. Déjà son bâton était dressé : « Ah! ah! l'ami, fit-il, te voilà, hâte-toi, je t'attends ». La lutte ne fut pas longue. En deux ou trois moulinets de la terrible arme le mystérieux personnage se trouva par terre, à moitié assommé. Il le traîna au cellier, lui enroula la barbe sur le bélier du pressoir, l'y fixa par des clous et s'en fut sonner joyeusement la cloche.

Le premier mot de ses camarades en rentrant fut : « Tu l'as eu? »

« Venez voir plutôt », répliqua-t-il, et il les mena au pressoir. Or, il n'y avait plus personne. Il ne restait que la barbe souillée de sang et de boue, mais des traces rouges permettaient de suivre la direction prise par le géant. Ils les suivirent. Elles conduisaient au cœur de la forêt, vers une immense caverne dans laquelle s'ouvrait une sorte de puits d'une insondable profondeur.

« Il doit être là, se dirent-ils, descendons. » Le bûcheron descendit le premier. Il avait promis qu'il secouerait la corde, en cas de danger. Une demi-heure durant il glissa ainsi dans les entrailles de la terre et il semblait encore loin du terme, lorsque la corde s'agita avec force. Sans doute y avait-il péril. Ses camarades le ramenèrent.

« Qu'as-tu vu? » lui demandèrent-ils.

« Une vaste fournaise qui doit être la bouche de l'enfer. »

Le meunier descendit après. Pendant une heure la corde se déroula, mais il n'avait pas atteint le but que lui aussi donnait à comprendre qu'on le remontât.

« Qu'as-tu entendu? » firent les autres.

« Des voix qui disaient : Quand le four sera prêt, vous l'y mettrez. »

« Je saurai bien ce que signifie tout cela, » déclara l'homme au bâton de fer qui déjà empoignait la corde.

Il fut près d'une demi-journée à glisser, et voilà qu'il atteignit le fond du puits et qu'il se trouva dans un monde nouveau. En face de lui se dressait un superbe château dont les tourelles élégantes se miraient dans un lac d'azur. De nombreux personnages richement vêtus allaient et venaient aux environs. Quelques serviteurs enfournaient du pain dans un four, près de la porte, pour des milliers de convives.

Il s'adressa à eux : « A qui ce palais ? » « Ce palais, lui fut-il répondu, appartient à un vieux seigneur puissant et fort qui ne connut jamais son maître. Seulement il est très malade en ce moment et il ne reçoit personne ».

« Nous verrons bien. »

« Tentez la fortune, si vous l'osez, mais gare sa colère. Un grand personnage qui habitait là-haut et qui l'avait bravé expie ici maintenant sa témérité dans une dure prison. »

Il haussa les épaules et entra. Une multitude de gardes prétendirent lui barrer la route. D'un revers de son bâton il les renversa. Il arriva dans la chambre du maître. Celui-ci était au lit et les trois filles du prisonnier, trois jeunes filles plus belles que le jour, lui pansaient d'affreuses plaies qu'il portait au visage, d'où la barbe était arrachée. Le malheureux n'eut pas de peine à reconnaître son rude adversaire de la veille : « Grâce ! jeune étranger, implora-t-il ; tu es le plus fort. Laisse-moi la vie et je te cède mes captives ».

« Çà va, répliqua l'homme au bâton de fer, et il emmena l'aînée des sœurs et la fit remonter sur terre par ses compagnons. Il agitait la corde, une seconde fois, pour qu'on enlevât de même la seconde des sœurs, mais en vain. Rien ne remuait. La corde demeurait pendante, sans que personne la tirât.

« Ils s'amusent donc là-haut, » s'écria-t-il, et prenant la jeune personne sous le bras, il atteignit, en jouan

du poignet l'orifice. Il trouva ses camarades qui se battaient pour savoir auquel appartiendrait la première jeune fille. Il leur imposa silence :

« Paix, les gars! En voici une seconde. Gardez-les, en attendant que je ramène la troisième; » déjà il redescendait de nouveau; mais cette fois une mauvaise surprise l'attendait. A peine avait-il touché le fond que le bûcheron et le meunier remontaient la corde. Les deux traîtres lui ôtaient le moyen de retourner sur terre.

« Je suis perdu, pensa-t-il, si le vieux ne me tire de peine. » Or ce dernier ne demandait qu'à se débarrasser de lui et il ne fut pas besoin de recourir à la menace. Il savait à qui il avait affaire. Il lui remit une clé aimantée. « Quand tu seras à l'entrée du puits, lui dit-il, lève-la au-dessus de ta tête et cela suffira, tu seras bientôt rendu à destination. »

Les choses se passèrent en effet comme il l'avait promis. Un instant après, l'homme au bâton de fer reparaissait sur terre avec la troisième des sœurs, la plus jolie, et le pauvre prisonnier, leur père.

Ses compagnons ne l'attendaient plus. Persuadés qu'il était enseveli à jamais dans le puits, ils avaient choisi chacun une jeune fille pour femme et s'étaient installés en maîtres au château. Le terrible bâton châtia leur traîtrise. Ils furent rossés d'importance, jetés à la porte et le château resta au vainqueur qui épousa la plus jeune des filles.

Pour célébrer les noces, il y eut de grandes fêtes auxquelles assista le conteur. Il reçut une belle tartine beurrée de pain blanc avec une bolée de cidre et revint aussitôt très content à la maison.

COMMENTAIRE EXPLICATIF

La légende de l'*Homme au bâton de fer* (Pautr bah houarn) est peut-être la plus populaire et la plus universellement répandue de la Bretagne. Tous les conteurs ont brodé sur ce thème. La raison en est qu'aucun personnage ne répond mieux à l'idée qu'on se fait dans le pays du héros de légende.

Pour le breton, ses héros sont toujours en route, en quête d'aventures comme les héros de la Table ronde. Ils sont aussi voyageurs que ses nuages. Ce qu'ils cherchent, c'est à voir du nouveau ou bien à amasser fortune, mais la fortune est fuyante et ne se trouve pas ainsi sous la main du premier venu. Deux qualités sont nécessaires pour y atteindre : la ruse et la force. Or l'*homme au bâton de fer*, héros voyageur, réunit ces deux qualités. Il est surtout l'homme fort et c'est à ce titre qu'il est plus particulièrement cher aux Bretons.

Au dire de César, les Celtes, race de haute stature, robuste, dure à la fatigue, et pleine d'ardeur pour la gloire militaire, avaient un véritable culte pour la force. Ils mettaient au-dessus de tout la vigueur du corps et le courage et ne négligeaient rien pour les entretenir, exercices et nourriture abondante. Ils tenaient à acquérir la réputation d'hommes forts parmi les forts, car par là ils parvenaient plus sûrement aux honneurs militaires.

Les Bretons, leurs dignes héritiers, professent les mêmes sentiments. Au moyen âge, la première place est pour l'homme fort. Les chevaliers du Cycle d'Arthur aussi bien que ceux du Cycle de Charlemagne sont de terribles pourfendeurs qui abattent d'un seul coup d'épée un guerrier et son cheval avec le harnachement. Les qualités militaires d'un Duguesclin et d'un Clisson sont moins prônées que la vigueur de leur bras, et Richemont, bien qu'il ait été le libérateur du sol de la France, n'eut jamais la popularité d'autres généraux victorieux, parce qu'il était de taille chétive.

Ce qui faisait que les soûles et les luttes étaient si goûtées des bretons, c'est qu'elles étaient d'excellentes occasions pour les gens forts de se révéler. Le premier lutteur d'une paroisse était un héros et celui qui emportait la soûle dans une action où figuraient 300 ou 400 lutteurs acquérait une renommée immense et

devenait la gloire de sa paroisse. Sans doute, au cours de ces jeux, il y avait du sang répandu, parfois même morts d'hommes. Cela importait peu. Tant pis pour qui succombait. Il n'enlevait rien au prestige du vainqueur. Celui-ci était qualifié : *Ur pautr mad* (un gars solide) ; il était respecté de tous et trouvait facilement à se marier.

Cet esprit se maintint dans les paroisses bretonnes jusqu'à la Révolution et depuis lors il s'en retrouve encore çà et là des traces. On a continué à jouer à la soule jusqu'au milieu du XIXe siècle et il a fallu d'énergiques interventions de la police pour y couper court. Quant aux luttes, elles n'ont jamais cessé en certaines régions du Vannetais et de la Cornouailles, telles que Scaër, Bannalec ou Guiscriff.

Tout jeune, le breton aime à essayer ses forces, quand il n'est encore qu'un petit berger ou un frêle écolier. Plus tard, devenu un homme, il se plaît à batailler et, si l'occasion se présente de défendre son pays, l'ennemi ne rencontre pas plus rude adversaire. Ce tempérament lui est une sorte de seconde nature et il n'est règlement de police qui l'empêche de suivre son penchant. Il explique le culte qu'il professe pour les forts et aussi pourquoi, de tous ses héros d'aventure, c'est le Pautr bah houarn qui tient la première place. Sa morale, qui est celle de l'homme du peuple en général, se résumerait en ces vers du fabuliste déjà rappelés :

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première, et les petits
Mangent leurs restes à la seconde.

Il préfère ceux qui s'asseoient à la première.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT

PREMIÈRE PARTIE

Les Bienheureux

Notre-Dame de Guémené 13
La Vierge de Saint-Etienne 23
La Vierge à la Couronne 33
Les Sept Saints 45
Les Joies du Paradis 53
Comment Saint Pierre devint le portier du Paradis. 63
Pourquoi des Tâches sur le Soleil 76

DEUXIÈME PARTIE

L'Enfer et les Démons

Il y a un Enfer 89
En Enfer pas de Rédemption 99
Le Chemin de l'Enfer 107
Les Cadeaux du Diable 119
Les Culottes du Diable. 131
Le Pacte Infernal 143
Le Possédé du Diable 157

TROISIÈME PARTIE

Les Revenants

Le Château hanté 169
La Bête de la Lohière 179
Le Chasseur-Fantôme 189
Le Lépreux du Pont Saint-Niel 199

QUATRIÈME PARTIE

Les Suppôts du Diable

Où Naquirent les Korrigans 213
L'Enfant de la Korrigane. 221
Les Korrigans de Saint Organ 227
La Fille du Charugine 237
L'Homme au bâton de Fer 249